



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010009381

SN 1200



IGNACE MARIÉTAN

AME ET VISAGES DU VALAIS

Préface de Pierre Grellet



COLLECTION ALPINE

LIBRAIRIE F. ROUGE, LAUSANNE



AME ET VISAGES
DU VALAIS

Tous droits réservés F. Rouge & Cie S.A., Lausanne

IGNACE MARIÉTAN

AME ET VISAGES DU VALAIS

Préface de Pierre Grellet

LIBRAIRIE F. ROUGE, LAUSANNE

SN 1200



7311

PRÉFACE

L'auteur de Ame et Visages du Valais est le type du parfait fait promeneur. Il se met en route dans l'idée de faire partager à d'autres son plaisir. Celui-ci donne le sentiment d'être pour lui une suite continuelle d'enchantements. Chaque pas en suscite un nouveau. On ne s'ennuie point en sa compagnie dont son livre est un prolongement. Il le dédie à ses collègues et amis de la Société valaisanne des sciences naturelles, la Murithienne, qui semble inconcevable sans lui. Il n'y a pas que des Valaisans qu'il entraîne dans son sillage. Trois fois par an, à l'aube ou même avant, de petits groupes de pèlerins, venus des rivages lémaniques se rendent fidèlement au cœur du Vieux Pays. A quelque gare, leur cher président, entouré de la vive cohorte des Murithiens valaisans, les accueille avec son bon sourire et l'on part pour un jour, deux parfois, excursionner hors les chemins battus.

Le Valais a beaucoup d'amis et les mérite. Il a ses habitués, ceux qui reviennent à leur villégiature de prédilection, ceux qui y fixent leurs pénates d'été, ceux qui escaladent ses cimes. Les plus fervents sont peut-être ceux qui ne se lassent de le parcourir dans ses régions moyennes, celles qui, des vignobles aux plus hauts alpages, sont marquées de l'empreinte humaine. Ce sont celles-là que M. I. Mariétan a rendu familières à ceux qui l'accompagnent dans les excursions qu'il prépare à leur intention. Admirable observateur de la nature, il en a cherché toute

sa vie les secrets avec une passion disciplinée par de fortes études. Tout lui est sujet d'intérêt : la structure du sol, la vie des animaux et des plantes, les mœurs des habitants, leurs maisons, leur parler, leurs costumes. Il n'y a pas de façon plus noble d'élargir les horizons d'une promenade, d'établir un contact vivifiant et amical entre la terre et l'homme. Et quand cet inépuisable terrain d'observations est le Valais, celui des pays de Suisse qui nous rend les images les plus complètes et souvent les mieux conservées de nos richesses autochtones, la promenade, conduite par un tel guide, fait vibrer les fibres les meilleures de l'esprit et du cœur.

Après de ses Murithiens, M. Mariétan entretient la flamme. Puisse-t-il la porter chez ses lecteurs ! Après des générations qu'il a instruites, il a allumé la flamme. Il a formé toute une jeunesse à l'intelligence du patrimoine. En ce faisant, il l'a abreuvée aux sources les plus pures du patriotisme, celles qui jaillissent du sol et le fécondent, celles qui modèlent non seulement son enveloppe charnelle, mais son âme, comme l'indique si justement son titre.

Son livre procurera à ceux qui aiment le Valais des raisons de l'aimer davantage. Mieux connue, cette terre sera mieux aimée. Et comment la mieux connaître qu'en la parcourant avec celui qui nous conduit dans ses replis les plus ignorés, ses villages les plus écartés, ses sentiers les moins foulés pour nous en révéler les secrets, après nous l'avoir présentée dans son ensemble et dans ses traits généraux ? Si l'auteur voulait user de sous-titres, il intitulerait sa première partie : Introduction à la connaissance du Valais et sa seconde : Manuel du promeneur en Valais.

De hardis alpinistes ont décrit les itinéraires des hautes cimes. Depuis Rousseau qui fut le premier promeneur solitaire du Valais, ce pays semble bien avoir attiré plus d'ascensionnistes que de promeneurs. M. Mariétan apporte une précieuse contribution au tourisme pédestre qui est, pour un pays aux horizons sans cesse changeants comme le nôtre, la façon la plus instructive et la plus captivante de le parcourir. Son livre n'est

pas seulement la description vivante d'itinéraires pleins d'attraits : il est un témoignage. L'auteur n'a pu s'en abstraire. Il a beau ne jamais parler de lui-même : on le retrouve à chaque ligne avec son enthousiasme communicatif, sa science sans l'ombre de pédantisme, sa ferveur pour les œuvres de la création.

Il a dédié son ouvrage à ses compagnons de route. Qu'il reçoive, en retour, l'hommage reconnaissant que rend au nom de tous un Murithien à son président.

Pierre Grellet.

INTRODUCTION

Le livre que je présente aujourd'hui au public est le résultat d'un long effort dans une même direction, une vie donnée à une cause unique : connaître notre nature valaisanne, la faire intelligemment comprendre et la faire mieux aimer.

Sous la conduite de maîtres excellents, j'ai cherché à saisir la formation de nos montagnes et leur évolution actuelle. Les glaciers ont retenu longuement mon attention. Je me suis intéressé au grave problème du Rhône et à ses répercussions scientifiques et économiques, et aussi aux « bisses », expression de la lutte des Valaisans pour l'eau. Je me suis penché sur les fleurs innombrables de nos vallées. Surprendre les secrets de la vie de nos animaux sauvages fut souvent mon rêve. Enfant de la montagne, la vie des montagnards, confidents journaliers de la nature, ne pouvait manquer de me captiver : leur vie depuis les temps lointains de la préhistoire, leur vie actuelle surtout, si imprégnée d'un traditionalisme vivant.

Ainsi j'ai pu faire bénéficier mes élèves de tout ce que mes investigations m'ont appris. Bien souvent j'ai eu la grande joie d'allumer dans leurs jeunes âmes un peu de cet enthousiasme qui flambait dans la mienne. En leur dédiant ce livre qui est mon testament spirituel, je continue en quelque sorte ma charge de professeur et de gardien, responsable de ceux que j'ai instruits.

A mes collègues et amis de notre société valaisanne des sciences naturelles « La Murithienne » j'adresse aussi tout spécialement Ame et Visages du Valais. Très souvent c'est pour chercher des buts d'excursions pour eux, loin des chemins battus, que j'ai parcouru le Valais. La joie de découvrir ainsi les trésors de mon pays fut si grande pour moi et pour eux que j'ai voulu revivre le souvenir de ces belles journées.

C'est aussi à tous les amis du Valais que ce livre est destiné. Ils viennent de partout demander à notre canton une diversion à leurs occupations professionnelles, un réconfort pour leur santé physique et morale, un champ d'activité pour leurs recherches scientifiques. Les aider à mieux pénétrer l'âme de ce pays d'élection, quelle belle mission !

Je ne cherche pas à exposer les problèmes scientifiques dans toute leur complexité, mais bien à en souligner les grandes lignes, à les présenter simplement pour les mettre à la portée du plus grand nombre.

J'ai tenté d'expliquer les phénomènes observés lorsque c'était possible, ou du moins de poser des questions. On a dit que les générations actuelles, captivées par le besoin d'agir, grisées par la vitesse de l'avion et de l'automobile, emportées par un matérialisme effréné, n'ont plus le loisir de marcher assez lentement pour s'intéresser à la nature. De très nombreuses expériences réalisées lors d'excursions avec mes élèves et avec les murithiens m'ont prouvé qu'on peut faire confiance à la plupart des personnes qui s'évadent vers la nature : elles désirent avoir des explications sur tout ce qu'elles ont l'occasion de rencontrer. La joie de connaître est si naturelle, n'est-elle pas le corollaire obligé de notre activité intellectuelle.

Sion, 22 septembre 1949.

I. M.

I^{re} PARTIE

LES MONTAGNES DU VALAIS

Notre génération est caractérisée, entre autres, par un mouvement très marqué vers la nature et surtout vers la montagne. Eté et hiver, chacun utilise ses vacances et ses moments de loisir pour fuir vers la nature.

Le Valais, grâce à ses montagnes, qui lui valent un climat excellent, et qui attirent non seulement par leur beauté et leur originalité, mais aussi par l'influence qu'elles exercent sur la flore, la faune et les hommes qui l'habitent, le Valais exerce un attrait tout particulier sur ceux qui demandent à la nature une diversion à leurs travaux professionnels et un réconfort pour leur santé.

Je suis de plus en plus persuadé que la nature, la montagne spécialement, répand pleinement ses bienfaits sur ceux qui viennent à elle avec le travail de leur esprit et non le seul effort de leurs muscles. Ceci, je voudrais le dire non seulement à ceux qui viennent du dehors, mais surtout aux Valaisans eux-mêmes, car, vivant dans le pays, habitués à voir constamment cette nature, obligés de lui faire produire avec grande peine ce qui est nécessaire à leur vie, ils ne cherchent pas à en comprendre les caractères et se laissent peu émouvoir par sa beauté.

C'est pour aider et guider cet effort de l'esprit que je voudrais, comme enfant des montagnes du Valais, dire un peu ce qui fait son cachet et son intérêt.

Ce sujet est très vaste et très complexe, il demande des subdivisions. Logiquement, c'est par les montagnes que je dois commencer, puisque ce sont elles qui conditionnent les relations avec l'extérieur, ainsi que le climat dont l'influence est si importante pour le monde vivant.

Les montagnes ! les hommes les considéraient autrefois avec leur croyance à l'immutabilité parfaite de la terre. En présence des phénomènes de la nature physique, l'homme éprouve généralement une impression de stabilité parce qu'il juge avec sa petitesse et sa fragilité, il a beaucoup de peine à concevoir les forces immenses que la nature met en jeu, c'est pourquoi il a toujours considéré les montagnes comme ayant existé de tout temps et conservant toujours leurs formes et leur aspect. Pour bien marquer cette idée de stabilité, les scolastiques les avaient appelées « les os de la terre ferme ».

Au début du siècle dernier seulement, les hommes de science qui s'occupaient de la constitution du sol, constatèrent que la majeure partie des continents avaient dû se former au fond de la mer ; ils en virent les preuves dans la présence des organismes marins pétrifiés et dans les roches formées par des débris roulés.

Si les anciens fonds marins se trouvaient reportés jusque sur nos montagnes, c'est qu'il y avait eu soulèvement. Vers 1820, on crut d'abord à une poussée locale, de bas en haut ; puis des études plus détaillées montrèrent, vers 1875, de puissants efforts de compression latérale. Ces observations suscitérent beaucoup de recherches, et, en 1884, le géologue français Marcel Bertrand émit l'hypothèse hardie que nos Alpes sont formées par une série de vagues de pierre, empilées, ayant cheminé du Sud vers le Nord. A ces masses de roches transportées horizontalement, à une grande distance de leur lieu d'origine, parfois à plus de 200 km., il donna le nom de « nappes de recouvrement ».

Je ne puis énumérer les nombreux géologues qui, à la lumière de ces vues nouvelles, ont travaillé avec ardeur à élucider les problèmes de la formation des Alpes. Citons cependant deux de nos compatriotes suisses romands, Hans Schardt qui, en 1893, propose d'attribuer toutes les Préalpes romandes à une vaste

nappe de recouvrement, et M. Lugeon qui, vers 1902, étend aux Hautes Alpes calcaires et à toutes les Alpes suisses, la structure en nappes. Au congrès international de Vienne, en 1903, les discussions sur le sujet des nappes sont très animées : certains géologues voient en elles une explication trop facile des chaînes de montagnes, et ils traduisent leur scepticisme en les appelant ironiquement « des bonnes à tout faire ». Pierre Termier, géologue français de grande valeur, qui se faisait le défenseur ardent des idées nouvelles, est appelé un géo-poète, un géo-mystique. Les études sur le terrain se poursuivent activement les années suivantes; bientôt les observations vérifient les hypothèses, l'orage s'apaise et, « dans le ciel de nos connaissances, désormais sercin, les Alpes montent claires et lumineuses ». (Termier.)

Sans doute, tous les problèmes ne sont pas résolus, mais ce que nous savons aujourd'hui est bien intéressant. Nous avons appris qu'une chaîne de montagnes est un phénomène transitoire de l'évolution de notre planète. Nous savons que, sur sa surface, bien des chaînes de montagnes se sont formées au cours des périodes géologiques, disparaissant pour faire place à d'autres. Nous n'ignorons pas, en particulier, que nos Alpes, préparées durant l'ère secondaire et tertiaire, se sont formées à l'ère tertiaire, pendant quelque 200 millions d'années : ce sont donc des montagnes bien jeunes par rapport aux chaînes formées aux temps primaires. Nous connaissons l'histoire de leur formation ; essayons de la reconstituer à grands traits, en nous attachant plus spécialement aux Alpes du Valais, qui forment une toute petite partie de l'ensemble du système, car celui-ci va du Sud de la Corse au bord de la plaine danubienne.

Lentement, pendant toute la durée des temps secondaires, les matériaux qui constituent nos Alpes se préparent sous forme de dépôts qui s'accumulent dans une mer Méditerranée, la Thetys, immensément plus grande que l'actuelle, puisqu'elle formait une demi-ceinture autour du globe, et que sa largeur pouvait atteindre quelque 6000 km. Ces dépôts sont formés par des matières apportées par les fleuves, des projections volcaniques, des précipitations chimiques de sels contenus dans les

eaux, des restes de plantes et d'animaux. Peu à peu, ces matières subissent des modifications physiques et chimiques qui les transforment en roches.

Au cours de l'ère tertiaire, pour des causes inexpliquées, des mouvements de l'écorce terrestre entrent en jeu : l'Afrique s'avance vers le Nord. Sous l'effet de ces forces puissantes, les roches les plus rigides deviennent plastiques, des plis se forment au fond de la mer ; ces plis s'élèvent, l'eau est peu à peu repoussée, les plis s'inclinent vers le Nord. s'entassent les uns sur les autres et continuent à avancer comme une formidable marée de l'écorce terrestre, qui va déferler en boucles immenses sur l'avant-pays resté stable. Les masses qui chevauchent les unes sur les autres se bombent, les nappes s'empilent, les Alpes se forment, atteignant une hauteur bien supérieure à celle qu'elles possèdent aujourd'hui.

Il ne m'est pas possible de développer ici l'histoire détaillée de ces plissements. A ceux qui voudraient s'initier à ces questions, je conseille vivement la lecture, si attrayante, des ouvrages de Pierre Termier : *A la Gloire de la Terre, La Joie de Connaître, la Vocation du Savant, Mélanges*; et aussi la belle conférence de M. Lugeon sur l'origine des Alpes vaudoises, publiée dans l'*Echo des Alpes* de février 1914, celle aussi de E. Gagnebin, dans les *Actes de la Société helvétique des Sciences naturelles* de 1942.

A mesure que les Alpes s'élèvent, l'érosion commence son œuvre : le gel désagrège les roches, l'eau emporte ces débris et s'en sert comme d'un outil pour creuser les vallées, à la manière d'une scie qui pénétrerait en profondeur. D'énormes glaciers se constituent, et, par leur lourde masse en mouvement, ils contribuent aussi à la formation des vallées, en leur donnant un modelé spécial.

Des phénomènes physico-chimiques, comme l'oxydation, jouent un rôle important, agissant sur les roches longtemps exposées à l'air et à l'humidité. Leur couleur, en particulier, est modifiée et c'est ce qui a valu à beaucoup de nos montagnes les noms que nous leur donnons : Dent Jaune, Argentine, Aiguilles Dorées, Aiguilles Rouges et les très nombreux « Rothorn ».

Ainsi, comme un sculpteur qui imprime peu à peu à un bloc de marbre la forme artistique désirée, les agents externes du globe donnent à nos Alpes les formes si diverses et si belles que nous admirons. Ce travail se continue sous nos yeux, modifiant très lentement l'aspect de nos montagnes ; il se poursuivra jusqu'à ce qu'elles soient complètement usées.

La partie de la vallée du Rhône qui forme le Valais constitue une vaste entaille dans la chaîne des Alpes. Elle permet d'étudier l'anatomie profonde de cette chaîne, avec un intérêt d'autant plus grand que, de la Furka jusqu'à Martigny, le sillon est longitudinal, et que, de Martigny au Léman, il devient transversal. Les nombreuses coupes pratiquées par les affluents du Rhône, dans les vallées latérales, donnent la possibilité de compléter cette étude.

Remontons la vallée du Rhône, regardons les versants, écoutons ce qu'ils nous disent de leur histoire.

De Villeneuve - Saint-Gingolph jusqu'à Massongex - Bex, les versants nous montrent des vallées aux pentes douces : vallée d'Illiez et des Ormons ; des montagnes peu élevées, formées de têtes de plis ; des restes de nappes de recouvrement, détachées de leurs racines, reposant, comme le massif du Grammont, sur une roche plus jeune, la molasse rouge, entre Saint-Gingolph et la vallée d'Illiez. Ainsi, l'entaille de la vallée du Rhône fournit la preuve que les Préalpes vaudoises et celles du Chablais sont des montagnes exotiques, venues du Sud.

Après la zone des Préalpes, abordons celle des Hautes Alpes calcaires. Elle comprend l'énorme muraille déchiquetée des Dents Blanches de Champéry, des Dents du Midi, Dent de Morcles, Muveran, Diablerets, Wildhorn, Wildstrubel, Balmhorn. L'entaille de Martigny - Saint-Maurice coupe cette chaîne et permet de l'étudier sur une profondeur de 3000 m. environ.

Partout, dans les Hautes Alpes calcaires, l'œil le moins exercé peut voir des couches plissées, empilées les unes sur les autres, redressées parfois jusqu'à la verticale. Certains de ces plis sont d'une netteté remarquable, comme ceux qu'on peut observer aux Dents du Midi, à la Dent de Morcles, à la Pierre Cabotz,

aux Diablerets. Cette région fournit donc la preuve la plus nette et la plus éclatante des mouvements qui ont présidé à la formation des Alpes. Regardez, de Chemin sur Martigny ou de la Pierre à Voir, cette nappe de recouvrement aux parois calcaires si tranchées, reposant sur des gneiss d'aspect si différent, qui surgit de la plaine, à Saillon, s'élève en s'incurvant harmonieusement sur les montagnes de Fully, du Grand Chavalard, pour continuer horizontalement et former les instructives parois de la Dent de Morcles. Quel exemple frappant et grandiose des mouvements qui ont présidé à la formation de nos montagnes !

Ces roches calcaires nous révèlent encore autre chose : si nous les regardons d'un peu près, nous y voyons quantité de débris d'organismes fossilisés. Ce sont surtout des êtres marins, beaucoup peuvent être déterminés avec certitude : mollusques de toutes sortes, dont les coquilles se sont conservées facilement, nummulites innombrables, tombées au fond de la mer, comme une pluie d'êtres vivants ; certaines roches sont pétries de leurs minuscules coquilles ; éponges, coraux constructeurs, algues calcaires, foraminifères que notre œil n'arrive pas à distinguer, mais qui deviennent visibles lorsqu'on taille dans ces pierres une lame assez mince pour être transparente, et que l'on peut alors observer au microscope.

L'étude détaillée de ces êtres permet aux paléontologistes de reconstituer le milieu dans lequel ils vivaient, de suivre leurs migrations, d'avoir une image assez précise de cette mer dans laquelle se sont préparées les diverses roches de nos Alpes. Ces Hautes Alpes calcaires sont donc formées avant tout par des restes d'organismes : il a fallu cette accumulation de vies éteintes pour donner naissance à ces fières parois qui défient nos varappeurs. Quel beau sujet de méditation, lorsque nous gravissons éboulis et moraines, ou que nous escaladons ces cimes ! Ces immenses cimetières évoquent la prodigieuse histoire de la vie.

La diversité des conditions de sédimentation, profondeur, température, teneur en matières dissoutes, etc., a donné lieu à la formation de roches dont les caractères, la couleur et la dureté en particulier, sont très différents. Les agents d'érosion agissant

sur ces roches ont modelé un paysage très varié ; les roches tendres, formées de calcaires riches en argile, donnent lieu à des pentes douces qui contrastent avec les parois abruptes des roches plus dures. Remontez le vallon de Derborence : dans les parois de ce cirque, il vous sera facile de lire l'une des pages les plus riches d'enseignements sur les relations entre la constitution des roches, la disposition de leurs assises et les formes du paysage. Montez au Sanetsch, au Rawyl, à Loèche-les-Bains : partout, les rochers, aux étages si nettement accusés, vous montreront les mêmes relations.

Quittons le style si particulier des Hautes Alpes calcaires pour celui des Alpes pennines, soit toute la région comprise entre le massif du Mont Blanc et la Furka.

Dans cet immense territoire, il y a un gros massif formé de granite, le massif du Mont Blanc. Tout le reste est constitué presque entièrement par des roches dites cristalloylliennes, c'est-à-dire par des roches cristallisées qui se laissent fendre, plus ou moins facilement, suivant une direction. On y distingue six nappes de recouvrement ; les principales sont celles du Grand Saint-Bernard, du Mont Rose et de la Dent Blanche. Quelle puissance n'a-t-il pas fallu pour mettre en mouvement des masses aussi imposantes que celles du Mont Rose, du Cervin, de la Dent Blanche, du Grand Combin !

L'origine des roches de cette région pose des problèmes fort compliqués ; ce sont des roches dites de métamorphisme. Les géologues ont donné le nom de métamorphisme à l'ensemble des causes capables de transformer les roches. On a beaucoup discuté sur les causes de ce phénomène, sur l'origine des terrains cristalloylliens et des roches massives. On est loin encore de la solution complète de ces problèmes ; cependant les travaux de ces trente dernières années ont apporté un peu de lumière.

On sait maintenant qu'il n'est plus permis de croire que les roches cristalloylliennes représentent la pellicule de première solidification du globe terrestre. On a démontré que ces roches sont d'âges différents, qu'il y en a même de récentes, qu'elles sont le résultat de transformations de séries sédimentaires, toute trace

d'organismes ayant disparu, comme se sont effacés les caractères des roches sédimentaires ; ces phénomènes ont dû se passer en profondeur, sous l'influence de la chaleur et de la pression.

Abordons ces territoires par le massif granitique du Mont Blanc. Le granite ! quelle roche magnifique, mais combien énigmatique par son origine ! Termier nous dit, dans « La joie de connaître », combien le problème du granite l'obsédait, quand il parcourait le Forez, le Velay et le Vivarais, avec Urbain Le Verrier. « On en parlait tout le jour, dit-il, quand on parlait, car il y avait entre nous de longs et graves silences... » « Ah ! mon ami, lui disait Le Verrier, quelle joie quand nous saurons ce qu'a été le granite avant d'être la roche solide que nous voyons, comment il s'est logé un peu partout et à toute époque, au milieu des terrains sédimentaires, comment des argiles, sables ou calcaires, sont devenus ces roches somptueusement cristallisées, qui alternent avec le granite et lui font cortège. »

Personne encore n'a pu répondre à ces questions. Ce que nous connaissons bien, par contre, ce sont les formes si particulières que prend ce granite sous l'effet des agents d'érosion. Les « aiguilles » du massif du Mont Blanc, si fines, si élancées, donnent à ces montagnes un style unique. La rugosité très spéciale du granite, due à des phénomènes d'altération des surfaces longtemps exposées aux variations de température et d'humidité, permet aux grimpeurs la conquête de ces belles cimes.

Les longues vallées qui sillonnent les Alpes pennines ont mis en relief des sommets bien caractérisés, souvent très élevés. Après les vallées d'Entremont et de Ferret, qui ont opéré une large entaille, abaissant la chaîne à 2473 m. au Grand Saint-Bernard, on aborde l'imposant massif du Grand Combin. Ici, comme dans toute la chaîne, au milieu des schistes cristallins, on trouve des roches vertes d'origine éruptive, qui animent, par leur belle couleur, la teinte grise des éboulis et des moraines.

La chaîne qui sépare les vallées d'Hérens et d'Anniviers de celle de Zermatt, est formée, pour une large part, d'une roche aux belles nuances d'un vert tendre : c'est le gneiss d'Arolla.

Sous l'influence des agents atmosphériques, il prend de riches couleurs cuivrées et devient parfois rugueux à souhait, comme du granite. Ceux qui ont gravi les vertigineuses arêtes de la Dent Blanche, les fines dentelures du Rothorn de Zinal, dont l'une porte le nom significatif de « rasoir », les fiers « gendarmes » du Weisshorn, auront vu de près les caractères de cette roche qui forme des sommets d'une si grande beauté.

L'érosion a découpé autour du Cervin des échancrures très profondes, isolant ainsi ce sommet, et lui donnant un cachet unique de finesse, de relief et d'élévation, qui contraste si fort avec la grande et lourde masse du Mont Rose, si favorable à la formation des glaciers.

Et le cortège des grands sommets se poursuit par le beau massif des Mischabels, puis par le Weissmies et le Fletschhorn, pour s'abaisser à 2000 m., au Simplon, et se continuer, vers les 3000 m., jusqu'à la Furka.

Les roches constitutives des Alpes pennines sont extrêmement variées, par leur composition chimique, par leur dureté, et par la façon dont les mouvements tectoniques les ont disposées. Il est donc naturel que l'érosion ait donné à ces paysages les formes les plus diverses, tant vers les sommités que dans les parties inférieures. Chaque vallée a son cachet, et parfois, dans une même vallée, la forme change. Voyez la région des Pontis d'Anniviers, dont les parois rocheuses contrastent si fort avec Vissoie, Ayer et Grimentz, aux pentes douces et verdoyantes. Voyez cette vallée aux versants si peu hospitaliers qui va de Martigny à Sembrancher : elle est cependant le vestibule des belles et fertiles vallées de Bagnes et d'Entremont.

Il me reste à jeter un regard sur le massif de l'Aar, comprenant la rive droite du Rhône, de Loèche au Grimsel. Le centre est formé par un granite spécial, différent de celui du Mont Blanc, entouré de schistes cristallins.

L'érosion a sculpté, dans ce beau massif, des montagnes aux noms célèbres, Bietschhorn, Aletschhorn, Jungfrau, etc., et des vallées originales, comme celle qui est occupée par le glacier d'Aletsch, le plus grand des Alpes, avec ses 25 km. de longueur,

comme ce bijou de Lötschen, taillé en plein massif, presque parallèlement, dans sa partie supérieure, à la vallée du Rhône. Le style de ces montagnes a son cachet spécial ; le granite a pris ici des formes plus massives que dans la région du Mont Blanc.

Le Valais, taillé dans la partie la plus élevée des Alpes, se présente comme un grand laboratoire de météorologie.

Le Bas-Valais, situé dans la zone des Préalpes, c'est-à-dire devant la chaîne des Alpes, a un climat particulier. Les vents d'Ouest venant de l'Océan, chargés d'humidité, y produisent des précipitations abondantes. En été, lorsque le temps est chaud, des masses d'air s'élèvent du Plateau suisse à la rencontre des Alpes, et donnent lieu, presque chaque soir, à des orages. La grêle y est fréquente, alors qu'elle est à peu près inconnue en amont de Martigny.

Le Valais central et le Haut-Valais sont entourés par les chaînes pennine et berno-valaisanne. Dès lors, les vents du Sud, du Sud-ouest, de l'Ouest et même du Nord, se déchargent de leur humidité en abordant les montagnes, de sorte que les précipitations sont faibles dans le Valais. La moyenne annuelle est d'environ 60 cm. dans la vallée du Rhône, entre Sion et Viège et même assez loin dans les vallées latérales, jusqu'à Graechen par exemple. A mesure qu'on s'élève sur les versants, les précipitations augmentent.

Les Alpes pennines étant moins élevées entre le Simplon et la Furka, de grosses masses d'air humide venant du Sud par la vallée d'Ossola, qui est le principal déversoir du fœhn en Valais, débordent parfois par-dessus la chaîne sans s'y décharger complètement de leur humidité, et vont rencontrer le massif de l'Aar, si large, si élevé et si couvert de glaciers ; les précipitations y sont dès lors très abondantes. De plus les vastes surfaces glacées provoquent une abondante condensation de vapeur d'eau ; pendant les chaudes journées de l'été, elle peut atteindre 200 m³ par heure et par km².

Les brouillards sont à peu près inexistants dans le Valais central où l'on ne compte pas même deux journées de brouillard par mois, soit moins de vingt jours par an.

Les vents sont réglés par les formes du paysage : on distingue le föehn, vent chaud du Sud. Il s'engage dans la vallée, de Martigny à Saint-Maurice, tandis qu'il passe par-dessus les chaînes pennine et berno-valaisanne, de sorte qu'on ne le sent guère dans la vallée du Rhône.

Un vent local remonte la vallée de Villeneuve jusqu'à Brigue, en été, durant les journées chaudes. Il est provoqué par un appel d'air dans le Valais central où l'air chaud s'élève.

Le pays est très bien abrité contre les vents du Nord par la chaîne berno-valaisanne.

On distingue encore de nombreux courants locaux, ce sont des coulées d'air dirigées par les formes du paysage. Ainsi, dans les vallées latérales, l'air remonte pendant le jour et descend le soir.

L'air étant relativement sec dans le Valais central, les variations de température sont très marquées : journées très chaudes en été, nuits fraîches, température plus basse en hiver que dans le Bas-Valais.

Relevons encore la luminosité toute méridionale du ciel valaisan, si frappante en automne surtout. Un peu de brume voile alors le fond de la vallée : à partir de 1000 m., c'est la clarté la plus belle qu'on puisse rêver ; on a alors l'inversion de la température, c'est-à-dire une augmentation de la chaleur avec l'altitude, qui rend si agréable le séjour en montagne.

Les oppositions de climats entre le Bas-Valais et le Valais central appellent des différences considérables dans les travaux de la campagne. Ainsi les foins sont faits avec une certaine négligence dans le Valais central ; ils sèchent si facilement, qu'on ne voit pas la nécessité de se donner beaucoup de peine.

Nous voici au terme de cette rapide promenade à travers les montagnes du Valais. Elles forment autour de ce canton une couronne étincelante de beaux sommets, elles constituent aussi une barrière très élevée qui n'est brisée que par l'étroite échancre de Saint-Maurice.

Tous les caractères particuliers du Valais lui viennent de ses montagnes. Ce sont elles qui lui valent un climat sec, chaud et

ensoleillé. Ce sont elles qui ont guidé les plantes et les animaux après la grande extension des glaciers quaternaires, et leur ont préparé ces stations si variées et si intéressantes. Ce sont elles qui ont exercé sur les hommes habitant notre canton une influence profonde, tant par l'isolement dans lequel elles les ont tenus jusqu'à la création des moyens actuels de communication que par le genre de vie qu'elles leur ont imposé, pendant des millénaires. Ce sont elles qui concentrent, sous forme de neige et de glaciers, ces réserves d'eau que l'homme sait utiliser en les transformant en énergie électrique. Ce sont elles qui, actuellement, dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté, attirent invinciblement l'homme des villes.

Venez à elles dans les beaux jours de l'été, pour explorer les vallées et gravir les sommets ; venez aussi lorsque l'hiver les recouvre de neige, pour les parcourir avec toute la grâce et la rapidité du ski. Donnez à nos montagnes l'effort de vos muscles, donnez-leur aussi, et très largement, l'effort de votre esprit. En venant de la plaine, à mesure que vous vous élevez, que l'air s'épure et fraîchit, que le corps et l'âme se raniment en respirant cet « air de diamant », les montagnes vous parlent. Ecoutez l'histoire de leur lointain passé, voyez-les se préparer, sortir de l'onde, se dresser vers le ciel ; représentez-vous la puissance des forces mises en jeu par la nature. Puis pensez que « chaque ruisseau qui murmure, chaque torrent dont la voix vous charme, dont les cascades vous ravissent, chaque glacier muet qui lentement s'écoule, pensez que ce sont eux qui ont donné à nos vallées et à nos montagnes ces formes qui nous enchantent. » (M. Lugeon.) Et enfin appliquez votre esprit à saisir l'influence des montagnes sur les êtres vivants qui les habitent : les plantes, les animaux, les hommes.

L'effort que je vous demande, pour vous intéresser à ces choses, est à la portée de chacun. On peut s'y préparer par la lecture d'ouvrages de vulgarisation, dans tous les domaines des sciences de la nature. Vous éviterez ainsi les exagérations de l'alpinisme actuel, qui se laisse beaucoup trop influencer par des idées de records, d'acrobatie, et surtout de vitesse. On veut voir

beaucoup trop, en peu de temps. Les premiers alpinistes réservaient toujours une bonne place à l'étude de la montagne.

Dans leur ignorance, les hommes d'autrefois avaient peuplé la montagne de toutes sortes de génies, bons ou mauvais, qui personnifiaient les forces inconnues de la nature. Leur imagination féconde et naïve ne manquait pas de poésie, certes, mais combien la réalité que nous connaissons aujourd'hui est-elle plus belle et plus poétique ! Combien nous sommes fiers de la puissance de l'intelligence humaine, capable de s'intéresser à de pareils problèmes, et de nous apporter de telles lumières. Combien aussi devons-nous être reconnaissants envers ces hommes de science qui ont passé tant de longues années dans les rochers, le marteau à la main, auscultant les pierres, et qui nous ont dit ce qu'elles leur avaient confié.

Vue avec ces préoccupations de connaître son histoire, la montagne n'est plus un assemblage de formes immuables : elle devient vivante, éminemment propre à éveiller dans nos âmes « l'inaispaisable désir de savoir, de comprendre et d'expliquer ». Et ainsi la montagne nous attache à elle par des liens autrement puissants que ceux qui naissent d'un vague sentiment de mystère et de légende.

Lorsque nous aurons la joie de nous retrouver en montagne, dans le grand silence de là-haut, écoutons bien tout ce qu'elle nous dira. « Il est très doux d'évoquer ces visions grandioses, nous dit Termier, songeries dans la montagne, donneuse d'oubli, consolatrice bienfaisante. Aucun humain n'échappe à son prestige. Elle nous revient à l'esprit quand nous sommes redescendus vers les cités pleines de rumeurs où l'humanité s'agite. Des pensées insoupçonnées, des pensées nouvelles que nous avons prises là-haut, comme une poignée de germes, s'éveillent, grandissent et s'ouvrent à notre esprit. Dans les pires heures, le souvenir des montagnes nous apaise, et nous donne le courage de marcher jusqu'au soir. »

LA FLORE DU VALAIS

La flore du Valais a dû disparaître presque totalement au moment de la grande extension des glaciers quaternaires. A mesure qu'ils se retiraient, les plantes ont envahi les terrains neufs mis à leur disposition. Beaucoup ont pénétré par la coupure de Saint-Maurice, d'autres, apportées par le vent, ou par des oiseaux, ou même par des hommes, ont franchi les montagnes.

Chacun sait que la flore du Valais est très riche en espèces ; on le conçoit sans peine, si l'on songe au climat spécial, à la grande variété d'exposition dans la vallée du Rhône et dans les vallées latérales, où les formes du terrain sont variées à l'infini. La différence d'altitude est très grande, on s'élève de 400 m. environ à plus de 4000 m.; on peut donc trouver, sur un espace restreint, toutes les plantes qui s'échelonnent de l'Europe centrale, voire de la région méditerranéenne, jusque vers les régions polaires. La nature des roches est aussi très variée : on a toute la série des terrains sédimentaires, comme aussi celle des roches de métamorphisme et des roches cristallines.

Le Bas-Valais participe à la flore des Préalpes, caractérisée par une végétation très abondante de feuillus et d'espèces herbacées. Les plus typiques sont : le hêtre, le houx, l'if, l'érable plane, le châtaignier, le buis même, dans le rocher de Saint-Maurice, le fragon. Parmi les plantes herbacées : la nivéole, le narcisse, la jonquille, le chardon bleu, l'ail victorial, le gouet,

l'ail des ours, l'anémone à fleur de renoncule, l'asaret d'Europe, le trochiscanthe nodiflore, le millepertuis de Richer, le daphné lauréole, l'euphorbe verruqueuse et à feuilles d'amandier, et une grande variété de violettes et d'orchidées.

A partir de Saint-Maurice, on commence à sentir l'influence du Valais central ; de Martigny et de l'arête des Follaterres, tout révèle l'approche du Midi. Les forêts de hêtres font place à des forêts de pins sylvestres et de chênes souvent buissonnants. Sur les collines rocheuses fleurissent l'hysope, l'armoise valaisanne, l'éphedra et des graminées spéciales comme la fétuque valaisanne, les stipes plumeuses et chevelues, le trisète de Cavanilles, le paturin mignon. En février déjà, on peut cueillir le bulbocode, un peu plus tard, la gagée des rochers et l'iris verdâtre, à Sion. Dans la région de Viège, la sabine, espèce de genévrier rampant, recouvre toutes les pentes rocheuses. A Charrat-Saxon et à Tourtemagne, l'adonis du printemps étale ses belles corolles au milieu d'une végétation maigre et balayée par le vent. Sur les rochers de Valère, l'opuntia, curieuse cactée américaine, prospère magnifiquement ; comment est-elle venue là ? L'anémone des montagnes, aux corolles bleu d'acier, s'installe sur les collines les plus arides. Près de Saint-Léonard, c'est la renoncule à feuilles de graminées, dans son unique station suisse. Dans le vignoble sédunois, l'amandier fleurit au premier printemps : la fraîcheur de ses corolles rosées anime la grisaille de ces pentes. A Tourtemagne, le perruquier étale en octobre son feuillage d'un rouge vif intense, sur le gris bleu des éboulis calcaires. L'euphrase visqueuse est cantonnée dans les bois de pins sur Ardon, à Finges et sur Loèche, aux Pontis d'Anniviers. Combien d'autres espèces rares et curieuses se sont installées en Valais !

Les forêts de conifères sont très intéressantes : le pin sylvestre recouvre les cônes d'alluvions de la plaine, comme le Bois Noir, le Bois de Finges, et aussi les versants secs et chauds de la rive droite sur Ardon, Saint-Léonard, Loèche, Erschmatt, Viège. Plus haut sur cette rive, et aussi sur la rive gauche, l'espèce dominante est l'épicéa, qui ne laisse qu'une très modeste place

au sapin blanc, sur les terrains plus frais et plus humides. Mais l'espèce la plus caractéristique des forêts de conifères du Valais est le mélèze. On le trouve partout, en mélange avec l'épicéa, en peuplement pur et associé à l'arole. Il est sur tous les terrains, dans toutes les expositions, des Giètes sur Saint-Maurice, à l'extrémité supérieure de la vallée de Conches. Arbre de lumière, il se développe si bien en Valais, parce que le brouillard y est presque inconnu. Arbre magnifique par la finesse de ses aiguilles, qui laissent filtrer les rayons et permettent au gazon de se développer sous son couvert. Quelle fraîcheur en printemps, lorsque les premières aiguilles s'échappent des bourgeons, alors que les branches sont recouvertes de petits cônes violets ou jaunes ! Quelle splendeur en automne, quand les aiguilles jaunissent avant de tomber ! Son bois rouge est très beau et très durable. A lui seul, le mélèze confère au Valais un caractère de grande beauté.

L'arole est tout différent : sombre, trapu et vigoureux, il se cantonne vers la limite supérieure des forêts jusqu'à 2200 m., le long de la chaîne pennine, entre le Simplon et Martigny, avec son plus grand développement dans la vallée d'Anniviers ; sur la rive droite de la vallée du Rhône, on ne le trouve guère que dans la forêt d'Aletsch. Arbre de montagne par excellence, luttant contre le froid et le vent avec une vigueur qui le rend bien sympathique.

Les montagnards valaisans apprécient-ils leurs forêts ? A voir la manière dont les arbres sont parfois maltraités, on pourrait en douter. On fait du feu contre les troncs, on les entaille pour avoir du bois résineux, favorable pour allumer le feu, on les coupe bien au-dessus du sol, sans se soucier du bois que l'on perd ainsi. Dans certaines vallées, on a vendu les plus beaux mélèzes pour 7,5 centimes, il y a à peine deux siècles. Nombre de faits montrent cependant qu'on apprécie les beaux arbres : dans certaines régions, il y a une véritable émulation pour avoir la plus large poutre maîtresse dans la chambre de famille. A Forclaz d'Evolène, ces poutres atteignent 83 cm. On y inscrit les noms et

prénoms des membres de la famille, on y sculpte des décorations colorées.

Aux limites des régions alpine et nivale, les conditions de vie se modifient pour les plantes. La diminution de la pression atmosphérique agit sur les trois principaux facteurs de leur vie : l'eau, la chaleur et la lumière. Il y a moins de vapeur d'eau dans l'air, dès lors, celui-ci est plus transparent, il se réchauffe plus rapidement au soleil et se refroidit aussi plus vite, à l'ombre et pendant la nuit. Enfin, la période de végétation est brève ; en deux mois environ, la plante doit développer ses tiges, ses feuilles, ses fleurs, et mûrir ses fruits.

L'adaptation des plantes alpines à ces conditions particulières est remarquable : leur résistance au gel est très forte ; pour mieux profiter de la chaleur du sol, elles restent basses, certaines rampent même sur la terre et sur les rochers, comme de véritables espaliers naturels, tels le genévrier nain, certains saules, le nerprun nain. Pour lutter contre la brièveté de la période de végétation, elles développent beaucoup leurs racines, afin de puiser leur nourriture sur une plus grande étendue. Il importe aussi de réduire la transpiration : ce résultat est obtenu par un épaissement de l'épiderme, comme chez la soldanelle, le rhododendron, le raisin d'ours, ou par un feutrage prononcé, comme chez l'edelweiss, le génépi, l'achillée naine, les gnaphales ; ou encore par un enroulement des feuilles, comme chez les graminées et les airelles. Certaines plantes, telles les orpins, les jubarbes, font des réserves d'eau dans leurs feuilles épaissies ; la jubarbe aranéuse y ajoute même un feutrage spécial qui recouvre les feuilles comme une toile d'araignée. D'autres s'associent pour former des coussinets avec leurs feuilles et leurs tiges : fixées par une longue racine entre les blocs d'éboulis ou de moraines, ou encore dans une fente de rocher, ces espèces forment des touffes serrées sur lesquelles sont piquées les fleurs ; ainsi l'eau est retenue comme par une éponge. Il faut avoir vu ces coussinets fleuris, dans la grisaille des pierres, pour en saisir toute la beauté : le bleu d'azur de l'eritrichium nain, le blanc

d'ivoire de l'androsace helvétique, le rose tendre de la silène acaule et de l'androsace carnée.

D'autres s'installent près des sources et des ruisseaux, dans les combes fraîches et humides, ainsi le saxifrage étoilé et aizoïde, les aronics, certaines alchémilles. Ayant de l'eau en abondance, elles peuvent se payer le luxe d'une transpiration active, d'où leurs feuilles glabres, entourées d'un épiderme très mince. Il en est de même des plantes des tourbières, comme les linaigrettes et aussi de celles qui constituent l'association dite des « hautes herbes », tels les aconits, l'impératoire, l'adenostyle, le mulgedium, la centaurée rhapsodique, le chardon bleu, et même l'ancolie des Alpes.

Sur les éboulis et les moraines, on peut admirer la renoncule des glaciers, la campanule du Mont Cenis, la linaira des Alpes.

L'un des charmes de la promenade en montagne, c'est de se trouver si souvent en présence de l'éclosion des fleurs, au premier printemps, voire en juillet et août, à mesure que la neige disparaît. Ce phénomène se présente ainsi à une altitude peu élevée, lorsque la neige des avalanches a persisté ; dès qu'elle fond, on voit fleurir en hâte soldanelles, crocus, anémones.

A mesure que nous nous élevons en montagne, nous sommes frappés de constater que là vie diminue peu à peu : la solitude des rochers et des glaciers nous est abandonnée. Pourtant, si nous regardons bien, nous voyons encore de toutes petites fleurs, blotties entre des blocs ou des fissures de rochers, jusque vers 3800 m. Nous nous attachons à ces fleurs pour leurs couleurs si vives, mais surtout parce qu'elles expriment les limites extrêmes de la lutte triomphante pour la vie.

Avant de clore ce chapitre sur la flore du Valais, je voudrais dire aux amis de la nature d'éviter les trop copieuses cueillettes de fleurs. Un petit bouquet, souvenir d'une excursion, a du charme et peut faire plaisir à des amis, mais c'est surtout dans leur milieu, associées aux autres plantes, dans toute la fraîcheur de leur vie, qu'il faut admirer les fleurs. Lorsqu'il s'agit d'une espèce rare, il faut résister à toute tentation, afin de ne pas nuire à son avenir.



Cl. A. Lévy

LE GRAND GLACIER D'ALETSCH AVEC LE MITTELALETSCHGLETSCHER
Sommet à droite : l'Aletschhorn, à gauche : le Geisshorn et de nombreux petits glaciers.

S'imposer une marche pénible, poursuivre de longues recherches, avant de trouver une espèce spéciale, l'admirer longuement, réfléchir sur les conditions de son existence, chercher comment elle est venue là, pourquoi elle se maintient sans se répandre, rentrer chez soi avec ce beau souvenir, méditant déjà une autre excursion à la recherche d'une autre espèce, quelle joie ! Parcourir ainsi le Valais année après année, jusque dans ses derniers petits vallons, voilà le vrai moyen de comprendre la richesse de sa flore.



Lampe en pierre (Anniviers)

LA FAUNE

LES VERTÉBRÉS DU VALAIS

Notre faune s'est constituée peu à peu, à mesure que les glaciers se retiraient et que la végétation s'installait sur les terrains neufs. La forêt ne tarda pas à envahir complètement la vallée du Rhône et ses versants. Tel devait être l'aspect du pays, lorsque les premiers hommes vinrent l'habiter. Ils s'y installèrent dans des grottes ou dans des huttes primitives, vivant du produit de leur chasse et de leur pêche.

Lorsqu'ils eurent appris à cultiver les plantes et à domestiquer les animaux, ils se mirent à défricher les forêts, restreignant de plus en plus le domaine des animaux sauvages. Ils n'abandonnèrent pas la chasse qui leur procurait un supplément de nourriture, et les débarrassait de présences dangereuses pour eux-mêmes et pour leurs animaux domestiques, celle particulièrement des grands carnivores.

Avec l'augmentation de la population, le défrichement fut poussé très loin, ne laissant plus aux animaux sauvages que des surfaces relativement restreintes, et, plus tard, les armes à feu, de plus en plus perfectionnées, permirent à l'homme d'anéantir nombre d'espèces : les castors, l'ours, le lynx, le chat sauvage, le cerf, le bouquetin, le gypaète barbu. Toutes ces espèces ont disparu du Valais dans le courant du 18^m et du 19^m siècle. Le souvenir de ces animaux s'efface peu à peu ou se mue en légendes. On parle encore du dernier couple de gypaètes qui nichaient dans la gorge de Goppenstein. Dans la vallée d'Anni-

viens, on raconte encore qu'autrefois, en hiver, seuls les hommes osaient aller gouverner le bétail dans les mayens écartés et qu'ils mettaient de petits cailloux dans la brante de bois, celle dans laquelle ils portaient le lait. De temps en temps, ils agitaient la brante et le bruit devait éloigner les loups. On parle encore, dans la vallée d'Illiez, d'une chasse au dernier loup, en 1860 : tous les hommes ayant un fusil avaient été postés des montagnes jusqu'au fond de la vallée, au-dessus de Monthey. Les autres hommes de la vallée faisaient la battue depuis Champéry. Ils formaient une immense chaîne pour encercler la bête. En 1946-1947, des fauves réapparurent dans la région de Loèche-Illgraben-Tourtemagne-Anniviers et Hérens. Pendant deux ans, ils suscitèrent un vif intérêt, mais il fut impossible de les capturer et de les déterminer. En novembre 1947, un loup fut tué à Eischoll. L'un des derniers ours fut abattu dans les forêts d'Hérémenche, en 1830 ; on voit encore des pattes d'ours clouées contre des maisons, à Hérémenche, Oberems, Rarogne, Grächen, Naters, Ayer.

Les chasseurs et les braconniers ont continué à détruire les animaux sauvages qui restaient, un peu pour le profit qu'ils en retiraient, bien davantage pour satisfaire un instinct atavique de combativité et de domination. Un chasseur de Champéry était très fier d'avoir tué plus de 600 chamois dans le massif des Dents du Midi, au cours de sa carrière de chasseur ; aussi, depuis une cinquantaine d'années, n'y a-t-il plus un seul chamois sur le versant droit de la vallée d'Illiez.

Il vint un moment où les hommes d'intelligence et de cœur s'émurent d'un tel massacre et se mirent en devoir de l'arrêter. On créa la Ligue suisse pour la protection de la nature qui compte actuellement plus de 40 000 membres ; on créa le parc national des Grisons, la réserve d'Aletsch, de nombreux districts francs dans les Alpes, c'est-à-dire des régions étendues dans lesquelles la chasse est interdite et la surveillance exercée par des gardes spéciaux. Le Valais en possède quatre : celui de Ferret, du Pleureur, du Haut de Cry et d'Aletsch-Bietschhorn.

Des efforts parfois très coûteux ont été faits pour rétablir certaines espèces disparues ; ainsi le Valais a une colonie de cerfs dans le val de Ferret et des colonies de bouquetins dans la région de Fionnay et du Bietschhorn. On a peuplé de truites les lacs et les rivières de montagne.

Le public se rend peu à peu compte que la faune n'appartient pas seulement aux chasseurs, mais à tout le monde et qu'elle offre une valeur scientifique et esthétique. Les questions d'utilité ou de nocivité des animaux sauvages sont, le plus souvent, traitées de façon encore très sommaire. On trouve beaucoup d'ignorance, beaucoup d'affirmations sans preuves dans le chapitre de nos connaissances sur la vie des animaux sauvages. Lorsqu'un animal commet quelques dégâts il est aussitôt condamné, sans l'examen attentif de l'ensemble de sa vie, dans laquelle il y a toujours, pour l'homme, pour ses cultures, et ses animaux domestiques, certains avantages et certains inconvénients.

Un enseignement de la protection de la nature est maintenant donné dans toutes les écoles primaires du Valais ; j'espère qu'il exercera une influence heureuse et que les générations nouvelles auront une meilleure compréhension de nos animaux sauvages.

Je voudrais maintenant donner un aperçu de la situation actuelle de la faune des vertébrés du Valais, en citant les espèces les plus intéressantes.

Mammifères

Parmi les carnivores, le renard tient la première place. Malgré la chasse qu'on lui fait de toutes manières, il arrive à se maintenir assez bien : maître renard est un rusé compère.

Le putois et surtout la fouine et la martre sont devenus rares, on les croit très nuisibles et leur fourrure est recherchée ; les montagnards valaisans, peu occupés pendant l'hiver, s'ingénient à les prendre par des pièges. Ces beaux animaux risquent de disparaître complètement, on devrait les protéger.

L'hermine est répandue, la belette plus rare : espèces originales, souples et agiles, elles se nourrissent surtout de rongeurs. D'anciennes traditions nous les représentent comme dangereuses.

La loutre a presque disparu, on ne lui pardonne pas de manger les poissons, que seul l'homme veut se réserver.

Le blaireau, le sympathique « tasson », est le dernier représentant chez nous de la famille des ours. Il se maintient avec peine, car on lui fait une chasse acharnée, exagérée et souvent cruelle.

Les rongeurs sont encore assez bien représentés. La marmotte, aux mœurs si caractéristiques, abonde dans les districts francs, ailleurs, elle est devenue rare, parce qu'on la chasse trop. Les montagnards attribuent à sa graisse des propriétés médicinales très étendues. Et voilà que la médecine moderne emboîte le pas, ce qui provoque une grande destruction de cet animal si captivant. Pendant la bonne saison, on la voit prendre ses ébats, chercher sa nourriture à quelque distance de son terrier ; quand le danger se présente, elle se dresse pour mieux observer, donne son vigoureux signal d'alarme, puis disparaît. En restant immobile, en se dissimulant, on peut l'admirer longuement, ce n'est pas là un des moindres charmes de la montagne.

Dans les forêts, c'est l'écureuil agile et gracieux qui anime la solitude. Devenu rare ces dernières années, probablement à cause d'une épidémie, il est maintenant protégé et pourra se multiplier à nouveau. Parmi les petits rongeurs, citons le campagnol des neiges, curieux petit animal, adapté à la haute montagne, vivant entre 1300 et 3500 m., on l'a signalé au Finsteraarhorn, à 4000 m., au sommet du Mont Collon, à 3644 m., à Tracuit, à 3252 m. C'est certainement le vertébré qui s'établit le plus haut en Europe ; il ne dort pas durant l'hiver, mais grignote ses provisions dans ses galeries, sous la neige qui le protège du froid.

Le lièvre est assez fréquent ; en montagne, il est remplacé par le lièvre variable, gris en été, blanc en hiver. On le trouve au-dessus de 1300 m. ; en été, il monte jusqu'à 3200 m. Tout le jour, il se tient blotti entre les pierres ou sous quelque buisson de

myrtille ou de rhododendron, se confiant dans la couleur grise de sa robe pour passer inaperçu aux yeux perçants de l'aigle ou du renard.

Des chasseurs ont introduit en cachette trois couples de lapins de Garenne au bois d'Ardon en 1912 ; ils s'y sont développés ; de là on en a transporté à l'embouchure de la Morge, d'où ils ont émigré sur la colline des Maladeires. Comme ils rongent les écorces des jeunes arbres et même les ceps de la vigne, les paysans s'efforcent de les détruire.

Le sanglier a fait son apparition aux Evouettes, dans le Bas-Valais, en 1927. Une femme de la localité prit un jour six marcassins ; ils ne tardèrent pas à périr. On tua plusieurs adultes dans la suite, soit dans la région du Bouveret, soit ailleurs, du côté de la Gryonne, à Chemin sur Martigny et jusqu'au Bois de Finges ; un autre fut tué sur Leysin en 1948.

Les ruminants sauvages sont représentés en Valais par le chamois, le bouquetin, le chevreuil, et le cerf.

Le chamois est un très bel animal, bien intéressant par son adaptation à la haute montagne. C'est un grimpeur excellent, grâce à ses sabots si aptes à le retenir sur les rochers, à son sens de l'équilibre, à son calme dans les précipices, et grâce aussi à la puissance de ses muscles et de son appareil respiratoire et circulatoire. Sa vue, son odorat, son ouïe, l'aident à fuir devant ses ennemis dont le principal est l'homme. En 1906, on en tuait environ 3000 par an en Suisse. La création des districts francs lui fut favorable : il s'y est multiplié. En dehors de ces districts, on s'acharne toujours à le détruire : en 1938, on en a tué environ trois cents en Valais.

Le bouquetin était autrefois répandu dans nos montagnes ; plusieurs sommets portent son nom ; on a retrouvé encore des restes de cornes, par exemple, en creusant pour le barrage de la Dixence, dans les moraines de la vallée de Bagnes et au glacier d'Otemma ; l'histoire nous donne beaucoup d'indications sur les bouquetins. La chasse exagérée l'a détruit jusqu'au dernier. Comprenant, enfin, la faute commise, on a fait des efforts très longs et très onéreux pour le réintroduire. Le Valais possède,

depuis 1936, une colonie au district franc du Pleureur ; on y trouve actuellement environ deux cents bouquetins ; on installe une nouvelle colonie sur le versant sud du Bietschhorn.

Le cerf a subi le même sort, sa destruction a été totale en Valais, on l'a réintroduit dans le district franc de Ferret. Comme il cause quelques dommages dans l'herbe fraîche des prés, au début du printemps, les paysans demandent sa destruction, ils ont réussi à en faire tuer plusieurs, ils sont également parvenus à faire disparaître totalement la colonie introduite dans la région d'Aletsch-Bietschhorn.

Plus petit, plus habile à se dissimuler, le chevreuil se maintient assez bien, il est répandu dans le Bas-Valais jusque dans la vallée de Nendaz et dans la vallée de Derborence.

On a découvert, en 1947, dans le Valais central, une chauve-souris très rare en Suisse, le minioptère. Elle est caractérisée par sa couleur d'un brun cendré, plus grisâtre en dessous, par de très petites oreilles et par des ailes très effilées.

En résumé, sans être très nombreux, les mammifères sauvages jouent un rôle relativement important dans la faune du Valais comme dans celle des Alpes suisses en général.

Les oiseaux

Les oiseaux sont plus nombreux, leur rôle est très complexe et souvent très mal jugé. C'est le cas par exemple de l'aigle royal : chasseurs et gardes voudraient le détruire complètement et ne se conforment qu'avec peine à la loi fédérale de 1925 qui protège l'aigle en dehors de la période de chasse. En Valais il est protégé durant toute l'année. La grande beauté de cet oiseau, l'intérêt qu'il présente, surtout au moment de la nidification, valent bien quelques sacrifices, peu importants du reste. On voit encore l'aigle royal faire ses longues randonnées un peu partout dans les montagnes du Valais. Une enquête faite en 1948 a révélé la présence de sept aires occupées, avec neuf aiglons.

Un autre grand rapace, l'aigle Jean-Le-Blanc, plus rare encore, a presque complètement disparu ; on le voyait encore à Saxon, à Saint-Maurice, à Vouvry, il y a une vingtaine d'années ; on le signale à nouveau à Saillon en 1947.

Un vautour griffon de 2 m. 30 d'envergure a été tué près de Tourtemagne en 1938 ; on a détruit un vautour arrian à Taesch, le 14 juin 1938. Ces beaux rapaces ne se trouvent qu'exceptionnellement en Suisse.

Parmi les rapaces nocturnes, nous avons encore en Valais le grand duc ; il niche dans certains rochers escarpés et isolés, à Saillon, dans le vallon de Derborence, dans la vallée de Bagnes et de Salvan.

Les petits oiseaux chanteurs sont en diminution, pour de multiples raisons, pourtant certaines espèces sont très abondantes, telles le pinson. Le rossignol est très fréquent sur certains points de la plaine, dans les bois et les buissons, le long de la Morge, vers Grimisuat-Champlan, par exemple ; son chant magnifique retentit de toute part.

Sur les collines rocheuses et brûlées au soleil du Valais central, on peut voir encore souvent le merle de roche ; il faut un œil exercé pour distinguer cet oiseau, qui s'harmonise si bien avec le milieu. On le trouve également en montagne. Parfois, en plaine, c'est la huppe aux couleurs si originales qui s'envole à tire d'aile ou le martin pêcheur qui rase l'eau des canaux.

En montagne, le nombre des espèces diminue rapidement avec l'altitude ; au-dessus de 2000 m., les quelques oiseaux qui animent le silence et la solitude sont fort sympathiques. Jusqu'à la limite supérieure des forêts, c'est le geai de montagne, au cri âpre, qui vole d'un arbre à l'autre, emportant dans son bec un cône d'arole, pour le dépecer sur quelque tronc d'arbre ou sur un bloc, contribuant ainsi à la dissémination de l'arbre le plus représentatif des forêts de montagne. Parfois ce sont des troupes de merles à plastron qui font retentir leur cri d'alarme, tandis qu'au loin se fait entendre l'appel plaintif et langoureux du grand pic noir et le chant si mélodieux de la grive musicienne.

Quand nous traversons pierriers et alpages, ce sont les niverolles ou pinsons des neiges qui s'envolent joyeusement, pendant que l'accenteur alpin, très familier, nous regarde, perché sur un bloc.

Parfois on entend de loin un croassement particulier, semblable au jappement d'un chien : c'est le grand corbeau « le Croc », magnifique et rare espèce, spéciale à la montagne, au vol plané pareil à celui de l'aigle.

Plus haut encore, jusque près des cabanes et sur les hauts sommets, voici un autre oiseau noir, au bec et aux pattes jaunes ou rouges, c'est le chocard alpin. Espèce remarquable par son instinct de vie sociale très prononcé, par son vol si souple, si varié, passant de longs moments à des exercices d'acrobatie, pour la grande joie des alpinistes qui savent regarder. Il a appris à trouver et à utiliser des courants ascendants d'air chaud, le long des parois de rocher, pour se laisser monter sans efforts, et recommencer ses plongées vertigineuses ; je les ai vus faire ces exercices au sommet des Diablerets et près de la cabane de Tracuit.

Un œil quelque peu exercé distingue parfois un autre oiseau noir, de même taille que le chocard, mais au bec rouge plus long et recourbé, c'est le crave ; on le trouve dans la vallée d'Hérens, parfois dans le val de Ferret et de Bagnes.

Les varappeurs ne sont pas seuls là-haut, à chercher des prises, à faire des efforts d'équilibre, un petit oiseau le fait depuis plus longtemps qu'eux et avec toute la sûreté que lui donnent ses ailes. C'est le tichodrome, petit oiseau gris, aux ailes rouges maculées de blanc, aux griffes fines et longues. On le voit s'élever le long des parois les plus abruptes, grim pant avec ses petites pattes et se soutenant de ses ailes qu'il ouvre et ferme constamment. C'est bien l'un des plus beaux spectacles que l'être vivant nous donne, vers 2500 et 3000 m.

Il n'est pourtant pas seul à nous accueillir sur les hauts sommets ; dans les moraines et les pierriers, on voit parfois, en été, un gros gallinacé : la perdrix des neiges. Sa teinte grise s'harmonise admirablement avec celle des pierres ; l'oiseau le

sait bien, car à notre approche, il ne s'envole que rarement, marche lentement entre les blocs, pour gagner une crête derrière laquelle il disparaîtra, tout comme quelqu'un qui ne veut pas être vu. La perdrix devient blanche en hiver ; les montagnards la connaissent fort bien, ils lui donnent le nom d'« arbena ».

A la limite supérieure des forêts, dans les genévriers et les rhododendrons, se tient le petit coq de bruyère, la femelle grise se dissimule fort bien, le mâle noir-violacé est plus visible. Les montagnards aiment à porter à leur chapeau les plumes recourbées de sa queue. Le grand coq de bruyère n'existe que dans les montagnes du Bas-Valais, en petit nombre ; on en a introduit dans le val de Ferret. Ils se sont dispersés et déplacés jusqu'à Ravoire sur Martigny. On n'a que peu de données sur les résultats de ce repeuplement.

Dans les forêts, c'est la gélinotte qu'on rencontre et dans les régions sèches et chaudes, la bartavelle ; cette dernière descend jusque sur les collines des environs de Sion. Une petite colonie de perdrix rouges a été introduite dans les environs de Saillon, on ne sait ce qu'elle est devenue.

En plaine, on a introduit le faisan commun, il y prospère bien, en particulier dans le bois des Iles près de Sion.

Autrefois, alors que la plaine était en partie marécageuse, les oiseaux aquatiques y étaient bien représentés. Ils ont disparu avec le dessèchement. Le Bas-Valais en conserve encore quelques-uns, de grandes espèces même, comme le héron cendré. En octobre 1948, le Conseil d'Etat a décrété la protection des marais de Grône.

On voit parfois des oiseaux de passage exceptionnels, ils attirent l'attention et souvent, hélas ! on les détruit. Ainsi, on a tué une cigogne noire près de Sion. Quelques groupes de cigognes blanches s'aventurent en Valais, de loin en loin. On a tué plusieurs fois des rolliers, une fois ou l'autre, un ibis falcinelle, un un courte-vite-isabelle.

En résumé, la faune des mammifères et des oiseaux du Valais reste encore très intéressante, malgré la présence des chasseurs et des braconniers, malgré la diminution des surface de nature

sauvage que les cultures lui ont ravies. Les naturalistes et amis de la nature peuvent encore faire, en choisissant bien les endroits, de bien intéressantes observations.

Les reptiles

L'attitude de l'homme en présence des animaux de la classe des reptiles est tout à fait particulière. Petits de taille, peu nombreux chez nous, sans grande importance pratique, ils devraient passer inaperçus. Tel n'est point le cas ; l'homme éprouve pour les reptiles une crainte et une aversion telles qu'il n'ose même pas les observer, et qu'il reste dans une ignorance profonde de la distinction des espèces et de leur genre de vie. Cette attitude s'explique par le fait que l'une ou l'autre espèce possède la faculté de sécréter et d'inoculer, par la morsure, un venin dont le pouvoir est très grand, voire mortel. Rien d'étonnant dès lors que tant d'ignorance, tant de crainte et aussi tant de légendes et d'erreurs subsistent au sujet des reptiles. Et pourtant, ce sont des animaux qui ne manquent ni d'intérêt, ni de beauté.

Cette classe comprend les tortues, les lézards et les serpents.

La seule tortue qui pourrait faire partie de notre faune indigène suisse est la cistude européenne, connue aussi sous le nom de tortue bourbeuse. Souvent, des cistudes ont été apportées dans notre pays, de contrées étrangères, et relâchées ou égarées. Les trouvailles sont peu nombreuses et ont été faites surtout dans le bassin du Léman. En Valais, on en a trouvée une dans les marais de Vouvry, en 1859, une autre prétendue trouvaille, dans la région de Fully, n'a pu être vérifiée. Il semble plus probable qu'en Suisse cette espèce ne soit pas réellement autochtone.

Les lézards sont bien représentés : citons le lézard des murailles, répandu jusqu'à 1700 m. environ, puis le lézard des souches, plus grand, un peu verdâtre, assez commun jusqu'à 1200 m. Plus haut, ces deux espèces sont remplacées par le lézard vivipare qui monte jusque vers 3000 m. Il y a encore, en Valais, jusqu'à 1200 m. environ, le lézard vert ; il est magni-

fiquement coloré et atteint 35 cm., c'est une espèce du midi qui remonte la vallée du Rhône, jusque dans le Valais. Tantôt il se cache en grande vitesse, tantôt il reste en place, et regarde, immobile, ne se sauvant que lorsqu'on fait mine de le toucher. Souvent, il est victime de la frayeur qu'il inspire, parce qu'il mord courageusement si on le saisit. Pourtant il est tout à fait inoffensif, ne possédant aucun venin. Je voudrais dire à tous de l'admirer et de le protéger.

Parmi les lézards, il faut compter aussi l'orvet : très fréquent et si facile à distinguer des serpents, grâce à sa queue épaisse, à sa petite tête ronde et à la couleur uniforme de son corps.

Les serpents de chez nous rentrent tous dans les deux groupes des couleuvres et des vipères. Les caractères distinctifs de ces deux types de serpents sont nets et faciles à observer, si le serpent que l'on approche est mort ou réduit à l'impuissance, et qu'on puisse l'examiner de près. S'il est en liberté, la prudence est de rigueur ; dès lors, la distinction devient difficile. Les vipères ont de petites dents et, en plus, deux dents assez longues à la mâchoire supérieure, les crochets, par lesquelles passe le venin, les couleuvres n'ont que les petites dents ; les vipères ont la pupille allongée, alors qu'elle est circulaire chez les couleuvres ; les écailles sur la tête sont petites chez les vipères, plus grandes chez les couleuvres ; la couleur des vipères est formée de taches noires, en ligne zigzagüée, sur le dos, avec deux rangées de taches sur les flancs ; le fond est gris, rarement cuivré ; mais parfois, surtout en montagne, elles peuvent être complètement noires. Les couleuvres sont verdâtres ou grises, avec parfois des taches noires beaucoup plus petites que chez les vipères.

En Valais, la vipère observée le plus fréquemment est la vipère aspic ; j'ai trouvé la vipère péliade à l'Argentine, dans les Alpes vaudoises. Ch. Vaucher l'indique en Valais, dans les vallées d'Hérens, Bagnes, Entremont et Ferret, au-dessus de 1500 m. La vipère aspic est assez rare dans les parties basses des versants ; en montagne, on la rencontre plus souvent, jusque vers 2000 m. et même 2900 m. Elle sort très tôt au printemps, même si la neige couvre encore presque tout le terrain : il suffit

que de petits espaces soient découverts : j'ai observé des vipères se chauffant au soleil, le 19 avril 1941, à la limite supérieure des forêts, sous le col de Meiden, le 1^{er} avril 1945, sur Zinal, à 1750 m., le 30 mars 1948, à 1750 m., au-dessus de Zinal, trois vipères très vives, dont une cuivrée, et deux autres accouplées à 1800 m. Les vipères évitent l'homme et ne mordent que lorsqu'elles sont surprises ou qu'elles ne peuvent fuir ; les morsures de personnes sont rares, toutefois il est bon d'observer une certaine prudence. Il est indiqué de se protéger les jambes par des bottes ou des bandes molletières ou encore d'épais bas de laine lorsque l'on doit marcher dans des endroits où les vipères sont fréquentes. Il y a lieu de faire attention, en particulier, quand on cueille des framboises ou des myrtilles, lorsque l'on prend du foin ou des fascines avec les mains. Si l'on est mordu, il faut tout de suite tâcher de faire saigner la plaie, la laver avec de l'ammoniaque et consulter un médecin au plus tôt, afin qu'il puisse faire à temps une injection de sérum antivenimeux.

Les couleuvres sont représentées en Valais par plusieurs espèces.

La couleuvre lisse est petite, grise, avec de minuscules taches noires. Fort répandue, beaucoup la confondent avec la vipère.

La couleuvre à collier, qu'on trouve surtout près des eaux, car elle nage fort bien, se nourrit particulièrement de têtards et de grenouilles. Elle est très facile à reconnaître grâce à une tache jaune, en forme de collier, derrière la tête.

Une grande espèce, la couleuvre d'Esculape, peut atteindre jusqu'à 1 m. 20, 1 m. 60 et peut-être davantage. Elle est jaunecclair en dessous et vert-olive sur le dos, avec, sur les flancs, de minuscules traits blancs. C'est une espèce méridionale ; on ne la trouve en Suisse que dans la vallée du Rhône et particulièrement en Valais. Elle est très belle et devrait être protégée, comme toutes les couleuvres ; on la tue avec d'autant plus d'acharnement que sa grande taille inspire de la crainte aux ignorants. Les Romains, qui l'avaient dédiée à Esculape, dieu de la médecine, la protégeaient et cherchaient à l'avoir près de leurs maisons. Leur attitude à l'égard de cet animal parfaitement

inoffensif, si gracieux et si beau par la souplesse de ses mouvements, était beaucoup plus intelligente que celle de nos contemporains.

On avait signalé autrefois, en Valais, la couleuvre zamenis, verte et jaune, avec des taches noires. Je n'ai jamais réussi à la trouver, elle doit avoir disparu.

La couleuvre vipérine, remarquable par sa grande ressemblance avec la vipère, était encore abondante dans les étangs de Saillon en 1923. En 1925 et depuis, on ne l'a plus retrouvée. Le dessèchement des terrains ou peut-être d'autres causes inconnues ont dû provoquer cette disparition regrettable.

Les batraciens

Les batraciens sont représentés en Valais par la jolie rainette, par la grenouille verte, la grenouille agile et surtout la grenouille rousse qui monte jusqu'à plus de 2500 m.

Plusieurs espèces de crapauds se rencontrent en plaine et en montagne. Comme l'eau est rare sur les versants et qu'elle est nécessaire pour l'incubation des œufs, on voit au printemps les crapauds venir en grand nombre vers les petits lacs : à Montorge, à ce moment de l'année, les abords de l'eau sont parfois tout couverts de crapauds communs.

La salamandre tachetée ne se rencontre guère que dans le Bas-Valais ; j'ai vu la salamandre noire à Derborence, au Sanetsch et dans le vallon de la Vare, sur le versant vaudois.

Les tritons sont surtout représentés par le joli triton alpestre, au ventre de couleur orange ; on le voit dans les petites mares, jusqu'à 2500 m. Dans la vallée d'Illiez, on le trouve fréquemment, même dans les bassins de fontaine, près des maisons.

Les poissons

Bien qu'essentiellement pays de montagnes, le Valais a des poissons. Ses eaux ont des caractères assez particuliers : le Rhône, aux eaux froides, est un fleuve au régime glaciaire, c'est-à-dire

aux eaux très basses et très claires en hiver, très hautes et très chargées de limon durant les chaleurs de l'été. Les torrents et les rivières ont un peu le même régime : leurs eaux froides se précipitent souvent par des cascades ou des rapides qui empêchent l'accès des poissons. Puis ce sont les nombreux canaux, établis dans la plaine, pour l'assèchement : leurs eaux claires et fraîches, riches en nourriture, sont très favorables aux poissons. Et enfin, nous avons les lacs, très nombreux : lacs naturels de surcreusement glaciaire, les lacs de barrage, formés par des moraines ou des éboulements, par exemple : Tanay, Champex, Géronde, Montana, Bettmersee et les lacs artificiels, établis comme réservoirs d'accumulation pour les usines hydroélectriques, tels ceux de Fully, de Barberine, de la Dixence et de l'Ilsee.

Ces lacs sont plus ou moins favorables aux poissons : parfois, la température de l'eau s'élève trop durant l'été, ce qui est un obstacle pour certaines espèces. D'une manière générale, la nourriture diminue avec l'altitude. C'est pourquoi les lacs situés à plus de 2000 m. sont nécessairement très pauvres et ne peuvent guère alimenter des poissons ; ils sont recouverts de neige et de glace pendant la plus grande partie de l'année.

Le poisson le plus intéressant, le mieux adapté aux eaux froides, le plus apte à vaincre les courants rapides, est la truite Fario, la vraie truite du pays, adaptée chez nous depuis toujours. Sa couleur varie beaucoup suivant la saison et surtout selon l'endroit où elle se tient d'habitude : sur un fond clair, elle est plus pâle et dans les cachettes obscures, elle prend une teinte foncée.

Placée dans les rivières de montagne qu'elle ne peut pas atteindre par ses propres moyens, elle y prospère fort bien. Nous avons fait un essai dans la Navizance du val d'Anniviers, entre 1650 et 1750 m. en 1931 ; il a parfaitement réussi.

Nous ne pouvons décrire tous les repeuplements tentés dans les lacs de montagne. Signalons celui du lac de Bettmer, à 1991 m., dans la vallée de Conches. Depuis très longtemps ce beau lac possède des truites. En 1344, Guichard Tavelli, évêque de Sion, aurait accordé aux religieuses d'Ernen, le droit de

pêcher deux fois par semaine dans le lac de Bettmer. Actuellement, le droit de pêche appartient à la commune de Betten. Le lac de Tanay a été peuplé à plusieurs reprises entre 1741 et 1772. Un ancien livre de comptes de la Cible de Vouvry, ayant servi aux Capitaines de la Cible de 1759 à 1893, nous donne des détails très intéressants sur le transport de 84 truites et de 7 carpes.

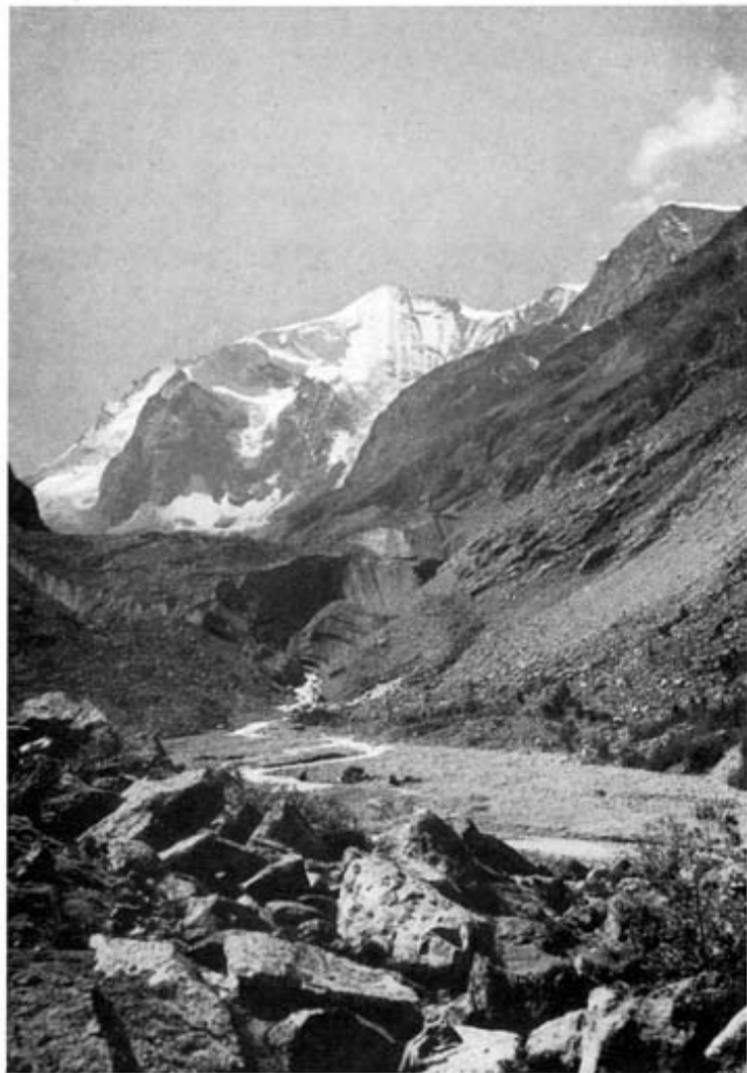
Le petit lac d'Anthémoz, sous les Dents du Midi, à 2056 m., a été peuplé de truites par un montagnard du val d'Illiez, Joseph Mariétan, vers 1890 ; cet homme, un vrai naturaliste, avait imaginé et réalisé un siphon, avec des tuyaux en bois, pour vider ce lac de surcreusement glaciaire. Des avalanches ont compromis les résultats escomptés.

A notre époque, les tentatives de repeuplement des lacs de montagne sont très nombreuses. A la truite Fario, du pays, on a adjoint une truite de Californie, la truite arc-en-ciel, ainsi nommée à cause des belles couleurs des écailles de ses flancs. Plus facile pour sa nourriture, moins prudente, d'humeur plus voyageuse, mais ne se reproduisant pas chez nous, en dehors de la fraie artificielle, cette truite peut présenter de l'intérêt dans des eaux fermées, où on la nourrit activement ; dans les eaux sauvages, elle reste inférieure à la truite du pays.

Parmi les lacs repeuplés récemment, citons ceux de Chanion, Champex, Grand Saint-Bernard, le lac des Vaux dans le vallon d'Isérables, plusieurs lacs des environs de Zermatt, celui de la Gemmi et les lacs du sommet de la vallée de Lötschen.

Dans les lacs de barrage de Fully, Barberine, Illsee, on a introduit un poisson de l'Amérique du Nord, le christivomer, voisin des truites. Il n'atteint pas chez nous la taille considérable qui le caractérise dans les eaux américaines. Après avoir bien prospéré au lac de Fully, les premières années, sa croissance s'est ralentie, faute de nourriture suffisante, sans doute.

Mentionnons encore la présence si énigmatique des vairons jusque dans les lacs très élevés de la montagne. Ces petits poissons ont-ils pu arriver par leurs propres forces à une époque où où les eaux étaient plus abondantes qu'actuellement ? Seraient-ce



Cl. A. Lévy

FRONT DU GLACIER DE DURAND A ZINAL

En se retirant, il abandonne d'énormes moraines.
Au fond, le Grand Cornier avec ses glaciers suspendus.

des oiseaux aquatiques qui, dans leurs migrations, auraient transporté des œufs attachés à leurs pattes ou à leur bec ? Ou bien seraient-ce des hommes qui les auraient transportés en pensant que c'étaient de jeunes truites ? On n'a jamais pu donner de réponse satisfaisante à cette question.

Il n'y a pas très longtemps, la faune des poissons du Valais s'est enrichie d'une espèce nouvelle : l'épinoche. Ce petit poisson est très intéressant, il construit un nid pour abriter ses œufs, et le mâle veille sur eux avec beaucoup de soin, se précipitant avec courage contre les animaux qui voudraient s'en emparer. Redressant les épines qu'il possède sur le dos et sur les flancs, il se défend contre les poissons plus grands qui cherchent à le manger.

Des amateurs de la région de Sierre en élevaient en aquarium, ils en jetèrent, par mégarde, dans un ruisseau et, de là, il a envahi la plaine de tout le canton. Il est nuisible pour la truite dont il mange les jeunes alevins.

Je laisse de côté les autres poissons qui ne jouent, en Valais, qu'un rôle secondaire.

LES INVERTÉBRÉS

La faune des invertébrés est trop compliquée et contient trop d'espèces pour que je puisse l'aborder ici.

A elle seule, la classe des insectes, par la répartition géographique des espèces, montre bien l'influence de la température : d'une manière générale le froid provoque une diminution de leurs variétés.

En Valais on trouve des espèces qui ont un grand pouvoir d'adaptation ; elles sont répandues du fond de la vallée du Rhône jusqu'à 2000 m.

D'autres ont une répartition plus méridionale, mais se trouvent dans le Valais central. Citons comme exemple la cigale, insecte qui ressemble à un gros taon, se tenant sur les arbres, chênes ou pins, et faisant entendre, dès la fin de juin, son chant

si particulier. Elle est fréquente dans les bois bien exposés au soleil, de Martigny jusque dans le Haut-Valais.

La mante religieuse est un insecte au corps très allongé, vert ou brun, dont les pattes antérieures sont transformées en pinces qu'elle détend brusquement pour s'emparer par surprise de petits animaux se trouvant dans son voisinage. On la connaît dans les environs de Sion sous le nom de « dame des vignes ». Espèce méridionale, comme la cigale, elle a remonté la vallée du Rhône à une époque où le climat était plus chaud que de nos jours. Le refroidissement l'a fait disparaître entre Genève et Martigny, mais elle s'est maintenue dans le Valais central, parce que la température est plus favorable.

On trouve dans le Valais central un autre orthoptère, assez semblable à une longue sauterelle verte, sans ailes, c'est la *saga pedo*, dont l'habitat s'étend de l'Espagne à la péninsule balkanique et à l'Asie Mineure. Sa répartition géographique n'est pas continue, l'ilot du Valais est isolé, l'insecte y est très clairsemé.

Il y a en Valais une autre espèce méridionale dont la présence ne s'explique pas comme celle de la cigale et de la mante, c'est le scorpion d'Italie. Cet arachnide, fréquent au Tessin et au sud des Alpes, se trouve sur tout le versant sud de la colline des Maladeires, près de Sion, sur une étendue d'à peu près deux kilomètres. Cette colline étant isolée dans la plaine, le scorpion y est resté cantonné sans se répandre ailleurs.

On ne sait comment expliquer la présence si localisée de cet animal, si ce n'est par l'hypothèse d'une introduction artificielle. Cette présence semble s'expliquer par le fait que le scorpion était très employé, autrefois, dans la médecine de ménage. Des « marchands de scorpions » venaient souvent d'Italie en Valais, avec ces bestioles vivantes, qu'on mettait dans de l'huile, pour lui communiquer des propriétés spéciales. Une boîte a fort bien pu s'ouvrir vers Châteauneuf-village, au pied de la colline, et ainsi les scorpions, trouvant un milieu favorable, s'y sont installés.

Les habitants du petit village ne les craignent pas du tout, ils n'en ont jamais éprouvé d'inconvénient; des vieillards de 70 ans

que nous avons interrogés n'ont pas souvenir de piqûres de scorpions.

On continue encore à les utiliser, soit au village, soit dans les environs ; les pharmaciens même s'en procurent. La tradition veut qu'un scorpion doit être mis vivant dans de l'huile ; il y reste vivant un jour environ, on l'y laisse encore deux jours, puis on l'en sort et cette huile a acquis des propriétés spéciales. On en prendra trois à quatre gouttes, parfois jusqu'à neuf, contre les maux de ventre, contre des piqûres de vipères ; on l'utilise avant tout pour le bétail victime d'une morsure de serpent.

ETHNOGRAPHIE VALAISANNE

Pour saisir la signification réelle et l'intérêt particulier des faits de notre ethnographie valaisanne, il faut les examiner non pas pour eux-mêmes, isolément, mais en rapport avec le genre de vie que les montagnes ont créé chez nos populations. Il faut en rechercher les causes, en suivre l'histoire et l'évolution, comparer ces faits avec d'autres traits analogues dans les différents pays du monde, en particulier chez les peuples primitifs, il faut les considérer comme l'expression d'un peuple qui, par tant de côtés, a conservé son âme d'enfant. Le cœur de l'homme a déposé, dans ce patrimoine, tant de joie et tant de douleurs, que c'est avec piété que j'en aborde l'inventaire.

La préhistoire

La préhistoire valaisanne se reflète assez bien dans les collections archéologiques du Musée de Valère. « Malgré la disparition de nombreux objets trouvés sur tout le territoire du canton, perdus ou vendus aux musées suisses ou étrangers ou à des particuliers, le Musée de Valère possède une collection préhistorique et archéologique de premier ordre. Le nombre des pièces uniques ou de certaines civilisations, la variété des types représentés et la richesse des documents de quelques époques, font de cette collection une des plus importantes de Suisse. » (P. Bouffard.)

Le Valais ne doit pas avoir connu les civilisations paléolithiques ou de la pierre taillée, les glaciers recouvrant alors tout son territoire. Par contre, l'âge de la pierre polie ou néolithique a révélé son existence par des tombes et des trouvailles isolées à Glis, Fully, Saxon, Salvan, Entremont, Monthey, Collombey. Des pointes de lance en silex, trouvées au Bettlihorn (2500 m.) et au Plan Bertol (2600 m.) semblent indiquer que les cols des Alpes étaient déjà utilisés.

On connaît mieux l'occupation humaine à l'âge du bronze : les centres de Sierre, Sion, Ayent, Conthey, Riddes, Saillon et Fully ont fourni des trouvailles importantes.

La première période de l'âge du fer (époque de Hallstatt) est peu représentée en Valais, tandis que la seconde (époque de la Tène) a laissé de nombreux objets.

Les pierres à écuelles

L'influence isolante des montagnes qui entourent le Valais se manifeste d'une façon intéressante dans la manière dont les habitants ont utilisé la pierre et le bois, deux substances qu'ils possédaient en abondance, tandis que les métaux devaient être achetés au dehors.

Les pierres ! Les Valaisans les ont utilisées depuis des âges très lointains, non seulement comme pierre à bâtir, mais pour en faire des lances, des haches, des fusaïoles, des lampes, des mortiers, des vases divers, des bassins, des marmites, des mesures pour le blé, des moulins pour le sel et les céréales, des fourneaux, des poids pour les horloges, des chandeliers, des encriers, des plaques sculptées pour décorer les fromages, des moules pour fabriquer des boutons avec du plomb fondu, des Christs, des têtes d'anges, des croix, des feuilles de chêne, des fleurs de tournesol, d'œillet, de tulipe, des raisins.

Parmi les très nombreuses espèces de pierres, il en est une qui a été particulièrement employée, c'est la pierre ollaire, parce qu'elle est tendre, douce au toucher et se laisse facilement tra-

vailler. C'est un genre de serpentine, formée par un mélange de talc, de chlorite, de mica et d'asbeste. On en trouve dans les vallées de Bagnes, d'Hérens, d'Anniviers et dans le Haut-Valais. Elle conserve bien la chaleur, d'où son emploi pour la fabrication des fourneaux. On l'a souvent choisie aussi autrefois pour faire des lampes en pierre.

Je voudrais m'arrêter à un autre usage ancien de la pierre : celui des pierres à écuelles, ou pierres à cupules. On comprend sous ce nom des blocs erratiques ou éboulés, ou encore des roches en place, sur lesquels des hommes ont creusé des cavités le plus souvent circulaires, parfois ovales, d'un diamètre de 3 à 10 cm., d'une profondeur de 1 à 3 cm. Souvent des rigoles les relie ou les entourent. Parfois elles sont plus grandes et ont une forme allongée, comme une empreinte de pieds.

Ces pierres à écuelles se rencontrent un peu partout dans tous les pays du monde. En Suisse, la contrée la plus riche se trouve dans la région longeant le pied du Jura, de Genève à Bienne et à Granges.

En Valais, on en a signalé à Salvan, au Pas du Lin sur Vollèges, à Isérables, sur la colline de Valère à Sion, à Villa et au col du Torrent dans la vallée d'Hérens, dans la vallée d'Anniviers, à Zmutt sur Zermatt, dans la vallée de Lötschen à Gletscherstafel, dans la vallée de Binn, à Rarogne, sur la colline des païens.

Je voudrais signaler plus spécialement celles de la vallée d'Anniviers que j'ai eu l'occasion d'étudier.

Au-dessus d'Ayer, il y a trois pierres à écuelles assez distantes les unes des autres, portant au total une soixantaine de cupules.

Au Sud-Est du village de Grimetz, près du chemin du val de Moiry, on peut admirer un très bel ensemble de pierres à cupules, disséminées au milieu d'un grand nombre de blocs éboulés. Au centre de ce magnifique petit plateau se dresse un bloc énorme aux parois abruptes, ne portant pas de cupules, c'est la Pierre des Martyrs. Huit blocs portent une centaine de cupules, très diverses par leurs formes et par leurs dimensions.

Au-dessus de Saint-Luc, il y a la Pierre des Sauvages, gros bloc erratique, d'accès facile, sur lequel se trouvent un grand nombre de cupules de dimensions plutôt réduites.

Ci et là dans la vallée, au-dessus de Saint-Jean, à Zinal, on peut voir plusieurs autres pierres à écuelles, avec un petit nombre de cupules. Plusieurs ont été détruites par des hommes qui ne connaissaient pas l'intérêt de ces anciens témoignages d'un travail humain.

Le but de ces cupules est des plus énigmatiques, on ne sait plus au juste à quoi elles servaient : c'est étonnant que la tradition ne nous ait pas conservé le souvenir de leur destination, alors qu'elle a légué tant d'autres choses.

L'imagination populaire ne pouvait manquer de s'emparer d'un tel sujet et de l'exploiter abondamment, aussi voyons-nous de nombreuses tentatives d'explication surgir de toutes parts.

L'idée que ces pierres étaient des tables de sacrifices et que les cupules devaient recevoir le sang des victimes est très répandue. On sait que les Druides, préposés par les Celtes et les anciens Gaulois aux choses du culte, présidaient à des cérémonies comme la cueillette du gui sur les chênes, et aussi à des sacrifices, même à des sacrifices humains. On a donc supposé que ces pierres à écuelles étaient des autels druidiques. Cette explication se retrouve même chez les habitants d'Anniviers. A Ayer, on dit que ces cupules ont été creusées par les premiers habitants de la vallée qui adoraient le Besso, montagne très en vue à l'extrémité de la vallée, on affirme que chaque famille avait une cupule pour y mettre le sang des victimes.

A cette hypothèse d'explication, on peut objecter que les pierres à écuelles ont existé très longtemps avant l'époque des Druides, même dès la période paléolithique. D'autre part, en examinant de nombreuses pierres, on voit que beaucoup de cupules ne peuvent rien contenir, parce qu'elles sont trop petites, ou parce qu'elles sont placées sur les faces inclinées des pierres. La position de certains blocs, loin de toute agglomération humaine, semble également exclure cette hypothèse.

On a voulu voir aussi une relation entre ces cupules et les cols et passages qui ont joué autrefois un grand rôle dans les rapports des populations de la montagne, ou encore des indications de sources.

Pour d'autres, c'étaient des moyens de récolter l'eau de pluie, en vue de l'accomplissement d'un rite religieux, ou encore des bénitiers à cavités multiples; on en utilisait de semblables aux premiers temps du christianisme.

On a prétendu que ces cupules servaient de mortier pour casser des noisettes, des noix, des glands ou peut-être des fruits d'aroles. On en utilise de semblables actuellement encore en Californie, au nord du Mexique, où l'on empêche la dispersion des noisettes par une barrière de poix. Au sud de la Tunisie, on brise des noyaux de dattes dans de pareilles cupules.

A Saint-Luc, on dit que la pierre des Sauvages servait de lieu de supplice et que chaque cupule indiquait un criminel exécuté. La grandeur variable des cupules signifierait l'importance relative du crime.

Peut-être ces cupules seraient-elles un moyen de conserver le souvenir d'un personnage, d'un événement? On peut présumer que leur disposition représente certaines figures, en relation avec un culte des constellations, sans cependant qu'il soit possible de distinguer des constellations déterminées.

Dans la vallée de Lötschen, on les appelle des Papatollen », c'est-à-dire des creux à pâte. Les enfants y préparent de la pâte avec de l'eau et de la farine et la laissent sécher au soleil.

On peut se demander s'il n'y aurait pas eu relation entre ces cupules et les lampes en pierre dont les cavités sont semblables? Nous n'y avons jamais vu le petit trou pour la mèche qui est caractéristique des lampes. On a aussi beaucoup utilisé autrefois les mortiers, dont les cupules sont plus grandes que celles des lampes. On y broyait du sel, des graines, et peut-être même des bourgeons et des feuilles sèches d'ormeaux, pour en faire une poudre qu'on mélangeait à la farine du pain, dans les années de disette.

On trouve aussi des cavités semblables sur la pierre supérieure de certains fourneaux en pierre ollaire, dans le Haut-Valais en particulier. Anciennement, on évidait des cupules dans les tables formées par des pièces de bois épaisses, et c'est dans ces creux qu'on servait la nourriture. Plus tard, on a creusé des vases, des tasses, des gobelets, dans des morceaux de bois. Cette vaisselle est restée en usage jusqu'à notre époque, dans les mayens d'Anniviers par exemple.

L'examen attentif de l'ensemble des pierres à écuelles du Valais donne l'impression qu'il faudrait chercher une explication en rapport avec la vie pastorale, peut-être faudrait-il y voir parfois un amusement des pâtres inoccupés, pendant que le bétail se repose. Le goût des montagnards pour travailler des pierres, pour y graver des noms, des dates, des ornements, est très marqué. L'amusement des enfants de Lötschen, qui préparent de la pâte dans ces cupules, est très intéressant ; il indique peut-être la véritable voie à suivre pour une explication.

J'ai l'impression qu'on a cherché trop souvent à tirer des conclusions de l'observation d'un nombre trop restreint de pierres, dans un endroit déterminé. Ainsi, en voyant des pierres à écuelles près des sources, on a conclu qu'elles étaient destinées à en montrer l'emplacement, alors que beaucoup sont loin de toute source.

Il en est de même de l'indication des chemins, des cols et des passages : beaucoup ne sont nullement sur ces passages. L'orientation des surfaces sur lesquelles elles se trouvent n'est point toujours uniforme, comme on l'a prétendu. Elles sont creusées le plus souvent perpendiculairement au plan de stratification de la roche, parce que c'est plus facile, mais il en est parfois autrement. Si quelques-unes sont dans des endroits favorables à une réunion d'hommes, d'où la vue est belle, d'autres sont dans des combes sans vue, sur des terrains en pente où l'on n'aurait pu se réunir en nombre.

D'après le D^r Capitan, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, les cupules apparaissent dès l'âge paléolithique, à l'époque magdalénienne; on les trouve durant le néolithique,

puis sur certains monuments romains ; elles furent encore en usage jusqu'au moyen âge. Elles constituent donc l'une des manifestations humaines les plus anciennes. C'est assez dire l'intérêt qu'elles présentent.

Sans s'attacher trop exclusivement à leur signification, qui est probablement différente suivant les pays et les âges, il importe, de les repérer, de les décrire très exactement, et de les conserver, car bon nombre déjà ont disparu. On ne sait pas assez, dans le public, que ces pierres sont intéressantes et on les utilise pour des usages quelconques. La solution du problème si captivant de leur signification surgira peut-être un jour, lorsqu'on les connaîtra mieux.

Les lampes en pierre

Les lampes en pierre, provenant du Valais, montrent que la roche choisie est le plus souvent la pierre ollaire, parfois certaines variétés de serpentine ou encore des schistes chloriteux ou talqueux ; dans quelques cas seulement, on a utilisé la dolomie. En Valais, les gisements de pierre ollaire sont certainement en relation avec la répartition des lampes en pierre.

Leurs formes sont très variables, elles n'ont pas été fabriquées en série, mais isolément, par les montagnards eux-mêmes ; chacun y a mis ses idées personnelles, son habileté plus ou moins grande. Assez souvent, la forme est irrégulière, on a tout simplement pris une pierre brute, ayant le volume désiré, et on y a creusé une cupule ; parfois on a choisi un caillou travaillé par l'eau, un galet arrondi et poli.

Parmi les lampes fabriquées par l'homme, on trouve les formes les plus diverses : vases de forme cylindrique, parfois amincis au milieu, vases coniques, la partie évasée se trouvant au sommet, exceptionnellement à la base, prismes droits à base carrée ou rectangulaire ; parfois la base a sept faces, parfois la hauteur n'a que quelques centimètres, il s'agit alors d'une sorte de pierre plate ; et enfin des formes plus rares comme la coupe ou le calice, des formes allongées en auges, des formes de pots

ou d'assiettes, de cuillères, des formes de tourelles supportant la coupe.

Ces lampes étaient posées sur une table, sur un mur, sur une planchette fixée à une paroi. Quelques-unes étaient suspendues ; un très petit nombre reposaient sur un support spécial en bois ou en métal, indépendant ou faisant corps avec la lampe.

Le poids des lampes en pierre varie beaucoup : de 500 grammes à 15 kilos ; le poids moyen de 22 d'entre celles que j'ai étudiées est de 5,125 kilos. Le souci d'éviter un poids trop lourd apparaît dans certaines lampes ; dans la plupart, sans doute celles qu'on déplaçait peu, on semble avoir recherché la lourdeur : celle de 15 kilos par exemple, n'a qu'une petite cupule. Le poids de ces lampes devait les empêcher de se renverser, ce qui était un avantage précieux pour économiser la graisse ou l'huile, et surtout pour éviter des incendies.

Chaque lampe porte au moins une cupule sur sa face supérieure ; trois lampes ont trois cupules chacune sur la face supérieure ; un bon nombre ont encore une cupule, souvent plus petite, sur la face inférieure. Leur forme est presque toujours circulaire, parfois ovale ou rectangulaire, dans deux cas seulement elle est très allongée.

Le diamètre des cupules varie de 4 à 12 cm., le diamètre moyen de trente-trois lampes est de 2,81 cm. L'intérieur des cupules est parfois régulier et lisse, presque poli comme dans les pierres à cupules ; parfois il est rugueux et mal fini. Leur contenance varie de 33 à 162 cm³, la moyenne de trente-trois lampes est de 83,1 cm³.

La mèche est le plus souvent fixée dans un petit trou, au fond de la cupule ; parfois elle repose dans une rainure creusée à même la paroi, ou burinée sur une éminence aménagée dans ce but ; dans quelques lampes, un trou pour la mèche a été pratiqué à travers la paroi et aboutit vers un angle de la surface supérieure ; dans quelques autres, une gouttière en métal, fer ou bronze, a été fixée au fond de la cupule et conduit la mèche obliquement vers la surface supérieure. Dans l'une ou l'autre, il y a quatre rainures. Trois lampes ont, au fond de la cupule, un

trou plus grand, destiné à recevoir une chandelle ; des trous de ce genre existent parfois sur la surface supérieure ou sur les poignées. Deux lampes ont un trou qui perce entièrement le fond de la cupule ; l'un de ces trous est fermé par un bouchon en bois.

La mèche était formée soit par un morceau de laine, soit par un petit morceau de bois autour duquel on enroulait du coton ou de la laine. Dans une lampe, on a utilisé de l'amiante. Au-dessus de Saint-Luc, on s'est servi des feuilles laineuses de verbascum, découpées en lanières et séchées. A Ayer, une femme âgée nous a dit que la mèche employée s'appelait « Pharète » ; elle ne savait pas comment elle était constituée ; on se la procurait du dehors, a-t-elle dit. Comme combustible, on se servait d'huile, surtout l'huile de noix (on cultivait beaucoup de noyers), de beurre ou d'autres graisses animales.

De petites cupules à diamètre restreint, ou plus évasées, mais très peu profondes, servaient probablement à casser des noix, des noisettes ou des graines d'aroles.

Pour faciliter la manutention des lampes en pierre, on a souvent arrondi leurs angles, on les a coupés par des tronçatures plus ou moins régulières, et, le plus souvent, on a aménagé des poignées dont le nombre varie de une à quatre. Parfois les poignées servaient à suspendre la lampe.

L'ornementation est tantôt tout à fait absente, tantôt à peine ébauchée, gauchement exécutée, avec des motifs archaïques, comme des lignes droites ou zigzagüées, parfois très soignée, régulière et compliquée, comme dans une lampe d'Oberwald. Les motifs utilisés sont des rosaces, des côtes ou rainures diversement disposées, des marques de famille, le monogramme du Christ, le mot MARIA, des lettres initiales de noms propres, et assez rarement une date.

L'ornementation, comme la forme de ces lampes, montre qu'elles ont été fabriquées à des époques diverses, par des hommes différents, quelques-uns habiles dans l'art de modeler la pierre, d'autres ne connaissant rien à la sculpture, travaillant gauchement, comme ils le pouvaient.

La détermination de l'âge de ces lampes est un problème très difficile, le plus souvent insoluble. Leur origine remonte au néolithique. Dans la grotte de la Mouthe, à Tayac en Dordogne, on a trouvé une lampe taillée dans un galet de grès rouge, avec une sorte de manche sur l'un des côtés. La face supérieure est creusée en godet circulaire, sur la face inférieure se trouve une gravure qui représente une tête de bouquetin. Cette lampe est de l'âge magdalénien.

On en connaît, en France, en Angleterre, de l'époque néolithique et de l'âge du bronze.

Au Maroc, les lampes en pierre ont parfois une forme de colonne avec un pied et une poignée, souvent elles portent un long bec pour la mèche. Elles sont finement sculptées ; la cupule est parfois recouverte en partie par la pierre. Quelques-unes ont la forme d'un petit sabot.

Au Groenland, elles ont la forme de vasque en demi-cercle (40 à 50 cm. de diamètre, 2 à 3 cm. de haut). La pierre est parfois remplacée par du bois. Ces grandes lampes ne servent pas seulement à l'éclairage mais aussi au chauffage et au séchage des habits, des gants, des bottes, que l'on pose au-dessus, sur un support en bois.

Des lampes assez semblables se retrouvent au Labrador.

L'usage des lampes en pierre existe aussi chez certains peuples asiatiques. A Lhassa, on utilise actuellement, dans certaines circonstances, des lampes alimentées par du beurre.

En Suisse, P. Vouga en a trouvé à Auvernier et à Port Conty (Saint-Aubin), dans des couches appartenant au néolithique (Musée de Neuchâtel). Une autre de l'âge du bronze a été découverte près de Mörigen (Musée de Bienne). Des lampes en terre cuite, ressemblant à des cuillères, plus massives et à manche plus court, ont été trouvées dans le néolithique également. Il est fort probable que l'homme néolithique s'éclairait durant les longues soirées d'hiver, et qu'il utilisait pour cela la graisse des animaux ou l'huile de certaines plantes.

Des objets de poterie en pierre ollaire, travaillés au tour, proviennent de l'abri sous roche du vallon des Vaux (Chêne et

Pâquier) dans une zone caractéristique de l'âge du fer et de l'époque romaine. (A. Schenk.)

Les lampes des stations lacustres sont en terre cuite. Pendant l'époque gallo-romaine et romaine, on a utilisé des lampes en pierre, on en connaît une de Villigen, près de Brugg, une autre d'Airolo, trouvées près de tombes romaines.

En Valais, un certain nombre de lampes en pierre semblent très anciennes : la forme seule ne suffit pas pour établir leur âge, il faudrait en découvrir au milieu d'objets typiques d'une époque déterminée. Dans les montagnes, on a continué à en fabriquer, à travers tous les âges, alors même que l'usage des métaux comme le bronze, le fer et la terre cuite était répandu, parce qu'on pouvait les faire soi-même et qu'on n'avait ainsi rien à dépenser, suivant en cela une règle d'économie encore en honneur dans les montagnes du Valais. Le fait qu'elles sont travaillées gauchement ou adroitement ne peut pas apporter beaucoup de lumière : on peut dire que, en général, celles qui proviennent du véritable âge de la pierre sont très bien travaillées, parce que ce travail était fait par des hommes habiles et exercés dans ce genre de fabrication. Les pierres moins anciennes sont parfois travaillées gauchement, par des paysans de la montagne, mais il y eut à toutes les époques des sculpteurs habiles. Ce n'est qu'à partir de 1600 qu'on a parfois inscrit une date sur les lampes en pierre. J'ai relevé les dates suivantes : 1600, 1607, 1609, 1614, 1629, 1640, 1645, 1682, 1697, 1700, 1701, 1705, 1726, 1737, 1739, 1800, 1854, 1863. A Weissenried, on en a encore fabriqué une en 1917. Ainsi, sur 154 lampes, 18 seulement portent une date ; pour les autres une détermination exacte de l'âge est impossible.

Quoi qu'il en soit, le fait qu'un moyen d'éclairage a pris naissance à l'âge de la pierre polie, le premier procédé sans doute que les hommes aient connu, et qu'il s'est conservé en Valais jusqu'au vingtième siècle, illustre bien l'esprit de traditionalisme que les montagnes développent chez ceux qui les habitent.

En Suisse c'est le Valais qui est le centre principal des lampes en pierre, et en Valais, on commence à en trouver à l'amont de la Morge et de la vallée de Nendaz. Ce sont les vallées d'Hérens, d'Anniviers, de Zermatt, de Binn, de Conches, de Lötschen et la région de Lens-Chermignon qui en possèdent le plus. Je n'en ai point trouvé dans la vallée de Bagnes, qui a cependant des carrières de pierre ollaire.

Elles sont très rares dans le Tessin, on en connaît quelques exemplaires en dolomie, provenant probablement du Tyrol.

Il est difficile d'établir une démarcation exacte entre les lampes en pierre et d'autres vases de même matière. Lorsqu'un trou ou une rigole pour la mèche existe, on peut être certain qu'il s'agit d'une lampe, mais, parfois, ces vases ont été utilisés comme lampes, sans avoir quoi que ce soit pour soutenir la mèche. En général, lorsque les dimensions de la cupule sont grandes, il s'agit de mortiers, c'est-à-dire de récipients dans lesquels on broyait le sel, autrefois livré en gros grains, ou encore certaines matières végétales séchées.

INFLUENCE DES MONTAGNES SUR LA POPULATION DU VALAIS

Jusqu'à la création, relativement récente, des moyens actuels de communication, les montagnes ont isolé la population de notre canton du reste du monde et lui ont imposé un genre de vie particulier. Cet isolement n'était pas absolu : on a toujours utilisé la porte de sortie de Saint-Maurice, mais pour les habitants d'Evolène, de Zermatt ou de Conches, un voyage à Lausanne représentait une entreprise longue et coûteuse, par ce fait exceptionnelle.

Guerriers, marchands et pèlerins passaient plutôt les cols pour atteindre les vallées voisines. Les cols du Saint-Bernard et du Simplon, avec leurs hospices célèbres, ouvraient la voie vers l'Italie, même les passages plus élevés du Nufenen, du Monte Moro, du Théodule, du Mont Colon, de Fenêtre, étaient fréquentés. Ceux du Sanetsch, du Rawyl, de la Gemmi, de Lötschen, du Grimsel permirent des échanges avec le canton de Berne et celui de la Furka avec la Suisse primitive et les Grisons. Mais les cols, dépourvus de routes, n'étaient guère praticables qu'en été, ils ne pouvaient donc servir comme voies de communication ordinaires et, par là, ils n'exerçaient pas une influence profonde sur la population.

Peu à peu, des routes furent établies : l'importante route du Simplon vers 1800, puis celle du Grand Saint-Bernard, ouverte aux voitures entre Martigny et Aoste en 1905. Celle de la Furka, achevée en 1866 et celle du Grimsel en 1895. De nombreuses



Cl. J. Mariétan

LE VILLAGE DE MEHLBAUM SUR NATERS
Constructions placées harmonieusement sur les rochers
pour économiser le terrain cultivable.

routes reliant les vallées latérales à la vallée du Rhône furent construites au XIX^m siècle et surtout à l'époque actuelle.

Le rôle des chemins de fer est bien plus important encore. En 1859, ce fut la ligne Bouveret - Saint-Maurice - Martigny qui atteignit Sion en 1860 et Brigue en 1878. Puis vinrent les grands tunnels qui devaient briser la barrière des Alpes : celui du Simplon en 1906 et du Lötschberg, en 1913. Et enfin de nombreux chemins de fer de montagne furent construits dans les vallées.

Ainsi l'isolement créé par les montagnes disparaît de plus en plus pour la population du Valais. Celle-ci conserve cependant beaucoup de sa mentalité et de ses coutumes, tant les racines des traditions sont profondes. Pourtant, l'évolution est en marche et elle ne manquera pas de s'accroître. Les étrangers viennent nombreux et apportent à nos populations les éléments d'une civilisation plus évoluée. Beaucoup de Valaisans et de Valaisannes vont chercher du travail dans les villes et reviennent au pays complètement transformés. La radio pénètre de plus en plus jusque dans les hameaux les plus reculés et y apporte les pensées, les mœurs et les coutumes des grandes capitales européennes.

Il est temps de s'attacher à l'étude du genre de vie et des caractères de la population du Valais, non point pour les décrire comme des faits isolés, avec plus ou moins de fantaisie et d'imagination, comme on l'a fait souvent, mais pour en rechercher les causes, pour en suivre exactement l'évolution, pour en fixer les détails, pour en relever l'originalité et l'intérêt, pour aider les étrangers à les mieux comprendre, et surtout pour encourager nos compatriotes à y rester fidèles le plus longtemps possible. C'est une sagesse de vivre selon les besoins de son coin de terre.

Le genre de vie des habitants du Valais a été déterminé, d'une manière générale, par l'isolement dans lequel les Alpes les tenaient et aussi par la vie particulière qu'impose la montagne ; autrefois la majorité de la population vivait sur les versants ou dans les vallées ; la plaine n'étant guère habitable à cause du Rhône qui l'inondait souvent. Ce n'est qu'à partir de 1860 qu'il a été endigué.

Mais la vie à la montagne a une signification spéciale, plus grave, plus impressionnante. A la montagne il y a les chutes de pierres si fréquentes, les glissements de terrain, les torrents souvent fougueux, les endroits rocheux dans lesquels gens et bêtes doivent aller, causes fréquentes de traversées périlleuses : qu'on pense à ce foin sauvage qu'il faut récolter dans les lieux les plus escarpés. A la montagne, les orages sont plus inquiétants, les incendies plus dévastateurs, parce que les maisons sont en bois et rapprochées ; les brusques variations de température causent souvent des maladies. A la montagne, la lutte pour la vie est plus pénible, plus difficile, souvent angoissante. A la montagne, les glaciers avec leurs crevasses dissimulées, et les poches d'eau ou les lacs de barrages, qui descendent parfois en trombe, constituent une menace perpétuelle.

Comment analyser l'âme du Valais sans évoquer les avalanches ? On se représente facilement la crainte qui étreint tant de montagnards, pendant les longs mois d'hiver ; ils se demandent à chaque instant si leurs maisons, leurs villages, leurs forêts, leurs chalets des mayens et des alpages ne seront pas emportés. Ils pensent à tant de drames de ce genre dont le souvenir reste si vivant : tel ou tel des leurs enseveli au moment où il se rendait dans les mayens.

Les échanges avec l'extérieur étant si difficiles, les Valaisans ont été conduits à exploiter leur sol d'une manière spéciale qui se résume à produire, autant que possible, tout ce qui est nécessaire à la vie. A cet effet, ils ont divisé leur sol en nombreuses parcelles, trop nombreuses même ; chaque propriétaire possède des terrains à des altitudes et des expositions différentes, parfois depuis le vignoble jusqu'aux mayens. Ainsi le pain leur est fourni par les champs de blé ou de seigle, distribués jusque très haut dans les vallées, sur les points les plus ensoleillés. Les vignes leur donnent la boisson, les animaux domestiques une part importante de leur nourriture. Les Valaisans s'habillent avec la laine de leurs moutons, le lin ou le chanvre qu'ils cultivent et tissent eux-mêmes. Leurs maisons sont construites avec le bois de

mêlée ou d'arole qui leur appartient, à eux ou à la bourgeoisie dont ils font partie.

Ils ne vendent que peu de produits, c'est pourquoi l'argent est rare. Ils achètent quelques denrées coloniales, quelques outils et c'est presque tout. Très peu de confort, peu ou point de parure : il faut se suffire à soi-même.

Leurs occupations, au cours des saisons, sont régulières, dans les grandes lignes, mais très variées dans les détails, car ils doivent s'adapter aux circonstances si diverses du climat, de l'altitude, de l'exposition. Leur vie est plus ou moins nomade, il faut se déplacer avec le bétail, car celui-ci doit consommer les fourrages sur place, pour restituer au sol les engrais dont il a besoin, et utiliser la nourriture que le terrain fournit, du fond de la vallée jusque dans les alpes.

En montagne, l'hiver se passe au village, c'est une période de calme et de repos relatif. Le village, c'est une agglomération de maisons qui se suivent parfois sans ordre, le long des chemins, « un peu penchées, s'appuyant de l'épaule comme si elles avaient sommeil », nous dit Ramuz. Elles sont en bois, à un ou plusieurs étages, avec, dans le Haut-Valais, des rangées de petites fenêtres peintes en blanc. Puis des granges, des écuries, des greniers et des raccards encore plus branlants et plus penchés.

C'est là que les montagnards passent l'hiver dans le calme et le silence propres à la réflexion et à la méditation, soignant le bétail, préparant du bois, faisant leur ménage. La neige recouvre tout ; sur les toits, on dirait « de grands bonnets débordants » et, quand la nuit tombe, « tout le monde rentre, toutes les maisons bien fermées, et autour tellement de silence et tant de solitude qu'on dirait que tout est mort pour toujours », selon l'expression de Ramuz. Toute la vie des montagnards est faite de solitude : rien ne développe les facultés d'observation aussi rapidement et aussi complètement que cette solitude.

Et Noël passe, mais l'hiver dure, alors que, en bas, le premier printemps commence. En mars déjà, le travail reprend : le fossage et la taille des vignes provoquent l'exode plus ou moins

complet des montagnards vers les coteaux de la vallée du Rhône, du moins dans le Valais central.

Puis on remonte et on va bientôt dans les mayens pour faire manger aux vaches la première herbe, en attendant que les pâturages soient libres de neige.

Les mayens sont formés par de petites constructions en bois, sauf à Conthey et à Ayent où elles sont en pierre. Elles comprennent une écurie et, généralement, une petite chambre et une cuisine. Il n'y a pas de grenier, pas de raccards. On voit ces maisonnettes se détacher sur la verdure comme de petites taches brunes très sympathiques, disséminées, ou en petits groupes jusque dans les endroits les plus isolés, partout où il a été possible d'obtenir un peu d'herbe en défrichant la forêt. Le paysage doit à ces constructions l'un de ses traits les plus caractéristiques.

La recherche de l'herbe et du foin a été poussée très loin autrefois ; on habitait plus volontiers dans les mayens écartés. Aujourd'hui on tend à laisser la forêt reprendre ses droits dans certains mayens. Nous citerons un exemple : celui de la vallée de Derborence où, pour atteindre le minuscule mayen de Tzacolet, situé dans l'endroit le plus solitaire qu'on puisse rêver, on a construit un sentier en plein rocher. Aujourd'hui le sentier est en ruine et le mayen est abandonné.

Ces séjours dans les mayens sont une source de joie et de santé. Quitter sa vie habituelle, son milieu, aller vivre en montagne pendant quelques semaines, sans confort, certes, mais sans grand travail, dans une nature merveilleuse où « l'arôme de la forêt comme le souffle des choses libres passe sur les conventions humaines », n'est-ce pas le rêve de tous les citadins, réalisé par quelques privilégiés seulement ?

Vers la fin de juin a lieu la montée à l'alpage, jour de fête et de travail. Les alpages exercent sur la vie des Valaisans une influence très grande ; il en a été ainsi de tout temps et c'est très compréhensible, puisque les alpages fournissent au bétail une nourriture excellente pendant une partie importante de l'année, et que le bétail est pour les montagnards la ressource principale.

Dans le Bas-Valais, la famille passe l'été sur l'alpe, dans des chalets dispersés, assez semblables aux maisons d'habitation ordinaires. Dans le Haut-Valais, les femmes et les enfants restent toute la belle saison sur les alpages, dans de petits chalets assemblés en charmants villages, avec leur chapelle blanche, tandis que les hommes sont dans la vallée, pour les moissons et les foins. Il en est ainsi, par exemple, à Lötschen, à Belalp, à Bettmeralp et ailleurs.

Dans le Valais central, les alpages sont soumis au régime des « consortages », sortes de sociétés de propriétaires, qui ont des droits sur un alpage donné. Quelques hommes sont alors chargés du travail sur l'alpe, pendant l'été. Ils sont soumis à une discipline régulière et sévère, suivant une hiérarchie déterminée.

C'est, d'après les alpages d'Hérémente : le fromager (le pâsho), qui s'occupe de la fabrication du beurre et du fromage ; c'est lui qui est responsable des affaires de l'alpage, tous lui doivent obéissance.

Le premier vacher (le vatzero) conduit le troupeau des vaches, chaque jour, aux endroits qu'il juge les plus utiles pour le meilleur rendement de l'alpage.

Le séracier (le pashoret) est chargé de la fabrication du sérac, de la préparation du bois.

Le porcher (le portshye) soigne les porcs, il porte aussi le nom de « mayo ».

L'aide de cuisine (le veili) s'occupe du nettoyage des ustensiles.

Le berger des génisses (le mouzonne) surveille les jeunes bêtes qui forment un troupeau à part.

Le berger des moutons (le berjye) conduit les moutons dans les parties de l'alpage inaccessibles aux bovidés.

Normalement, les domestiques sont au nombre de huit, mais suivant l'importance de l'alpage, on engage encore des aides.

Toute l'équipe est chargée de la traite des vaches qui dure environ deux heures et demie, deux fois par jour.

Ces hommes restent là-haut tout l'été, séparés du monde, dans des chalets tout petits, adossés à un rocher, à une pierre,

ou à demi-enfoncés dans la pente. Des murs sans mortier soutiennent un toit formé de grosses pierres plates, il n'y a pas de fenêtre, pas même de cheminée, la fumée doit sortir par les trous du mur et du toit. Un pâtre de Corbassières me disait : « Notre toit empêche le soleil d'arriver, mais non la pluie. » Dans un coin, il y a le foyer, avec une grosse pièce de bois pour soutenir la chaudière, dans un autre se trouve le lit, réduit à un peu de foin sur des planches ou des rondins ; c'est là qu'ils dorment tout habillés. Les chalets sont dispersés dans le pâturage et les pâtres montent ou descendent suivant la saison, emportant avec eux tous leurs ustensiles et instruments de travail. Au fond du pâturage se trouve la cave à fromage, en pierre, blanchie à la chaux.

Les jours se suivent toujours avec la même besogne, sans répit, vie rendue rude par le logement, l'alimentation, le froid, la pluie, les brouillards, la neige des mauvais jours, les orages terribles, les maladies des hommes et des animaux et, parfois, par les accidents qui arrivent dans les rochers.

Les amusements sont rares : dans le val d'Hérens, le cor des Alpes en est un. Les pâtres l'utilisent pour extérioriser leur satisfaction. Ce cor est constitué par un tronc de jeune sapin évidé dont les deux moitiés sont reliées par un fil de fer. On y ajoute une embouchure en métal, au petit bout, et à l'autre extrémité une pièce de fer blanc qui sert de haut-parleur.

Les pâtres s'amuse parfois à dire des « blagues » aux plus jeunes, au porcher surtout. On lui fait prendre des dispositions pour raser les porcs, pour graisser leurs sabots ou bien on l'oblige à porter un morceau de bois avec ses branches dans un alpage éloigné de plusieurs heures en lui disant que c'est un porte-voix avec lequel on annoncera la désalpe.

Il y a des jours de fête pour eux, celui où ils sont engagés, le jour le l'inalpe et de la désalpe, le jour du mesurage du lait, le jour où ils apportent le fromage au curé qui leur offre une râclette et des fleurs artificielles.

Cette vie toute primitive est impressionnante aussi par tout ce que la montagne contient de beauté sauvage et grandiose. Sans doute, les pâtres ne regardent guère les montagnes : pour

eux, les pierres et la glace sont inutiles. Pourtant je crois que plus d'un ne reste pas insensible à cette beauté et qu'ils en sont pénétrés à leur insu. Je pense à « ces heures incomparables du milieu des beaux jours, quand l'air est tiède et calme, quand le soleil brûle, quand les grandes cimes semblent dormir ». (Termier.)

Pendant que les pâtres travaillent là-haut sans relâche, trois mois durant, ceux d'en bas ne restent pas inactifs. La vigne et le blé demandent beaucoup d'efforts, il faut faire les foins, il faut arroser prés et vignes. On a construit à cet effet des canaux d'irrigation, des bisses, allant chercher l'eau très loin. Il faut surveiller et entretenir ces bisses, il faut distribuer l'eau jour et nuit, suivant une réglementation minutieuse et sévère, sur le terrain brûlé par le soleil.

Voici l'automne avec la désalpe. C'est encore dans les mayens que le bétail séjournera quelque temps, avant de reprendre ses quartiers d'hiver.

L'automne ! Quelle belle saison pour les villages de la montagne ! Partout la joyeuse animation des clochettes des troupeaux ; l'air est si pur, si transparent, le soleil inonde la vallée de sa douce lumière et fait vibrer les belles couleurs des mélèzes dorés. Le soir, au coucher du soleil, l'air lui-même semble saupoudré d'or comme le ciel. Pendant ce temps, le brouillard recouvre les plaines et les collines du Plateau suisse. Heureux montagnards, s'ils savaient leur bonheur !

Et voici la Toussaint, déjà la neige couvre les sommets, les cloches qui ont sonné pour les morts le lendemain, ont marqué comme un tournant sur la route des saisons. Un matin, la neige a recouvert le village ; c'est l'hiver, suivi encore et toujours du printemps et des autres saisons, avec le rythme des occupations toujours les mêmes.

Les difficultés d'une telle vie créent parfois chez les montagnards valaisans une regrettable âpreté au gain, avec un esprit de combativité violent et mal dominé. Mais, d'autre part, elles suscitent aussi un remarquable esprit d'entraide. Quand l'un des leurs est dans l'épreuve, on vient à son secours pour rentrer

ses récoltes, remettre en état ses champs dévastés, reconstruire sa maison détruite par un incendie, ou pour tout autre service.

Et même dans le cours normal des choses, l'individu est souvent réduit à l'assistance de ses concitoyens, lorsque l'ouvrage dépasse ses moyens : dans le Lötschental, toute la commune est mise sur pied pour transporter les poutres, les planches, les bardeaux, jusqu'à l'endroit où l'un des siens veut bâtir son chalet, et cela pour quelques tournées de bon vin valaisan. Journée de travail joyeux où l'on chante. Même collaboration dans la commune d'Ayent, pour le transport des bois. A Val-d'Illiez, une pareille coutume existe pour divers travaux, en particulier pour remonter la terre dans les champs, car sur les terrains en pente, elle descend peu à peu. On se réunit les soirs de printemps et, en quelques heures, le travail est fait au milieu des rires et des chansons.

Les phénomènes de la nature, contre lesquels les montagnards sont si souvent impuissants, créent aussi la résignation dans les épreuves, et une sorte de contentement naturel qu'on trouve si rarement ailleurs, parmi les travailleurs d'aujourd'hui.

La possession en propre de maisons et de terrains, l'exploitation du sol organisée pour produire à peu près tout ce qui est nécessaire à la vie, la libre disposition de l'activité journalière, jointe à une grande solitude, forgent un esprit d'indépendance et de liberté très prononcé, caractéristique des montagnards.

Le rythme des saisons, rythme éternel de la vie, loi immuable des travaux à laquelle on ne peut se soustraire, a créé des coutumes innombrables, fidèlement suivies. Ainsi s'est établi un esprit de traditionalisme d'une puissance insoupçonnée ; c'est peut-être l'un des traits les plus marqués des Valaisans, celui qui fait le fond de leur caractère. Pourquoi changerait-on ces traditions ? Elles se sont établies lentement, au cours des siècles, par l'observation et l'expérience ; elles sont bien adaptées aux circonstances, au milieu. Sans doute, les montagnards ont-ils appris beaucoup de choses qu'ignoraient leurs ancêtres ; ils ont renoncé à bien des légendes et des superstitions ; ils savent qu'on peut gagner de l'argent de différentes manières et tirent fort bien parti des

occasions qui leur sont offertes. Mais ces nouveautés restent accessoires et ne les détournent pas de l'essentiel. On n'a pas manqué de dénigrer cet immobilisme, le qualifiant de routine. Ne nous demandons pas trop si cette conception de la vie est moins sage que celle du monde citadin actuel, ce sont des valeurs qui ne peuvent se comparer. Je suis tenté d'appliquer aux montagnards valaisans ce que Duhamel disait des paysans français : « Ils conservent au plus profond de leur coffre et de fortes idées fécondes, et de méchants préjugés. N'importe ! Ils donnent un exemple à cet instant de la civilisation. »

Si la conception de la vie des paysans n'a pas de commune mesure avec celle du monde citadin actuel, parce que ce sont deux civilisations différentes, on peut par contre comparer la culture familiale avec le système de la grande propriété privée ou collective. Les montagnards valaisans sont restés fidèles au régime de la culture familiale, ils produisent céréales, légumes, vin et fruits, ils entretiennent leur bétail ; leur but est de faire vivre leur famille, rien de plus. Du point de vue rendement, il est certain que ce système est inférieur à celui de la grande propriété familiale ou collective, qui s'installe actuellement dans la vallée du Rhône. Mais le sort de l'homme est-il de gagner toujours davantage ? Il est facile de constater que l'agriculture familiale maintient le sens de la famille, le goût du travail, le respect de la propriété d'autrui, la fidélité à la parole donnée, au contrat, même verbal ; elle est vraiment la sauvegarde de la véritable armature morale du pays.

La vie à la montagne exerce une grande influence sur l'éducation des enfants. Le travail abonde là-haut, pendant la bonne saison, aussi les parents doivent-ils laisser les enfants livrés à eux-mêmes, les plus grands s'occupant des plus petits. De plus, les enfants doivent de très bonne heure apporter leur concours pour le travail : à 7-8 ans, on leur confie déjà la garde du bétail. Les réactions des animaux ne sont pas connues d'avance, on ne peut donc indiquer aux enfants la conduite à tenir ; ils doivent prendre des décisions eux-mêmes, rapidement, et exercer leur intelligence et leur volonté. Tout de suite, ils voient le

résultat de leurs décisions. A un âge où les enfants des villes suivent, point par point, les directives reçues, les petits montagnards exercent déjà leur responsabilité.

Ils se trouvent ainsi en contact prolongé avec les innombrables phénomènes de la nature, ils découvrent les éléments. Alors que les enfants des villes grandissent dans un étage, sur une cour ou une rue, ne connaissant guère du monde que cette rue, ce ciel découpé par les toits, ces boutons que l'on tourne pour avoir lumière, chaleur, distraction, les petits montagnards font la connaissance de l'eau, l'eau précieuse qu'on va chercher dans le torrent, très loin parfois, et qu'on distribue aux bêtes et aux plantes. Pendant les longues sécheresses, ils participent à l'inquiétude générale, ils savent pourquoi les parents regardent les nuages et, avec eux, « ils cherchent, dans le ciel du soir, le temps du lendemain ». Ils apprennent la juste mesure dans leurs désirs : la pluie utile aux prairies pourrait être nuisible aux céréales.

Ils font connaissance avec le soleil, don merveilleux, qui règle toute vie, et avec cet autre feu de l'âtre, à la flamme claire et joyeuse ; ils savent le produire, l'alimenter et l'éteindre, ils en connaissent l'utilité et le danger.

La grande leçon pour ces enfants, après celle des éléments, c'est celle de la vie. Ils se penchent sur le mystère des semences qu'ils enfouissent dans le sol ; quelle joie lorsqu'ils voient les jeunes tiges sortir de terre, s'élever, fleurir et fructifier ! Ils voient l'homme semer le blé, le récolter, le battre, le moudre et faire le pain, ils savent ce que vaut un morceau de ce pain. Leurs beaux yeux purs voient la naissance de l'agneau, du cabri ou du veau, ils admirent l'amour maternel et l'ingéniosité de la vie. La nature est leur meilleure éducatrice, elle les initie à l'épreuve, elle les console, au rythme des saisons, elle leur apprend à découvrir cette splendeur des choses naturelles à laquelle se rattache toute beauté.

Les amusements des enfants reflètent le travail et les préoccupations des parents : ils imitent les bestiaux, avec des cônes d'épicéas, de petites coquilles, de petits galets, des os, ou encore

par des tronçons de branches d'érables qu'ils taillent et décorent en enlevant l'écorce suivant des dessins très primitifs. Ils construisent des maisons et des étables. Ils passent de longues heures près d'un ruisseau ou d'un torrent, s'initiant à toutes les lois de l'écoulement des eaux.

On a dit bien souvent que la vie des paysans de la montagne ne demandait que peu d'intelligence, que leur travail, toujours le même, était guidé par la routine. La réalité est tout autre : les travaux à faire sont extrêmement variés ; il faut travailler la pierre, le bois et même les métaux ; l'entretien et les réparations des constructions l'exigent. Il faut lutter pour l'eau et contre l'eau, ce qui, sur des terrains en pente, pose de nombreux problèmes ; la vie des plantes demande des travaux variés et compliqués, car les conditions diverses d'exposition, d'altitude, de sol, de climat, réclament une adaptation intelligente : il convient de choisir les emplacements favorables pour les jardins, les céréales, les prés et les vignes. Les problèmes de la vie sont plus délicats encore avec l'élevage des animaux. Ailleurs, pour résoudre toutes ces questions, on fait appel à des spécialistes, à des hommes du métier ; en montagne, le chef de famille est seul, ses outils sont rudimentaires, il doit trouver les meilleures solutions, inventer des procédés, acquérir une habileté de tout genre. C'est la joie de connaître de l'inventeur ; si elle porte sur de petites choses, elle n'en est pas moins très belle et très intense. Le résultat de son activité ne tarde pas à se montrer : récompense ou punition : quel puissant stimulant !

L'existence lointaine des montagnards n'étouffe pas cependant le besoin de vie sociale. Ils organisent de nombreuses associations religieuses et civiles. Citons, comme exemple original, la petite société de la fontaine des Mamberzes sur Zinal, à 1800 m. Les propriétaires de granges-écuries du voisinage ont établi une fontaine commune, puis ils ont acquis, à Sierre, des vignes qu'ils cultivent en commun. Chaque année, le 6 janvier, ils ont une fête organisée à tour de rôle par l'un des leurs, qui porte le titre de procureur. Journée joyeuse avec la traditionnelle

râclette ». Un tel culte pour les bienfaits de l'eau n'est-il pas admirable ?

Les bourgeoisies forment de véritables sociétés qui englobent la plus grande partie des hommes de la commune. Décrivons, à titre d'exemple, la réunion des bourgeois de Grimentz. Ils possèdent une maison comprenant une cave, une cuisine avec un four à pain, deux grandes salles à sept fenêtres, ce qui la distingue extérieurement des autres maisons, ils exploitent aussi des vignes à Sierre qu'ils cultivent aux sons des fifres et des tambours.

L'assemblée débute à 8 heures le deuxième samedi de janvier. Les magistrats, les procureurs, le caviste et le « Tzaniau » se réunissent à la cave ; ils font une prière et procèdent au contrôle des vins. Le « Tzaniau » est un bourgeois qui détient une baguette de bois ; introduite dans le tonneau, le soir de la dernière assemblée, elle a été marquée d'une encoche, au niveau du vin. Il faut que, au matin de cette nouvelle réunion, le vin atteigne l'encoche.

Puis les channes se remplissent et on va rejoindre les autres bourgeois, dans la salle bourgeoisiale. Les magistrats s'installent à la grande table, les procureurs occupent une table déterminée, les jeunes une autre, et les bourgeois qui n'ont jamais pu, ou voulu, devenir magistrats, occupent la... table des morts !

On revoit avec plaisir la belle collection de channes qui orne les parois, il y en a 62, toutes de 3 litres. Chaque nouveau président ou conseiller offre une channe portant son nom. Le vin est bu dans des gobelets en bois. On discute des affaires de la bourgeoisie, on examine les comptes, on reçoit les nouveaux bourgeois de 18 ans, qui doivent prêter serment de mener une conduite honorable et de travailler pour le prestige et le bien de la bourgeoisie. Le repas de midi est pris en commun, la réunion prend fin au déclin du jour, par la prière et le contrôle des vins, comme le matin. Tout se fait dans le respect des traditions, avec une grande conscience et une noble dignité.

Les migrations pastorales et toutes les conséquences de ce genre de vie sont l'expression la plus pure de l'influence de la montagne sur l'activité humaine. L'homme doit obéir aux lois

de la nature vivante, en même temps que les animaux domestiques qui le nourrissent. Dans un pays où le relief est aussi accentué que le Valais, où les différences d'altitude s'échelonnent entre 400 m. et la limite supérieure de la végétation utilisable, soit 3000 m., « la verte marée d'herbe neuve qui remonte les versants des montagnes » se développe graduellement depuis le printemps jusqu'à l'automne. Pour l'utiliser au mieux, il faut donc se déplacer constamment au cours de l'année. Lorsque les communes se sont constituées, chacune a cherché à avoir des terrains à des altitudes différentes, du fond des vallées latérales et même de la vallée du Rhône, jusqu'aux pâturages ; la nécessité des pâturages qui assurent l'entretien du bétail, pendant l'été, est primordiale. Les forêts, par le bois qu'elles fournissent, ne sont pas moins nécessaires. En général le but a été atteint : les communes dont les alpages sont insuffisants se sont ingéniées à s'en procurer auprès de celles qui en avaient trop : ainsi les habitants de Grimisuat et de Salquenen ont des alpages dans la vallée d'Anniviers, ceux de Saillon dans l'Entremont, ceux de Stalden au sommet de la vallée de Zwischbergen, ceux de Savièse sur le versant bernois du Sanetsch.

Ces migrations ne s'opèrent pas suivant un type unique pour tout le Valais ; elles sont très différentes, parce qu'elles relèvent des conditions géographiques, elles-mêmes très variées. On peut cependant les ramener à quelques types principaux.

Dans le Val d'Illicz, elles n'affectent qu'une petite partie de la population : les familles qui possèdent plusieurs maisons quittent durant l'hiver celles qui sont les plus élevées, pour se rapprocher du fond de la vallée, sans cependant sortir jamais de la commune. Les mayens sont inexistantes, car les pâturages sont moins hauts que dans le Valais central ; le bétail passe directement des stations d'hiver aux pâturages d'été.

Les migrations des mayens constituent la forme la plus répandue dans tout le Valais central et le Haut-Valais. Lorsque la distance entre le village et les alpages est trop grande, on construit de petites habitations intermédiaires, tantôt dispersées, tantôt groupées. Si les terrains sont utilisés comme pâturages

seulement, on y habite quelques semaines, à la fin de mai ou au début de juin et en octobre. Si on y récolte du foin, on y revient, en général, au début de l'hiver ; dans ce dernier cas, les maisons sont mieux disposées car il faut avoir une chambre chauffable. Ainsi en est-il à Eggerberg (823 m.) où l'on monte à Finnen (1400 m.), à Gampel (636 m.), où 80 familles montent à Jeizenen (1504 m.), à Staldenried (1050 m.) où les deux tiers de la population montent à Riedji-Gspon, jusqu'à 2060 m., et y séjournent trois mois en été et trois mois en hiver, à Erschmatt (1238 m.) et Bratsch (1135 m.) où une cinquantaine de familles montent à Brentschen (1541 m.) et à Engersch (1526 m.).

Le cas exceptionnel de certains mayens de Savièse, situés sur le versant bernois du Sanetsch, donne lieu à des scènes très originales pour le passage du col, encore enneigé au début du printemps.

Un autre type de migration nous est fourni par les montagnards qui descendent dans la vallée du Rhône. Au début de mars, en plaine, le printemps est là, le travail de la terre possible, alors qu'en montagne, la neige recouvre encore le sol. L'attrait de la vigne et du vin est très grand. Les montagnards ont acquis des terrains en plaine, s'y sont construit des maisons qu'ils viennent habiter en mars-avril et en octobre, au moment des vendanges.

Tel est le cas des habitants de Chermignon d'en Haut qui descendent tous à Ollon, de Montana-Village, où une soixantaine de familles viennent habiter Corin, et de Randogne où une trentaine de familles descendent au village de Loc. Il en est de même des habitants de la vallée d'Anniviers, où tout le monde possède des maisons et des terrains à Sierre. Mille cinq cents personnes environ se déplacent ainsi, c'est le type de nomadisme le plus complet qui existe dans les Alpes.

Un autre type de migration est celui de certaines communes de la montagne, dont une partie des familles possèdent des vignes dans la vallée du Rhône. Mais quelques membres seulement de la famille, les plus aptes au travail, viennent habiter les petits « mazots ». Ainsi, les habitants de Bagnes et d'Entre-

mont possèdent environ cinq cents mazots à Fully, pouvant abriter environ mille cinq cents personnes. Ceux d'Isérables descendent à Leytron, ceux de Nendaz à Vétroz, ceux d'Hérens à Sion et Saint-Léonard.

Telles sont les grandes lignes de ces migrations. Elles demandent du temps et de la fatigue, mais elles apportent beaucoup de joie aussi par le changement de milieu qu'elles comportent.



Ecuelle taillée dans du bois d'arole

LA VIE RELIGIEUSE

Les caractères que je viens de signaler dérivent des préoccupations matérielles, mais il n'y a pas que celles-là. La vie des montagnards valaisans est profondément pénétrée de coutumes et de croyances religieuses. Comment en serait-il autrement ? La nature se présente à eux dans toute sa force brutale, dans tout ce qu'elle a de mystérieux aussi, pour des hommes privés de formation scientifique ; elle est voilée d'une foule de légendes dont les anciens temps ont tissé un réseau serré autour des phénomènes, pour tenter de les expliquer. Transmises par la tradition, nombre de ces légendes sont encore là, bien vivantes. Tout montre aux montagnards leur impuissance, leur faiblesse, et combien les hommes sont incapables de leur venir en aide. Alors, ils vont à Dieu, par une foi sincère et profonde. La religion vient à leur secours, les encourage et les console, en leur disant que les phénomènes de la nature sont dirigés par la Providence, que Dieu écoute la prière directe, et surtout la prière de la Vierge et des Saints ; que les sacrifices et les épreuves recevront un jour leur récompense. Comme ce ne sont pas des intellectuels familiarisés avec l'abstraction, il est tout naturel qu'ils éprouvent le besoin de donner à leurs croyances une expression sensible, très naïve parfois.

De là la fréquence des processions pour avoir une récolte favorable, pour mettre fin à de longues sécheresses, pour être préservé des torrents, des avalanches, des glaciers, et même des



Cl. I. Mariétan

CHALET DE MAYEN SUR ZINAL

Le choix de son emplacement et ses proportions heureuses disent le sens esthétique des montagnards.

insectes, comme à Vercorin, Chandolin, Saas-Fée, Grengiols, Binn et Blitzingen. De là, les nombreux signes de croix qu'ils font sur le pain qu'ils entament, sur les maisons et les champs, les semailles et les récoltes. De là, la place pour l'eau et les rameaux bénits dans la chambre et à l'étable, de là, la prière par laquelle ils commencent et achèvent leur tâche journalière. De là aussi, le choix des Saints comme patrons et protecteurs spéciaux des paroisses et des villages.

Dans chaque paroisse on construit une église, on veut qu'elle soit belle, on s'impose pour cela de très gros sacrifices. Certaines personnes trouvent parfois ces édifices trop coûteux pour ces populations aux ressources si modestes. Quand on pense à ce que l'église représente pour ces montagnards, on comprend de tels sacrifices. Quels beaux dimanches ils ont ! Quel plaisir de quitter son travail, de revêtir ses beaux habits, de sortir de chez soi par une radieuse matinée, de s'en aller vers l'église, de s'y retrouver tous ensemble, de participer à de belles cérémonies, dans un édifice qui, à côté de leurs maisons, est pour eux une splendeur, quel réconfort dans leur vie si rude ! Non, ces églises ne sont pas trop belles.

Dans les plus petits hameaux, même sur les alpages, on voit des chapelles blanches, si harmonieuses dans leur forme toute simple. Il en est dans des endroits très pittoresques, qui ont acquis une renommée spéciale, on y vient de loin, en pèlerinage, pour demander des faveurs particulières : la chapelle du Scex sur Saint-Maurice, Longeborgne sur Bramois, la Garde à Evolène, Gstein sur Brigerbad, Heiligkreuz à Binn, Saint-Antoine à Münster. Dans ces lieux de pèlerinage, on plaçait des ex-votos, c'est-à-dire des objets qui rappelaient la faveur obtenue ; si la guérison avait porté sur un membre, on découpait dans du bois, même dans du carton ou du papier, la forme du membre sauvé. Trop souvent, on a supprimé ces témoignages naïfs, mais combien impressionnants, de souffrance et de foi.

Le long des chemins, ce sont des oratoires, et souvent les stations du chemin de la Croix. A la croisée des chemins, sur les

collines, sur les pâturages et jusque sur les plus hauts sommets, on a placé des croix, comme aussi là où la mort a frappé quelqu'un. Dans ce dernier cas, la croix est parfois remplacée par une planchette funéraire, sur laquelle on a découpé une tête, des épaules et un buste très stylisés. C'est le défunt qui, par une inscription, annonce sa mort aux passants et leur demande des prières pour le repos de son âme. Les montagnards ont souvent sculpté eux-mêmes des Christs douloureux, entourés des instruments de la passion, pour donner à ceux qui passent du courage et de la résignation.

A Fiesch, autrefois, et en particulier vers 1820, le grand glacier avançait jusque dans les prés et menaçait les constructions. On se représente l'angoisse de la population. On décida d'instituer la procession du glacier : on aurait pu se contenter de la prière privée ou publique à l'église, on a pensé, avec raison, que la prière devant le glacier même serait plus fervente. Aujourd'hui le glacier s'est retiré tout au haut des rochers, on continue quand même la tradition, pensant qu'il ne faut jamais cesser d'exprimer sa reconnaissance lorsqu'on a reçu un bienfait.

A Vissoie, les présidents, les juges, les officiers assistent à la messe au chœur, revêtus de grandes pèlerines noires, c'est « le cordon de justice ». Le but de cette coutume est d'inspirer à la population le respect des autorités. L'usage des pèlerines noires se retrouve ailleurs, à Ayer et à Kippel en particulier.

Autrefois on recueillait dans les cimetières les crânes des défunts, avant leur décomposition totale, et on les plaçait dans une chapelle spéciale, qu'on nommait l'ossuaire. C'était comme une sorte de double sépulture. On venait prier et réfléchir sur la fragilité des choses humaines, devant ces restes de parents et de connaissances, ainsi le souvenir des disparus restait bien vivant. La plupart des ossuaires ont été supprimés ; on en voit encore à Naters, à Sierre.

Lorsque les hommes de la période néolithique ont gagné notre pays avec leurs premiers animaux domestiques, ils ont eu beaucoup de peine à défricher les forêts, faute d'instruments, car ils ne connaissaient encore ni le bronze ni le fer. Ils ont dû utiliser

largement les régions situées au-dessus de la limite supérieure des forêts, parce qu'elles fournissaient une nourriture excellente pour le bétail, pendant tout l'été. C'est dire combien est ancien l'intérêt que les montagnards portent à leurs pâturages. Mais les difficultés et les dangers ne manquent pas là-haut, pour les hommes et pour les bêtes ; aussi les coutumes religieuses abondent. Le curé va bénir tous les alpages au début de la saison ; en récompense, on lui donne les produits laitiers d'une journée. A Vissoie, à Ayent, les pâtres viennent présenter leurs fromages en offrande à l'église, avant de les offrir comme prémices au curé.

Le 14 août est, pour les alpages de Tourtemagne, le « jour des pauvres ». De Tourtemagne, Loèche, Rarogne, Viège, ils viennent, environ une cinquantaine, font la tournée des alpages où on leur donne le produit d'une journée de beurre et de fromage ; ils s'agenouillent devant la croix et prient avant la distribution. On a établi cette coutume pour attirer la bénédiction de Dieu sur le bétail, plus spécialement pour qu'il soit préservé des épidémies et des morsures de vipères.

Une coutume religieuse particulièrement originale et impressionnante est la prière du berger. Quand la nuit est tombée sur l'alpage, le maître-berger, tête nue, debout près de la croix, son bâton à la main, emblème de sa charge, lance sa prière à pleine voix, dans un entonnoir en bois, qui n'est autre qu'une passoire pour le lait et dont il se sert comme porte-voix. La nuit dans la montagne est pleine de mystères et de dangers : les bêtes s'égarerent, l'orage peut venir, la foudre peut tomber, les pierres roulent des rochers, le froid peut faire du mal aux bêtes comme aux gens, et, autrefois, les grands carnassiers rôdaient autour des troupeaux. On comprend le besoin de la prière ; on aurait pu la faire au chalet, mais on a pensé qu'en la jetant avec force vers la montagne, elle serait plus ardente. En l'entendant, on ne peut se défendre d'une émotion profonde, quand on songe à tout ce que ces hommes y ont déposé d'angoisse et de confiance en Dieu.

Dans les alpages du Haut-Valais, comme à Visperterminen, à Staldenried, la prière est psalmodiée sur trois notes : ré, fa, mi,

ré ; c'est le texte allemand de l'Evangile de Saint-Jean que le prêtre récite à la fin de la messe. Et voici la suite :

Ave Maria, mère du corps de N. S. Jésus-Christ, couvert de blessures, que Dieu protège tout ce qui est dans cet alpage !

Ave Maria, mère du corps de N. S. Jésus-Christ, couvert de blessures, que Dieu nous protège tout ce qui est dans cette « hutte » !

Ave Maria, mère du corps de N. S. Jésus-Christ, couvert de blessures, que Dieu nous protège tout ce qui se trouve dans cette écurie !

Ave Maria, mère du corps de N. S. Jésus-Christ, couvert de blessures, que Dieu nous protège contre tout ce qui nuit aux gens et aux bêtes !

que Dieu et Marie nous protègent afin que demain, dans le bonheur et la bénédiction, nous puissions reprendre notre bétail tel que nous le laissons cette nuit.

Et toi, Saint-Antoine de Padoue, veuille nous protéger et nous conserver, nous garder et nous défendre, contre tous les mauvais esprits à chaque pas et à chaque respiration.

Tout ceci, je le remets à Dieu le Père, à Dieu le Fils et à Dieu le Saint Esprit, au nom de la Très Sainte Trinité. Amen.

D'ordinaire le berger ajoute encore un puissant : « Bonne nuit, dormez bien ».

Une prière analogue est dite par les bergers des alpages du canton d'Uri. Celle des bergers de Saint-Gall et d'Appenzell a conservé les invocations contre les carnassiers :

« Dieu nous garde et aussi notre cher saint Pierre. Saint Pierre, tiens bien ta clef dans ta main droite et ferme bien à l'ours l'entrée, au loup la dent, au lynx la griffe, au vautour le bec, au dragon la queue (personnifie toutes les forces malfaisantes qui fondent de l'air sur l'alpage : foudre, maladies), à la pierre le saut. »

LES MAISONS DU VALAIS

Les villages et les maisons reflètent mieux que toute autre chose les traditions et l'histoire du peuple valaisan. Dans un premier groupe nous rangerons les maisons citadines, dans un second, les maisons paysannes.

Les maisons citadines

Les maisons citadines sont très différentes, car elles ont dû s'adapter à des besoins très divers : ceux de la défense contre des ennemis nombreux, ceux du commerce, de l'industrie, des professions libérales, de l'administration et des services publics. Il a fallu tenir compte de la place disponible, autrefois surtout, où les cités devaient tenir sur un espace limité par des remparts et des fossés. La mode a exercé son influence, le traditionalisme est moins prononcé en ville qu'à la montagne. L'imitation des pays lointains se retrouve souvent en Valais : on faisait du service à l'étranger, on rentrait au pays, on construisait suivant des modèles admirés en France, en Italie ou en Espagne. Les moyens financiers, le coût du terrain à bâtir, s'associent aux fantaisies du propriétaire qui éprouve le besoin d'exprimer sa pensée et ses aspirations, qui cherche à exercer un certain prestige sur ses compatriotes, même à éblouir ses adversaires ; le goût des architectes, leur désir d'originalité rencontrent celui du propriétaire. Actuellement, des techniques nouvelles, dues aux

matériaux utilisés, le ciment et le métal, viennent souvent modifier la façon de bâtir les habitations urbaines. Les différents types de construction de la maison citadine ont constamment évolué, aussi, dans cette étude, je m'attacherai surtout aux maisons paysannes.

Les maisons paysannes

Les maisons paysannes se sont adaptées lentement à des besoins qui demeurent sensiblement les mêmes : loger la famille, abriter les animaux domestiques et les provisions de fourrages, recueillir et conserver les céréales et le vin. Elles sont le point d'aboutissement d'une longue chaîne d'expériences : chaque génération a cherché à rendre ses maisons plus confortables, mieux adaptées à leur but. Comme le traditionalisme est puissant chez les paysans valaisans, leurs demeures ont conservé jusqu'à nos jours des types remarquablement uniformes dans leurs grandes lignes.

On peut distinguer, en Valais, les maisons paysannes des villages de la plaine et celles de la montagne. Ces deux types sont parfois mélangés comme à Conthey, Savièse et Sierre.

En plaine, il n'existe pas de type bien déterminé ; pour les maisons d'habitation, on a imité tant bien que mal les constructions citadines en pierre. Les granges-écuries sont tantôt attenantes à la maison d'habitation, tantôt plus ou moins éloignées. La culture de la vigne joue un rôle important dans le Valais central, aussi retrouve-t-on son influence sur les constructions ; les caves et les pressoirs occupent une place spéciale dans le sous-sol de la maison.

Les petites constructions, connues parfois sous le nom de « mazots », donnent un caractère particulier à certains villages de la plaine, comme à Fully, Vétroz, Saint-Léonard. Elles appartiennent à des familles de la montagne, dont quelques membres seulement descendent pour le travail des vignes. Elles ne comprennent qu'une petite cave et une chambre. Souvent deux propriétaires s'associent pour construire en commun un mazot double.

Lorsque toute la famille descend, comme les Anniviards à Sierre, les habitants de Chermignon à Ollon et ceux de Randogne et de Montana-Village à Loc, on a construit des maisons complètes, du même type que celles des villages de la montagne.

Sur les versants, et surtout dans les vallées de la montagne, on trouve des types de constructions bien déterminés. Toutefois, elles tendent à se modifier dans certaines régions, sous l'influence du tourisme et de l'esprit d'imitation des constructions citadines.

Sous chaque maison paysanne évoluée se cache une forme primitive ; il importe de la retrouver, ce qui donne beaucoup d'intérêt à nos maisons actuelles, et nous aide à les comprendre. En Valais, cette recherche des formes anciennes est d'autant plus captivante qu'on en trouve beaucoup. On peut même reconstituer les différents stades de nos maisons paysannes, et suivre toute leur histoire.

Dès les premiers temps, l'homme a senti le besoin d'un abri pour lui-même et pour sa famille, pour ses provisions, ses armes et ses instruments. Il a cherché une protection contre le froid, contre les ennemis et les animaux sauvages. La nature lui offrait des arbres touffus à branches retombantes, des abris sous-roches, connus sous le nom de « barmes » ou vires. On voit encore en Valais des constructions adossées à un pan de rocher plus ou moins surplombant. Aujourd'hui, ces refuges sous-roches sont recherchés par les chamois, les chèvres et les moutons ; l'homme les utilise pour son foin, les alpinistes s'y abritent et ils y ont construit leurs premières cabanes.

Les cavernes ont été très recherchées, mais elles sont peu nombreuses. Les hommes primitifs ont souvent fait un creux dans le sol, qu'ils ont recouvert d'un toit, ainsi fut créée la maison-fosse. L'enclos, fermé par des pierres grossièrement entassées et complété parfois par un toit de protection, a donné naissance aux cours intérieures. Dans certains alpages du Valais, à Anniviers par exemple, il subsiste sous la forme des « parcs » pour le bétail.

Le paravent est un abri qui se compose d'un toit incliné. Cette forme est conservée de nos jours pour abriter des fours, des

fontaines ou du bois. Ce toit était fort simple : des perches posées sur le sol à une extrémité, soutenues de l'autre par une poutre de faite, montée sur des supports ; la toiture était composée de lattes horizontales, liées par de la paille, de l'osier, des lianes telles que la clématite ; le tout était recouvert de paille, de pierres plates ou de bardeaux.

L'angle qui s'ouvre entre le sol et le toit étant restreint et peu utilisable, on a dû chercher à surélever le toit ; on a construit des parois avec des mottes de gazon, des pierres et des troncs d'arbres, retenus les uns aux autres par des moignons de branches. Plus tard, on a fait croiser ces troncs aux angles, en les entaillant. La fosse a souvent été combinée avec le paravent.

De ces formes originelles est née la maison primitive, composée d'une seule pièce. Le foyer est au centre ou dans un angle ; la fumée s'échappe par les interstices des murs et du toit. On trouve encore, en Valais, des maisons de ce genre dans les alpages et dans les mayens.

Les alpages du Valais central appartiennent à des sociétés connues sous le nom de consortages. Des domestiques sont chargés du travail. Le bétail couche à la belle étoile, les pâtres disposent d'une série de petits chalets d'une seule pièce ; on y fabrique le fromage, on y dort, à moins que l'on ne dispose d'un autre abri dans le voisinage ; tous les outils et ustensiles nécessaires sont là, ainsi que la provision de bois. On a multiplié ces maisons primitives, il peut y en avoir une quinzaine sur un alpage, afin de mieux répartir l'engrais, car les bêtes stationnent dans les environs.

Dans les mayens d'Ayent et de Conthey en particulier, la maison est composée d'une écurie à demi-enfoncée dans le sol ; au-dessus, une seule pièce occupe tout l'espace jusqu'au toit. Les parois sont construites en pierres sèches, en maçonnerie ou en bois, parfois une partie est en bois, l'autre en maçonnerie ; aucune fenêtre. Cette pièce sert à tout : on fait le feu dans un angle, on dort sur des paillasses ou dans des lits, dans un autre angle. La provision de bois, les ustensiles de cuisine, les habits, les

outils, parfois une réserve de foin, tout est renfermé dans cette pièce unique.

Comment se fait-il qu'un système de construction qui a pris naissance aux époques si lointaines de la préhistoire, peut-être au néolithique, se soit conservé jusqu'à nos jours ? C'est qu'on habite très peu dans ces mayens, deux ou trois semaines en mai-juin, de même en octobre. On a estimé que ces constructions étaient bien suffisantes, aussi est-on resté fidèle à la tradition. Ces maisons rappellent des tentes fixées à demeure.

Dans ces maisons primitives à une seule pièce, la fumée a ses avantages : elle conserve certaines provisions, comme la viande, le sérac, elle éloigne les insectes et maintient le bois. La fumée avait même autrefois une signification religieuse ; elle éloignait les maladies et les accidents ; on croit encore à la vertu de la fumée de genévrier comme désinfectant. Dans le Jura neuchâtois, jusqu'au milieu du 19^m siècle, on allumait des feux de la Saint-Jean, le feu était alimenté avec des rameaux de genévrier ; on apportait auprès du foyer les enfants malades ou chétifs, surtout ceux qui avaient une maladie de la peau. On espérait les guérir en les passant plusieurs fois dans la fumée. A Savièse, on brûle des chiffons dans les mayens pour éloigner les serpents.

Mais la fumée a aussi ses inconvénients, elle fait mal aux yeux, elle noircit tout ; dès lors, pour avoir un local sans fumée, on sépara la pièce en deux, ce fut l'origine de la chambre et de la cuisine. Il fallut alors éclairer la chambre, on perça de petites fenêtres, on alluma des lampes de pierre ; plus tard, celles-ci furent en métal, en terre cuite ou en verre. Il fallut chauffer cette chambre ; à cet effet, on construisit les premiers fourneaux en maçonnerie, avec une seule ouverture, dans la cuisine, pour le bois et pour la fumée. L'usage de la pierre ollaire s'introduisit de très bonne heure, au néolithique déjà, dans les Alpes. Dans la suite on atténua les inconvénients de la fumée : on pratiqua une ouverture dans le mur de la cuisine, puis dans le toit, et l'on en vint à faire une cheminée en pierre ou en bois. Dès lors, les éléments essentiels de la maison sont là.

Dans les mayens du Valais, on trouve encore de très nombreuses habitations qui sont restées à ce deuxième stade de construction : une cuisine, avec ou sans cheminée, et une chambre avec de très petites fenêtres. Ces fenêtres sont de dimensions réduites afin de mieux lutter contre le froid, car on habite ces demeures parfois en hiver si on a du foin à utiliser, et aussi, dit-on, parce qu'on croyait autrefois que plus elles étaient petites moins les mauvais esprits de la montagne y pénétraient.

A partir de ce stade, l'évolution de la maison paysanne des montagnes du Valais est facile à suivre. Suivant les besoins, on a fait deux chambres au lieu d'une, puis on a ajouté un second ou un troisième logement, l'un sur l'autre, et l'on a juxtaposé une deuxième série de chambres et de cuisines. On en est arrivé à la maison pouvant abriter six familles, ou même davantage dans des cas exceptionnels.

Comment ces maisons se rattachent-elles aux habitations paysannes suisses ? Malgré sa faible étendue, la Suisse présente une grande diversité de conditions géographiques, relief, altitude, sol, climat. Dès lors, les méthodes agricoles sont différentes et influent sur la forme des constructions. Dans le Jura, au climat froid, la maison a conservé certains caractères de la maison-fosse primitive ; sur le Plateau suisse, favorable aux céréales, on a une maison à trois parties : l'habitation, le local pour le blé et la grange-écurie. L'Engadine a une maison particulière, spécialement adaptée à la lutte contre le froid intense. Dans les vallées sud du Tessin, les maçons sont nombreux et habiles, l'emploi de la voûte et des « loggia » donnent aux maisons un caractère particulier. Dans les Préalpes, soit de l'Appenzell, la Suisse primitive, l'Oberland bernois, les Préalpes vaudoises, jusqu'au Val d'Illicz, on a de grandes maisons en bois, dans lesquelles sont réunis tous les services. Nous trouvons enfin la maison des Alpes, qui occupe une grande partie des Grisons, le Tessin supérieur, le canton d'Uri, tout le Valais central et le Haut-Valais.

Il n'y a donc pas de type de maisons valaisannes ; elles font partie des deux groupes principaux, ceux des Alpes et des Préalpes. Sans doute, certains traits sont particuliers aux cons-

tructions du Valais, mais ce sont des détails qui ne modifient pas le type général.

Les maisons paysannes du Bas-Valais

Les maisons du Bas-Valais, du Val d'Illiez en particulier, ressemblent à celles des Préalpes vaudoises et de l'Oberland bernois. Elles sont orientées suivant la pente du terrain et comprennent un socle en maçonnerie, blanchi à la chaux, qui renferme une cave, une remise, parfois une écurie pour le petit bétail. Au premier étage, sur la façade principale, se trouvent une grande chambre et une autre plus petite, une vaste cuisine au milieu, précédant une troisième chambre ou un grenier. En arrière, l'étable occupe tout l'espace. On entre par la cuisine, une porte donne accès à l'étable, une seconde porte fait communiquer la cuisine avec la cave par un escalier extérieur. La fumée s'échappe par une cheminée pyramidale, en planches, à quatre faces, très large à sa base, fermée par une trappe qui se manœuvre de l'intérieur. Devant l'entrée, un auvent abrite la fontaine et la provision de bois soigneusement entassée.

La grange occupe à elle seule toute la partie supérieure jusqu'au toit, on y aménage quelquefois une ou deux chambres ou un grenier.

Le toit assez plat est recouvert de bardeaux chargés de pierres, parfois de tuiles ou d'ardoises.

L'ornementation est très sobre : une galerie de pignon en planches ajourées portant une croix au centre. La partie visible de la poutre de faite, ainsi que la traverse oblique qui la relie à son support, sont décorées : aux lettres initiales des noms du propriétaire et du maître charpentier vient s'ajouter le dessin d'une hache et d'une équerre, emblèmes du métier de charpentier. Les volets sont peints en vert, avec un losange blanc au milieu.

Et c'est tout comme décoration, c'est la maison elle-même, par son équilibre, son harmonie et sa simplicité, qui est son plus bel ornement. Ce sont des maisons paysannes très pratiques qui

ne cherchent pas à être autre chose. Elles sont construites par des charpentiers de la commune, sous la direction de l'un des leurs, sans qu'il soit fait appel à des architectes. On reste très fidèle à cette tradition ; les améliorations portent sur l'aménagement intérieur, mais il ne viendrait à personne l'idée de modifier ce type qui a atteint une grande perfection.

Sur les terrains trop éloignés, on a construit de petites granges pour recevoir le foin qui sera transporté à la maison pendant l'hiver. Elles sont bâties suivant un type très primitif ; des trons arrondis, assemblés par des encoches aux angles. Aujourd'hui pour économiser le bois, on établit une charpente de soutien avec des poteaux d'angle, les parois sont faites au moyen de planches juxtaposées verticalement. L'idée que les bois de construction doivent être taillés est fortement implantée dans l'esprit du montagnard ; même pour les granges, on a l'habitude d'équarrir les bois au lieu de les laisser arrondis, bien que cela crée une surcroît de travail et une diminution dans la durée de la matière utilisée.

Pourquoi les habitants du Val d'Illiez, ainsi que du nord des Alpes, ont-ils choisi la maison à fins multiples, réunissant sous le même toit l'habitation et ses dépendances, alors que ceux du Valais central, du Haut-Valais et des Alpes en général ont adopté la maison à fin unique, séparant le logis, la grange-écurie, le grenier et le raccard ? En général, dans les régions prospères, on cherche à rapprocher l'étable et la grange de la demeure ; la surveillance des animaux et les soins qu'ils demandent s'en trouvent facilités. Il y a bien certains inconvénients : les odeurs de l'étable répandues dans l'habitation, ainsi que la longueur du transport du foin et du fumier. Mais, comme on n'a pas adopté le morcellement du terrain, les maisons sont dispersées et chacune est entourée d'une propriété assez étendue.

Les maisons du Valais central et du Haut-Valais

Les maisons du Valais central et du Haut-Valais se rattachent au groupe des Alpes. On a séparé les constructions suivant

les différents services. La maison d'habitation, simple ou multiple, comprend les caves en maçonnerie au sous-sol, les chambres en bois sur la façade principale et les cuisines en pierre à l'arrière. La décoration est souvent laissée complètement de côté, les galeries à perches, quand elles existent, n'ont pas un but décoratif. Toutefois, dans le Haut-Valais, les fenêtres et leur encadrement sont peints en blanc ; dans la vallée de Lötschen, les inscriptions sur les façades et sur la poutre maîtresse de la chambre sont nombreuses et très soignées. Sur le bois des façades, ainsi que sur les poutres des angles, on voit souvent certaines décorations fort simples, sous forme de découpures ou de lignes zigzagüées. Les murs des cuisines portent parfois à l'extérieur des peintures en jaune ou en brun.

Dans la règle, les maisons sont groupées en villages souvent très serrés. On a trouvé certains avantages à ce mode de faire : économie de terrain, facilité d'avoir de l'eau, relations sociales plus commodes, mais il semble que les ravages terribles des incendies auraient dû inciter les montagnards à disperser leurs maisons.

Les granges-écuries sont de petites constructions en bois, comprenant une écurie à demi-enfoncée dans le sol et une grange au-dessus. Elles sont très nombreuses, chacune appartenant souvent à deux ou trois propriétaires ; quelques-unes sont au village, près des maisons, beaucoup sont dispersées, à cause du morcellement de la propriété.

Les greniers, par leur type de construction, sont particuliers au Valais. Si le terrain est en pente, la base comprend une cave en maçonnerie ; si le sol est plat, on dresse de gros troncs d'arbres reposant sur des pierres. Dans les deux cas, le grenier est supporté par des pilotis de bois équarris, en forme de tronc pyramidal, sur lesquels sont placées des dalles en pierre arrondie. La construction en bois repose sur ces dalles, dont le nombre varie de quatre à neuf. Leur but est d'empêcher les rongeurs d'atteindre les provisions conservées dans le grenier : grain, viande, pain, fromage et les habits également. Le grenier est parfois petit, à un seul compartiment, le plus souvent, il a deux étages et plu-

sieurs compartiments ; chacun appartient à un propriétaire différent. Ces ressers sont dispersées dans le village, plus fréquemment à la périphérie.

En Suisse, ces constructions sur pilotis ne se trouvent guère qu'en Valais. On connaît cependant un système semblable en Norvège, à Madagascar et dans le nord de l'Asie, où les pierres plates sont parfois remplacées par des rondelles en bois lisse.

Le raccard ressemble extérieurement au grenier. Il est aussi sur pilotis, avec le même genre de pierres. La jointure des poutres des parois est moins soignée que dans le grenier, la porte est plus large. L'intérieur, par contre, est spécialement aménagé pour recevoir le blé ; il est divisé en deux par une allée de 1,5 m., où on bat le blé. Des deux côtés, on entasse les gerbes, de telle sorte que les épis soient redressés. Chaque propriétaire a son compartiment délimité par des perches verticales. Autour du raccard, des galeries à perches facilitent le séchage du blé ou des productions végétales.

La coloration du bois de ces différentes constructions est souvent très belle, surtout dans les vallées d'Hérens, Anniviers, Zermatt, Saas et Conches. Le bois rouge du mélèze prend, sous l'action du soleil, une teinte cuivrée sombre, tandis que le bois d'arole reste clair. Toutes les façades, sauf celles qui sont exposées au nord, prennent ces magnifiques teintes. La beauté des maisons paysannes du Valais est en général remarquable, elle est reconnue par les artistes, les géographes et les historiens. L'homme simple de la montagne a le goût de l'équilibre des formes et de la mesure ; ce goût s'est affiné par la longue expérience des générations. De la petite construction des mayens, si simple, jusqu'à la grande maison du village, on retrouve les mêmes qualités esthétiques. Si bien qu'actuellement on tend à s'inspirer des maisons paysannes pour la construction des maisons citadines.

Mobilier des maisons paysannes du Valais

Pour fabriquer leurs meubles et ustensiles divers, les montagnards ont utilisé les deux matières qu'ils avaient en abondance,

la pierre et le bois. Nous avons déjà dit les usages de la pierre. Le bois se prête mieux à toutes sortes de fins : on travaille surtout le bois de mélèze, d'épicéa, d'arole et autrefois de noyer qui était plus répandu. Dans un chalet de mayen, construit en 1729 à Zinal, on n'avait employé aucun clou ; on les avait remplacés par des chevilles adroitement placées contre les parois et au plafond. Les serrures, les fermetures des portes et des fenêtres étaient en bois ; des claies en bois, suspendues au plafond, recevaient les provisions qu'on voulait préserver des souris ; une forme différente de treillis de bois était réservée aux petits fromages.

Dans tous les chalets, les bancs, les tables, sont façonnés avec des planches très épaisses ; les lits sont à deux étages, la partie inférieure se tire, ce qui est très pratique pour gagner de la place. Les buffets et les armoires sont souvent remplacés par des bahuts, sortes de caisses, avec un couvercle qui se lève. On a choisi du bois d'arole, parce qu'il n'est presque jamais attaqué par les souris. La gamme des bahuts est très vaste, de ceux qui ne ne portent aucune décoration, jusqu'à ceux qui sont richement sculptés. Toute la vaisselle était aussi en bois. On taillait des écuelles de différentes dimensions dans des pièces de bois, les gobelets et les cuillères étaient faits de la même manière. De grandes écuelles à couvercle devaient recevoir les réserves de graisse. On façonnait, dans un tronc d'arole, de grandes passoires pour le lait. Des barattes, des scilles et des seillons étaient réservés pour tous les produits laitiers. On trouve même des colliers de bois pour attacher le petit bétail, des moules pour le pain et le beurre, des arrosoirs. De petits meubles d'angle, des caissettes, sont décorés avec un grand soin et beaucoup d'habileté. Les channes et la vaisselle d'étain sont répandues et encore fréquemment utilisées. Dans la maison de la bourgeoisie de Grimetz, on peut admirer une superbe collection de 62 grandes channes de trois litres. Dans la vallée de Conches, on trouve encore des fenêtres en forme de vitraux, des montures de plomb soutiennent des verres ronds ou polygonaux ; ce qui témoigne des différents usages que l'on fit des métaux.

Dans les vallées d'Hérens et de Nendaz, le transport du raisin se fait encore au moyen de gros sacs en cuir que l'on place sur les mulets.

Dans les greniers, pour monter du premier au second étage, on utilise encore des échelles très primitives : dans un tronc d'arbre équarri, on a taillé les échelons à la hache. On peut en voir encore plusieurs dans le village d'Ayer, au val d'Anniviers.



Cl. I. Mariétan

SAILLON

La tour et le mur d'enceinte avec ses tourelles d'observation.

LES COSTUMES VALAISANS

A eux seuls, les costumes valaisans expriment bien les caractères de la population. Ils sont particulièrement adaptés à la vie paysanne et montagnarde. La matière textile est fournie en grande partie par la laine des moutons qu'on continue à élever. La culture du chanvre et du lin est de plus en plus abandonnée. On file, on tisse la laine dans les villages ; le tissage, rénové grâce aux métiers à tisser plus pratiques, a repris de l'importance à notre époque.

Ces étoffes sont très solides et très durables, ce qui les rend particulièrement pratiques et économiques pour la travail de la campagne. Elles sont favorables également pour atténuer les variations de température, si fréquentes et si fortes en montagne. La nature alpestre dicte la rusticité, la pérennité et la solidité du costume ; elle contraint les femmes aux travaux masculins. Par leur forme et par leur couleur, ces costumes confèrent à ceux qui les portent une gravité particulière et une distinction native. En général, le brun et le noir dominent, avec le blanc comme contraste. Les enfants portent un costume semblable à celui des adultes ; les ornements accessoires sont cependant plus colorés, les teintes s'assombrissent à mesure qu'on avance dans la vie.

On pourrait croire, au premier abord, que ces costumes sont absolument fixés dans leurs formes. Ils évoluent cependant, comme tout ce qui participe à la vie, mais suivant des lois

spéciales, en gardant toujours certains caractères distinctifs. L'évolution est relativement lente, elle porte sur des modifications de détails dont l'influence n'est sensible qu'après plusieurs années ; au bout d'un siècle, la transformation est grande. Cette lenteur est due au fait qu'on tient compte davantage des exigences pratiques que des préoccupations esthétiques.

Comment décrire les costumes valaisans ? Quelle variété d'habits, de couvre-chefs surtout ! D'une manière générale, ils sont différents suivant qu'ils sont portés dans la région alémanique ou romande, tout en conservant cependant un air de famille, car la vallée du Rhône forme une unité géographique bien déterminée, qui l'emporte sur le dualisme des langues. On peut distinguer les costumes des jours de fête et des dimanches, et les costumes de travail qui sont tout différents. Parfois, comme à Evolène, le costume de travail est le même, mais les étoffes sont moins belles.

Des variantes sont introduites suivant les circonstances pour le deuil, le mariage et surtout suivant la liturgie. Les accessoires les plus beaux sont réservés aux jours de grandes fêtes comme Pâques, Noël, Pentecôte. La liturgie catholique modifie la couleur et la richesse des ornements sacerdotaux suivant les différentes fêtes : cette idée a passé dans les costumes valaisans. C'est là un de leurs caractères les plus originaux, il montre combien la pensée religieuse pénètre toute la vie des montagnards.

Dans les localités de plaine, dans les villes, les costumes valaisans ont été abandonnés : paysans et vigneron ressemblent à des ouvriers d'usine, avec leurs blouses de pacotille, leurs tabliers de bazar et leurs « salopettes ». « Triste uniforme pour être au service de ces denrées royales : asperges, fraises, abricots, raisins. »

Les costumes d'Evolène

La commune d'Evolène est enfouie au fond de la longue vallée d'Hérens, au cœur des Alpes pennines, derrière une sorte de portail naturel, formé par des bancs rocheux qui lui confèrent une unité géographique remarquable, l'isolant du reste du

monde. La population vit de ses produits, se suffit à elle-même le plus possible, en suivant très fidèlement ses traditions. Le costume est l'expression de ce genre de vie.

Le vieux costume féminin : La robe était arquée et bouffante, en drap brun, souvent teint en noir, en bleu ou en rouge foncé, bordée au bas par un ruban écarlate de 10 cm. de largeur. Le corsage, très décolleté, était recouvert en partie par une « gorgerette », ornée de passements très colorés, avec un complément indispensable, la busquière ou « pectra », sorte de plastron rigide très riche, en forme d'écusson arrondi auquel on ajoutait des pendentifs d'or ou d'argent. Le tablier était en toile blanche, avec des fleurs rouges. Un grand fichu était disposé sur les épaules. La dernière femme qui s'habillait ainsi est morte en 1913.

Le costume féminin actuel : La robe est beaucoup moins ample, d'étoffe légère en été, de gros drap en hiver ; sa couleur est noire, elle est parfois bordée de velours noir. Le corsage de couleur bleue est très peu décolleté, gorgerette et busquière ont disparu. Elle est toujours sans manches et se porte avec une chemise blanche aux manches bouffantes jusqu'au coude. Lorsqu'il fait froid le corsage est recouvert du « manzon », sorte de jaquette dont les extrémités des manches et les bords antérieurs et inférieurs sont ornés d'une bande de velours noir.

Pour le travail, le tablier est très simple et très solide, en toile de chanvre tissée par la ménagère. Pour les dimanches et les fêtes, il est très varié et très riche : il est retenu à la taille par un ruban de soie ou de coton qui fait deux fois le tour de la taille, pour être arrêté sur le devant par un double nœud.

Le fichu est un accessoire qui comporte une abondante variété de modèles et une grande richesse de teintes : fichu de soie, de « Limoges », de toile de lin, qu'on brode soi-même, de laine, de mousseline, de coton imprimé. On le plie en diagonale, on le pose avec beaucoup de soin, l'extrémité du triangle doit se trouver très exactement au milieu du dos. Même pendant le travail des jours d'œuvre, le fichu n'est jamais laissé de côté : il fait partie du costume.

La femme d'Evolène dispose ses cheveux en chignon orné d'épingles de corne ou de laiton, façonnées au village. On confectionne les chapeaux avec de la paille, on leur donne une forme ovale avec des ailes étroites qui s'abaissent et se rapprochent des oreilles. La calotte est ornée d'étoffes et de rubans plissés en escaliers, aux couleurs variées, où le rouge doit dominer. Le revers est doublé d'une étoffe bleu ciel.

Pour les grands jours, on porte un chapeau de feutre milanaise, appelé chapeau de laine ; il est plat, entouré d'un ruban bordé de dentelles rouges et blanches, puis d'un galon muni de clinquants et de deux ou trois cordons de couleur. Il est maintenu par un ruban fixé à la base de la calotte, passant sous le chignon ; une coiffe de dentelle blanche s'applique contre les joues.

Pour le dimanche, les bas sont blancs, ornés de dessins colorés ; ils sont noirs ou blancs pour le travail. Les souliers, fabriqués au village, sont à talons plats, avec des bords dentelés et festonnés au fil rouge et jaune.

Pour les jours de deuil, en semaine, le fichu rouge est maintenu, mais les dessins sont noirs, le dimanche, il est blanc ; les garnitures du corsage et du chapeau sont noires. Le dimanche, pour un grand deuil, on porte encore la « barbetta », bande de toile blanche, fixée sur la nuque et recouvrant la poitrine ; l'extrémité inférieure est enroulée au fur et à mesure que s'écoule le temps du deuil.

Pour le mariage, la jeune fille porte le « tsapélet », petite coiffure sphérique en forme de couronne, garnie de fleurs artificielles aux couleurs éclatantes, de pierreries et de bijoux ; deux rubans de soie partent de sa base et pendent sur le dos.

A peine l'enfant, qu'il soit garçon ou fille, a-t-il abandonné le maillot, qu'il est revêtu de la « gona », robe de drap à longues manches qui se ferme dans le dos. Une large ceinture et une collerette brodée complètent ce costume original. Sur la tête, il porte un petit bonnet brodé, la « berra », puis deux brassières en cuir, fixées à la ceinture, au moment où il apprend à marcher, on peut ainsi le soutenir plus facilement ; pour amortir les chocs, on ajoute une couronne autour de la tête, formée de

quatre petits sacs rembourrés. Et que dire de la petite clochette attachée à la ceinture, prétendument pour éloigner les vipères ? Bientôt ces habits sont abandonnés, le petit garçon portera des pantalons d'homme, et la fillette s'habillera comme sa sœur aînée de vingt ans.

Le costume masculin est en gros drap brun, tissé aussi et cousu dans la commune. Pour les jours de fête, le bord des manches du paletot est orné d'un ruban aux couleurs vives, le col est en drap bleu ou en velours noir ; le dessus des poches est orné d'un dessin au fil rouge ou jaune ; la cravate est brodée de motifs divers.

Le costume de Savièse

Savièse est une grande commune située à quelques kilomètres au-dessus de Sion. L'esprit d'attachement au passé de ses habitants est remarquable, on le voit, en particulier, dans la conservation de leur costume. Alors que les habitants de la commune voisine de Conthey l'ont délaissé, Savièse l'a conservé avec une fidélité totale.

On peut distinguer « l'habit des jours », « l'habit des fêtes », « l'habit des belles fêtes ». Les occupations du dimanche sont variées : elles ont amené une mode du dimanche matin, avec les habits de la messe, et une mode de l'après-midi, avec les habits des divertissements.

Pour la robe, on emploie généralement aujourd'hui de l'étoffe « achetée », de couleur noire ; elle est courte, contrairement aux autres costumes valaisans, où la robe longue est de rigueur. Le nombre de ses plis longitudinaux est devenu si considérable que leur entretien constitue un souci d'esthétique pour la Saviésanne.

Le « caraco » est également d'étoffe noire, ornée de bandes de velours.

Le chapeau est en paille, recouvert entièrement de fine étoffe noire ; sur les ailes, aux rebords recourbés en bas, latéralement, au point de toucher les oreilles, s'élève un long ruban

plissé en forme de cône, qui ne manque pas d'élégance. La couleur reste la même à tout âge.

Le tablier est très varié, sa couleur, vive chez les jeunes, s'assombrit avec l'âge.

Le fichu comporte une grande variété d'étoffes et de couleurs, comme pour le tablier. L'harmonie de ces couleurs avec l'ensemble du costume est parfois excellente, mais, comme pour le tablier, l'introduction d'étoffes modernes, aux couleurs trop vives, n'est pas toujours d'un goût très sûr. Une habitude récente veut qu'on pince le fichu avec une épingle sur la nuque, ce qui le maintient à une certaine distance du cou. La mise en place du fichu, avec ses nombreux plis, qui doivent être parfaitement réguliers et symétriques, demande beaucoup de soin.

A partir de sept ans, les enfants s'habillent comme les adultes.

Du costume masculin, on peut signaler le tricot de laine brune et la large ceinture brodée, aux couleurs vives.

Le costume du Lötschental

La vallée de Lötschen est restée très isolée jusqu'à l'établissement de la ligne du Lötschberg en 1910 ; c'est pourquoi elle a conservé si fidèlement ses traditions.

Le costume de fête des femmes comprend une longue robe noire et une étroite jaquette boutonnée sur le devant, garnie de velours et de passementerie, d'une forme plongeante dans le dos.

Le tablier est noir pour les anciennes, très coloré pour les jeunes.

Le chapeau est formé d'une calotte haute de 14 cm., en bandes de paille tressées et cousues les unes sur les autres ; la calotte porte comme ceinture un large ruban de soie dont le bord est constitué par un bourrelet de ruban plissé (il en faut 30 m.). La garniture de la calotte se fixe avec des épingles, afin qu'on puisse la changer. Pour les jours de grande fête, la couleur est blanche ou chamarrée d'or, pour les dimanches, elle est plus simple, et pour les deuils elle est noire.

Dès que la cérémonie religieuse ou familiale est terminée, le chapeau est soigneusement remis à sa place, dans l'armoire. Il est remplacé par un mouchoir noué sous le menton, coloré pour les jeunes, noir pour les personnes âgées. On abandonne également le tablier de soie, la jaquette de drap fin et la robe, pour les remplacer par un tablier de coton, et une robe taillée dans une étoffe modeste.

Ce sont les femmes qui s'occupent du bétail sur les alpages. Elles portent là-haut un costume particulier : manches de chemise blanches, robe à la vaste jupe noire montée sur un corsage boutonné sur le devant, de couleur foncée ; tablier de cotonne rayée ou quadrillée, mouchoir de tête. Lorsqu'elles descendent à la messe, le dimanche, elles remplacent le mouchoir par un chapeau sans bourrelet, et plus simple que celui des fêtes. Leur robe porte quelques passementeries ; leur tablier est blanc, en toile de lin, décoré de petites broderies rouges, au point de croix.

Tel est, dans ses grandes lignes, le type des costumes de Lötschen et du Haut-Valais. Beaucoup de détails varient suivant les régions.

DIALECTES PARLÉS PAR LES VALAISANS

Rien n'exprime mieux l'influence des montagnes sur la population du Valais et la pénétration graduelle des influences extérieures que les dialectes parlés par les Valaisans.

Les patois romans du Valais remontent directement au latin, parlé par les Gaulois romanisés. « Si divers qu'ils soient entre eux, ils constituent, dans leur ensemble, une variété des dialectes franco-provençaux. » (Jeanjaquet.) « Leur originalité réside principalement dans la richesse et la précision des termes professionnels, et surtout dans ceux qui ont trait à la vie montagnarde. » (Tapolet.)

Ils sont très archaïques dans leur forme et leur vocabulaire. Semblables à des musées d'antiquités, ils renferment des reliques vénérables ; nous y voyons s'accomplir, sous nos yeux, des transformations du langage qui nous reportent à des centaines d'années en arrière, dans l'histoire du français.

Les patois sont très différents, suivant les vallées : il y a un patois de Val d'Illicz, de l'Entremont, de Bagnes, d'Hérens et d'Anniviers. Même sur la rive droite du Rhône, où les relations sont plus faciles, il y a un patois de Conthey, de Savièse, d'Ayent, de la Noble Contrée.

Malgré leur diversité, ils se laissent classer en deux groupes, dont l'un comprend les patois parlés entre le Léman et la Morge, et les patois compris entre la Morge et la limite de l'allemand, à la Raspille. La démarcation est moins nette au sud du Rhône,

le patois de Nendaz se rattache au groupe de la vallée supérieure, tandis que celui d'Isérables est du type de la vallée inférieure, avec certains caractères propres.

Les parlers à l'amont de la Morge sont les restes les mieux conservés d'un type de patois qui, tout en s'étant développé conformément aux règles générales du franco-provençal, représente un état primitif du roman de la région alpine. L'isolement plus grand de cette partie du Valais explique cette remarquable conservation du langage et son cachet si original.

Les patois parlés en aval de la Morge donnent une tout autre impression : ils représentent un dialecte plus jeune, plus uniformisé, qui offre beaucoup d'analogie avec celui de la Savoie, ce qui est bien compréhensible, puisque, jusqu'en 1475, ces territoires appartenaient aux ducs de Savoie.

On voit que les tendances novatrices et nivellatrices ont pénétré par la vallée du Rhône. Les patois de Bagnes, d'Isérables, de Conthey, qui étaient à l'extrême limite du territoire savoyard, ont été atteints en dernier lieu et ont conservé certains caractères originaux. Le Val d'Illiez offre un exemple typique de ce refoulement graduel du vieux langage. La moitié inférieure de la vallée, soit la commune de Troistorrens, parle un patois du type Bas-Valaisan habituel, tandis que les deux communes les plus élevées, Val d'Illiez et Champéry, autrefois réunies, parlent un patois très différent, ayant conservé des caractères plus anciens.

La pénétration du français, qui provoque l'abandon du patois, suit aujourd'hui les mêmes voies : ce sont les localités de plaine qui le délaissent le plus ; en montagne, il est encore très bien conservé ; tout se traite en patois, aussi bien dans les réunions publiques que dans les conversations privées.

Comment parler des dialectes comme expression de l'âme du Valais sans évoquer les noms de lieux ? Chaque lopin de terre, de forêt ou de pâturage, chaque rocher même, porte un nom, qui rappelle le souvenir des populations qui l'ont créé : noms ligures, noms gallo-helvètes, reliques romaines ou latines, noms bourguignons, créations modernes.

Ce ne sont pas de froides étiquettes, mais « des mots qui ont la chaleur de la vie et qui jettent entre le passé et nous de multiples passerelles. » Les lieux y sont dénommés d'après leur situation, leur aspect, leur ressemblance avec un objet usuel, selon le peuplement végétal ou animal, selon les phénomènes dont ils sont le théâtre et selon l'activité des hommes, comme le moment de l'année où ils sont habités. Ils font donc partie de la personnalité du paysan et « rendent, écrit J. Guex, sous une forme pleine de poésie, l'impression que notre patrie avec ses formes sauvages ou gracieuses, a faite sur l'âme et les yeux des hommes qui s'y sont endormis avant nous. »



Récipient pour la fermentation
du petit lait

INFLUENCE DES PLANÈTES ET DE LA LUNE D'APRÈS LES MONTAGNARDS DU VALAIS

Dès les premiers âges de la préhistoire, les hommes ont dû s'intéresser aux phénomènes célestes, parce qu'ils règlent la succession des saisons, du jour et de la nuit, ainsi que la division du temps et l'ordre de leurs occupations. Les mouvements apparents du soleil, les phases de la lune, la fixité relative des étoiles formant des constellations auxquelles on donna des noms, furent, sans doute, les premiers phénomènes observés. Puis on constata que certains astres se déplacent par rapport aux autres, on leur donna le nom de planètes. Bientôt on distingua douze constellations que le soleil semble parcourir dans une année, on leur donna des noms, les figurant par des signes particuliers : les douze signes du zodiaque.

Certains phénomènes astronomiques ont une influence manifeste sur nous, comme l'action diurne et annuelle du soleil ; le soleil et la lune règlent les marées ; on étendit cette influence à tous les astres, on pensa qu'ils pourraient même révéler le secret de la destinée humaine, qu'ils personnifiaient des divinités, ce qui devait accréditer beaucoup la croyance à l'influence des astres sur les hommes. Certaines coïncidences fixèrent l'attention, on nota les cas justes, négligeant les autres, et, après un petit nombre de répétitions, l'opinion était fondée et divulguée. Ces croyances ont subsisté depuis les Chaldéens, soit quelque trois mille ans avant J.-C. jusqu'à notre civilisation du XX^{me} siècle.

Chez nos montagnards du Valais, on en trouve toute une série ; rien d'étonnant à cela : ils vivent en pleine nature, ils observent les astres et se trouvent devant tant de phénomènes naturels qui sont pour eux des mystères. Par suite d'une déviation dans le sens des termes, ils ont donné le nom de planètes aux constellations du zodiaque, souvent même ils les ont remplacés par des noms populaires locaux. La Vierge devient la « servante », le Sagittaire est connu sous le nom d'« arbalète », le Bélier sous celui de « bouc ».

La germination des graines est particulièrement importante pour des paysans, mais combien mystérieuse aussi. On ne sait pas ce qui se passe dans la terre, on constate que certaines graines germent, tandis que d'autres ne « lèvent » pas ; on ne connaît pas les conditions internes et externes de la germination, alors l'imagination fournit les explications les plus fantaisistes.

Ne rien semer le jour du Pégée car, ce jour-là, il y a une heure sur les vingt-quatre, durant laquelle les graines ne germent pas, mais on ne sait pas quelle est cette heure.

On sème l'orge et les autres céréales au Capricorne ou au « bouc » car, dit-on, il sent mauvais, ce qui éloigne les oiseaux qui voudraient manger les graines.

Le maïs se sème à la Balance ou à l'« arbalète » ; si on les sème à la « servante » les plantes seront gâtées par des champignons ; au Scorpion, les bêtes les rongent.

Pour que les haricots rendent bien, il faut les semer aux Gémeaux ou au Taureau ou encore à l'écrevisse ; si on les sème aux Poissons il n'y aura pas de bâtons assez longs pour les arrêter.

Les pommes de terre doivent être plantées au « frais de lune » (lune en croissance jusqu'au sixième jour). On plante les choux au « chaud de lune » (quelques jours avant la pleine lune), si possible au Mouton.

La conservation de la viande de boucherie présente des difficultés ; ne sachant pas pourquoi elle se gâte parfois, on a accusé l'influence des planètes. Alors, pour faire boucherie, il faut choisir la Balance, le Taureau, le Capricorne.

Les sources ont toujours été entourées de mystère : on dit qu'il faut les capter à la lune croissante ; à la lune décroissante, l'eau disparaît en profondeur.

On rencontre encore de nombreuses indications pour étendre le fumier sur les prés, pour le tirage des cheminées, pour changer les draps, pour façonner le bois à brûler et le bois de construction, pour couper les cheveux et les ongles, pour récurer la maison, etc.

Un bon nombre de personnes tiennent encore compte aujourd'hui de ces indications. La croyance à l'influence de la lune sur les changements de temps est encore très générale.

Ce sont les almanachs qui ont répandu les indications astrologiques dans le peuple, jusque dans les endroits les plus reculés de la montagne. Ils contenaient autrefois de nombreux signes astronomiques et aussi d'autres indications concernant la pratique quotidienne : bon à saigner, bon à ventouser, bon prendre pilules, bon semer, bon tondre, bon couper le bois. Chaque jour portait entre deux et sept signes.

Il y avait des chapitres spéciaux sur la prévision du temps ; on se basait sur la position des planètes et du soleil.

Chaque partie du corps était gouvernée par un signe du zodiaque, il fallait en tenir compte pour prendre des remèdes.

Les almanachs actuels ont supprimé les signes particuliers, au début du 19^m^e siècle, ils ont conservé une bonne partie des signes astronomiques, mais sauf pour les douze signes du zodiaque, ils n'en donnent plus l'explication.

LE FOLKLORE DES ANIMAUX

L'attitude des hommes à l'égard des animaux est caractérisée, dans le passé, et même encore à notre époque, par une profonde ignorance de leurs caractères et de leur genre de vie.

Les erreurs que je me propose de faire connaître montreront bien, par leur nombre et leur diversité, les raisons qui leur ont donné naissance ; elles nous diront le besoin de mystère, si répandu, si profond, même à notre époque de civilisation avancée.

Souvent les hommes attribuent, à certains animaux, un pouvoir qu'ils désirent posséder, comme la connaissance de l'avenir, le pouvoir de se rendre invisible, de connaître le moment de la mort.

On transpose très facilement les raisonnements humains chez les animaux, sans se demander si les choses peuvent se passer ainsi.

Ces croyances ont été suggérées ou renforcées encore du fait que certains naturalistes d'autrefois ont admis et publié les choses les plus invraisemblables.

On retrouve parfois des idées anciennes, comme la croyance à la génération spontanée ou à la possibilité de croisement entre espèces très différentes comme le coq et le serpent, le taureau et la jument.

L'influence à distance, sous forme de « souffle », de certains animaux, rentre dans la théorie des « miasmes », par laquelle

on cherchait à expliquer la propagation de certaines maladies.

La prévision du temps à longue échéance, pouvoir tant désiré, est impossible et cependant, le public y croit bien souvent, les éditeurs d'almanachs le savent fort bien.

La prévention contre les animaux nocturnes, comme les chauves-souris, les chouettes, résulte sans doute de cette terreur que les ténèbres de la nuit inspiraient à une époque où l'éclairage faisait défaut.

Mon but n'est pas de constituer une collection de faits plus ou moins curieux et amusants ; je voudrais chercher à les analyser, à en dégager la signification, dans l'espoir d'engager les amis de la nature à noter les faits et gestes des animaux, avec une précision et une probité scientifique rigoureuses, sans chercher à y placer la note explicative d'utilité ou de merveilleux.

Les mammifères

Les grandes cornes des bouquetins demandaient une explication : Pline dit qu'ils sont d'une vélocité prodigieuse, et qu'ils prennent appui sur leurs cornes pour bondir sur les rochers, comme projetés par une catapulte. On a aussi prétendu qu'elles servaient à parer les pierres qui leur arrivaient dessus, et que, s'ils tombaient dans les rochers, c'était toujours sur les cornes.

On dit aussi que, voyant leur mort toute proche, ils montent sur la cime la plus élevée, appuient leurs cornes contre un rocher et marchent en cercle jusqu'à ce qu'elles soient usées ; alors ils meurent.

On a prétendu que les chamois respirent par les cornes, car ils se bouchent parfois les narines, dit-on, en fouillant la terre pour trouver des racines.

Les boules de poils qu'on remarque de temps en temps dans l'estomac des chamois, comme dans celui d'autres ruminants, étaient censées formées par une plante de montagne, le doronic, que les chamois mangeaient pour se préserver du vertige. Ces boules étaient utilisées par les hommes pour lutter contre ce mal.

L'histoire d'un chamois sentinelle, vieux mâle chargé spécialement de surveiller le troupeau et de le diriger dans sa fuite, est une légende. Tous les chamois surveillent les environs en levant fréquemment la tête, quand une harde est dérangée, c'est une femelle d'un certain âge qui prend la tête et dirige la fuite.

Pline prétend que les marmottes transportent des herbes sèches dans leurs terriers de la façon suivante : alternativement, le mâle et la femelle, renversés sur le dos, se laissent charger de foin qu'ils étreignent au-dessus d'eux ; l'autre saisit son compagnon par la queue, avec les dents, et le traîne dans le terrier. Cette légende a eu la vie dure, on l'entend encore dans la bouche de nos montagnards.

La graisse de marmotte est très estimée comme remède contre toutes sortes de maux, en particulier contre les douleurs articulaires, car on pense que les marmottes, vivant dans la terre humide, doivent avoir une résistance particulière contre les rhumatismes.

Dans la vallée d'Anniviers on met de la graisse de marmotte dans du vin chaud ; cela fait du bien, dit-on, contre les refroidissements ; on peut ainsi les guérir, voire les prévenir.

On a prétendu qu'une sentinelle était désignée dans un groupe de marmottes et que celle-ci se tenait debout sur un bloc, surveillant le voisinage, pendant que les autres mangeaient. En réalité il n'y a pas de sentinelle désignée, chacune observe, donne le signal d'alarme et toutes vérifient le danger avant de se cacher.

La belette et l'hermine sont considérées comme venimeuses à Salvan, à Ayent. Si on les ennuie, elles se vengeront, en mordant le bétail au pis ou au nez (Evolène) ; si on siffle, elles viennent en foule, et la personne qui a sifflé est en danger. (Bas-Valais.) Dans la vallée d'Anniviers, elles sont l'objet d'une crainte révérentielle : malheur à celui qui les attaque, les poursuit ou les effraye. La nuit, elles se faufilent dans les écuries, soufflent dans la direction des tétines des vaches ; il en résultera le dépérissement ou le tarissement à bref délai.

Aux abords d'une maison, près de Sion, se trouve une hermine ; les parents veillent avec grand soin que les enfants



Cl. A. Brandt

SUR LE CHEMIN DE FINNEN

Vue sur le vallon de Baltschieder ; versants à déclivité très forte, végétation sauvage, clairsemée. Au fond, la pointe élégante du Bietschhorn.

ne la regardent pas car, disent-ils, la figure de ceux-ci deviendrait semblable à celle de l'hermine.

On prétend aussi que ces animaux seraient capables de traire les vaches et les chèvres. Les montagnards croient facilement que divers animaux sont capables de leur ravir le lait, nourriture très précieuse pour eux, ils admettent même que des personnes peuvent « tirer » du lait, c'est-à-dire se l'approprier à distance. Cette idée doit être très ancienne ; dans la mythologie russe, il est question d'une divinité malfaisante qui suce le lait du bétail.

A Fully, on estime que la belette est très dangereuse et surtout très vaniteuse ; quand on la voit, il faut vite lui dire : danse ma belle, et elle part en sautillant. Mais si quelqu'un lui dit : danse ma vilaine, elle le poursuit et peut lui faire du mal à distance.

A Hérémençe, on affirme qu'une belette attaquée se défend en projetant contre son agresseur un liquide acide qui brûle le cuir des souliers et attaque violemment la peau.

Le renard a vivement intéressé les hommes. A Forclaz, sur Evolène, on prétend que s'il aboie avec force sur un champ, c'est un présage de mort très prochaine pour le propriétaire. On prétend qu'une impulsion surnaturelle le pousse vers le terrain en question, et là, il est pris d'une terreur subite qui le fait se désoler. Il ne faudrait jamais lui tirer dessus dans ces conditions. Tout le monde cherche alors à localiser l'endroit où il aboie, ce qui, dans la nuit, est toujours impossible. On cite même un fait : une propriété avait été vendue par un montagnard qui était parti en France. Pendant la nuit deux hommes arrosaient ; un renard vint sur cette propriété, furetant et grognant. Effrayé par ces hommes, il partit, puis revint une demi-heure après, puis une troisième fois. A ce moment, les hommes le chassèrent avec des pierres. Peu de temps après, on apprit la mort du propriétaire du terrain.

Dans les vallées d'Hérens et d'Anniviers, on prétend qu'il va faire mauvais temps si le renard aboie.

On dit que parfois deux renards chassent d'intelligence le lièvre ou le lapin de garenne. L'un poursuit le gibier en jappant comme un chien, l'autre se tient au passage ou au bord du

terrier et attend. Le butin est ensuite partagé entre les deux braconniers.

Le renard est friand du hérisson, mais celui-ci, bien avisé, se met en boule et le renard réfléchit, dit-on : j'ai vu l'homme, pense-t-il, se servir en pareil cas d'un arrosoir pour faire s'ouvrir le hérisson. Alors, du seul arrosoir qu'il possède, le renard fait s'ouvrir le hérisson.

Quand le renard veut se débarrasser de la vermine, des puces en particulier, il prend de l'herbe dans sa bouche, puis plonge lentement dans l'eau, en commençant par l'extrémité de la queue. Les puces fuient devant l'eau et finissent par se rassembler dans la touffe d'herbe que le renard laisse tomber malicieusement dans l'eau. (Vallées d'Hérens et d'Illiez.)

Lors d'un tremblement de terre, on nous a dit qu'un chien l'avait pressenti à Sion ; il avait quitté la maison plusieurs heures auparavant. Il s'agit d'une simple coïncidence, car la prescience des animaux, si souvent invoquée, lors des tremblements de terre, est une pure légende.

Une taupe ne doit pas traverser un chemin fréquenté par les hommes ; si elle le fait, elle mourra. Certaines personnes s'amuse à forcer une taupe à traverser une route. (Fully.)

Si une taupe soulève la terre dans une cave ou dans une écurie, c'est un signe de mort. (Mase.)

On prétend que les souris, avides de l'huile que l'on met parfois pour fermer les bouteilles de vin et ne pouvant faire pénétrer leur tête dans le goulot trop étroit, savent y plonger leur queue pour la lécher ensuite.

La vie nocturne et l'étrange organisation des chauves-souris ne pouvait manquer de donner lieu à des idées fantaisistes : on n'aime pas ces bêtes, dit-on parfois. On n'ose pas, on n'a pas l'occasion de regarder ces animaux de près, et de grossières erreurs sont formulées et perpétuées à leur sujet.

Dans un recueil de 1808, provenant du pays de Vaud, on trouve, cité par le D^r Charbonnier Edmond, d'étranges indications sur le tir et les chauves-souris. Pour le tir à la cible, il faut faire les balles soi-même, saigner une chauve-souris au cœur,

avec un canif neuf, dans une assiette neuve, et mettre les balles en contact avec le sang.

Ou encore : griller une chauve-souris, la réduire en cendres, et mêler ces cendres avec la poudre.

Et encore : toucher la cible avec du sang de chauve-souris à l'endroit qu'on veut atteindre.

C'est sans doute le vol si rapide et si sûr de la chauve-souris qui lui a valu d'être choisie pour diriger les projectiles pendant le tir. Le besoin de mystérieux et les détails par lesquels il s'exprime sont très intéressants et très typiques dans ces jolies superstitions.

On accuse les chauves-souris d'avoir des griffes et de s'en servir pour s'accrocher aux cheveux. Si elles ont des griffes, c'est pour se suspendre aux parois rocheuses, jamais cette bestiole timide et craintive n'ose s'approcher de l'homme. D'autre part, l'adresse de son vol la met à l'abri de pareilles maladresses et des imprudences.

A Grimentz on les tient pour venimeuses.

Les animaux domestiques n'ont pas donné lieu à beaucoup de légendes, car ils sont trop connus.

A Mase, on voit une relation entre la fièvre aphteuse et la maladie des mélèzes provoquée par une chenille. L'épidémie des mélèzes de 1937 devait ramener la fièvre aphteuse, ce qui n'a pas été le cas.

Quand une vache quitte les mayens pour revenir au village, c'est un signe de mort (Mase).

Si les vaches lèvent souvent la tête, c'est un signe de mauvais temps (Anniviers).

Lorsque deux vaches sont attachées dans le même lien, c'est le démon qui l'a fait. Pour les détacher, il faut faire rougir une chaîne au feu et l'appliquer sur l'animal (Saint-Martin).

On attribue aux petites vaches de la race d'Hérens des réactions sentimentales tout à fait humaines. Quand l'une d'elles, ayant été reine auparavant, vient à être battue, son chagrin est immense ; il faut lui parler, la consoler, lui « faire joli », sinon elle ne survivra pas. Les propriétaires de reines expliquent ainsi

certains cas mortels, dus sans doute à des lésions au cerveau produites pendant la lutte. L'ardeur des propriétaires de reines pour assurer la victoire de leur favorite se manifeste parfois d'une manière très originale : à Riddes, l'un d'eux trouva moyen de fixer une hermine morte dans la clochette de sa reine, afin de déguster la concurrente par l'odeur repoussante que dégage l'hermine.

Les oiseaux

S'il y a tant de légendes sur les rapaces nocturnes, c'est à cause de leur genre de vie et de leur chant langoureux et triste. Les chouettes, et surtout l'effraye, sont un présage de mort pour le propriétaire de la grange ou de la maison où elles ont élu domicile. Celle qui crie comme les chèvres, dite chèvre de Saint-Martin, est de mauvais augure pour les femmes, les autres pour les hommes (Mase).

Dans la vallée d'Anniviers, on prétend que le chant des chouettes est aussi un mauvais présage pour les animaux. On cite le cas suivant : des garçons quittèrent, pour aller cueillir des baies, des génissons dont ils avaient la garde. Une chouette vint chanter près d'eux, d'une manière si triste que les petits bergers, pris de peur, revinrent vers leurs génissons. Ceux-ci couraient affolés, l'un était écrasé au bas d'un rocher : des guêpes les avaient piqués. La chouette ayant vu la chose était venue chercher du secours.

On dit que les œufs de la chouette, de l'effraye, délayés dans de l'eau-de-vie et avalés, ont la propriété de causer un profond dégoût pour le vin. Si telle était leur vertu, les sociétés d'abstinence auraient dans l'effraye un auxiliaire bien précieux.

Les aigles sont parfois accusés d'emporter des enfants ; chaque fois qu'une enquête vraiment scientifique a pu être effectuée, on a constaté que les preuves faisaient défaut. Quand un enfant disparaît, en montagne, on dit qu'un aigle l'a pris.

La crécerelle annonce le beau temps, si elle se tient immobile dans l'air, son vol ordinaire est un signe de mauvais temps (Forclaz).

On dit que le pic épeiche tambourine quand il va pleuvoir. Près de Sion, un autour, posé sur un rocher, paraissait malade ou blessé ; il faisait parfois des sauts en avant. Les corbeaux et les pies qui le harcelaient finirent par s'éloigner. Alors le rapace se jeta sur une petite chouette qu'il emporta d'un vol tout à fait normal. L'observateur de cette scène était convaincu que l'autour avait joué cette « comédie », pour éloigner ses adversaires qui le gênaient dans sa chasse.

Le grand corbeau a joué un rôle important dans la mythologie du nord et dans les légendes du moyen âge. On en retrouve encore des traces en Valais. S'il vole et surtout s'il se pose sur les maisons d'un village, c'est un signe de mort. On lui donne le nom de « Croc » et on le distingue bien de la corneille noire (Forclaz).

A Nendaz, la présence des corbeaux est un mauvais présage ; Maurice Loye m'a cité un exemple : vers 1825, il y eut un éboulement entre Tortin et Cleuson. Au matin, le premier vacher de Tortin avait dit à ses aides de conduire le troupeau à l'endroit où eut lieu l'éboulement, mais il vit passer trois corbeaux dans cette direction. Il fit alors conduire le troupeau ailleurs, ainsi il fut sauvé, tandis que celui de Cleuson, venu en cet endroit, fut massacré. C'est au sang et aux chairs broyées qu'on attribue la présence de sangsues à Cleuson.

A Hérémente, si les « Crocs » survolent un troupeau, c'est un mauvais présage : il y aura perte d'une vache, car les corbeaux sentent déjà, avant l'accident, l'odeur de la viande fraîche dont ils se nourriront.

Au sujet du pic vert, Maurice Loye, de Haute-Nendaz, m'a fait le joli récit suivant. Un Valdotain était venu à Fey (Nendaz) pour exploiter de la résine de conifère. Il logeait dans un chalet ; un jour, il perdit la clef. Il partit alors dans la forêt à la recherche d'un nid de pic vert, dans un arbre ; l'ayant trouvé, il boucha le trou avec un mouchoir. Le pic, ne pouvant entrer, repartit et revint bientôt avec, dans son bec, une plante qu'il déposa contre le mouchoir et aussitôt celui-ci tomba avec la plante. L'homme prit celle-ci, alla la déposer en l'appliquant contre la serrure de

sa maison, et aussitôt la serrure se détacha et il put entrer. Cette plante au pouvoir si mystérieux devait être la turquette.

Parlant de la turquette, le *Messenger boiteux* de Berne et Vevey la désignait par le nom de « pouette », c'est-à-dire mauvaise plante, et disait que si les chevaux marchaient dessus, leurs fers tombaient.

La présence du rouge-queue est souvent considérée comme un porte-bonheur : s'il niche dans la maison, ce sera une année de prospérité. A Hérémenche, on voit en lui comme un oiseau doué de pouvoirs surnaturels. Si un enfant a le malheur de tuer un de ces oiseaux, sur le toit de sa maison, son père ou sa mère mourra. Si on tue ce passereau sur le toit de l'étable, c'est la plus belle vache du troupeau qui périra.

Ailleurs, on dit que si on fait du mal à cet oiseau, il arrivera malheur à une vache rouge, ou bien la foudre tombera sur la maison, ou bien encore les vaches donneront du lait rouge. Jolie formule utilisée pour prêcher la protection des oiseaux.

Dans la vallée d'Illicz on prétend que le geai ordinaire se rend invisible, lui et son nid, pour échapper à ses ennemis.

Le nom scientifique de l'engoulevent « *Caprimulgus* » signifie qui trait les chèvres : allusion sans doute à une très ancienne superstition.

Quand les chocards alpins volent en troupe, on affirme qu'il va neiger ou, en tous cas, faire mauvais temps. Cette croyance est encore très répandue. Elle résulte d'observations incomplètes : on retient les cas justes et on ne tient pas compte des cas faux. J'ai noté les vols de chocards dans les environs de Sion, pendant des mois, par tous les temps.

A Sion, en particulier, certaines personnes éprouvent de l'aversion pour les chocards, c'est parce que leur couleur noire éveille des idées de superstition.

Les hirondelles nichant dans la maison sont considérées comme des porte-bonheur ; si la discorde règne, elles quittent la maison.

Au moyen âge, on voyait une relation entre la chélidoine et les hirondelles, en ce sens que la fleur apparaissait et disparaissait

au même moment que les hirondelles. De plus, on disait que les hirondelles apportent de la chélidoine à leurs petits, encore aveugles, et, s'ils en mangent, ils voient. On considérait cette plante comme bonne pour la vue.

On prétendait aussi que les hirondelles passaient l'hiver enfouies sous la vase des marécages. Cette opinion était encore admise au temps de Buffon qui la réfute gravement.

Si on a de l'argent en poche, lorsqu'on entend le coucou chanter pour la première fois, au printemps, on en aura toute l'année.

On jette parfois des pierres aux bergeronnettes qui voltigent autour des troupeaux, parce qu'on prétend qu'elles font tourner le lait ou le font devenir rouge (Isérables).

En 1939, à Villeneuve, un vieux pêcheur racontait à un médecin que les mouettes du Léman ne pondent pas d'œufs, mais donnent naissance à des petits vivants. Le docteur ne paraissant pas très convaincu, le pêcheur lui dit, avec un accent de grande autorité : nous connaissons notre lac mieux que personne, et la preuve de ce que j'avance, c'est qu'on ne trouve jamais de nids de mouettes.

Un habitant de Montreux prétendait récemment que les mouettes nichent en montagne et disait « avoir vu » des nids.

Les mouettes ne nichent pas sur le Léman, elles s'en vont sur les bords de la mer du Nord, en mars, mais il en reste quelques centaines qui ne se reproduisent pas ; ainsi a pris naissance la croyance que les mouettes sont vivipares.

Les migrations des oiseaux sont souvent interprétées comme prévision du temps à longue échéance. Lorsque, vers la fin de l'été, on voit partir les premiers migrateurs, on dit : l'hiver sera précoce et rigoureux cette année, les oiseaux partent déjà. Or on n'a même pas noté les dates habituelles de départ des différentes espèces.

Les migrations des oiseaux s'effectuent selon une impulsion intérieure instinctive, qui n'est pas sous la dépendance directe des facteurs extérieurs, et qui ne suit pas non plus étroitement la courbe du développement de la végétation. L'impulsion est

déclanchée chez les oiseaux avant qu'une réaction directe ait pu se produire entre l'organisme et le milieu.

Le martin-pêcheur, si beau par ses riches couleurs, a fait l'objet de légendes nombreuses. On disait que sa chair était incorruptible : on le conservait suspendu dans les armoires, pour en éloigner les teignes ; il préservait de la foudre ; pendu au plafond, il indiquait la direction du vent. On faisait sécher son cœur et on le suspendait au cou des enfants pour les sauvegarder de l'épilepsie.

On prétendait que, à l'origine, sa couleur était grise, mais au sortir de l'arche de Noé, il vola droit vers le soleil : le plumage de son dos prit alors la teinte du ciel, tandis que les plumes du ventre, roussies par les rayons solaires, prirent la couleur que nous leur voyons maintenant.

Les reptiles

Le lézard vert, si beau et parfaitement inoffensif, est considéré par beaucoup comme venimeux. Le fait qu'il mord et qu'il peut tenir ses mâchoires assez longtemps fermées fait dire au public qu'il ne lâche plus sa prise, et que, si l'on est mordu au doigt, il faut le couper. Il siffle, dit-on, à Mase, et un grand nombre de ses frères accourent à cet appel.

Les serpents sont les représentants les plus accomplis et les plus redoutables du monde animal, en ce qui concerne la fabrication du venin. De ce fait, ils ont toujours inspiré une crainte prodigieuse, et la peur est un terrain fertile pour les légendes. On parle de serpents à tête de chat, portant des poils et des pattes, confusion probable avec les belettes. Il doit y avoir plus de légende que de réalité dans les récits de fascination d'oiseaux par des serpents.

Aux Flancs, forêt au-dessus de Saint-Luc, vit, dit-on, un animal ayant un corps de serpent, une tête de chat avec de grosses moustaches. Certaines personnes évitent soigneusement cet endroit.

Au village de Forclaz sur Evolène, lorsqu'on voit un serpent avant midi, c'est un signe d'orage pour l'après-midi : l'animal sort déjà le matin, prévoyant qu'il ne pourra pas chercher sa nourriture plus tard dans la journée. Dans la vallée d'Illiez, l'apparition d'un reptile est un signe de changement de temps. A Sierre, on dit que si les serpents descendent une pente, c'est pour le mauvais temps. Si un serpent est coupé en deux, il faut avoir soin d'écartier les morceaux, sinon ils se ressoudent. On affirme que, si la vipère tient sa tête sur une pierre, la foudre tombera dans le voisinage.

L'idée que les serpents sont très friands de lait et qu'ils sont capables de traire les vaches est fort répandue. A Conthey, on étendait de la tanaisie pour les faire fuir ; à Nendaz, on met de la tanaisie parmi les plantes qu'on fait bénir à la Saint-Jean, comme préservatif. A Mase, on cite le cas d'un serpent qui aurait déposé son diamant devant une écurie, pour aller traire les vaches, car l'idée d'un diamant porté par un serpent est fréquente (vallée d'Illiez). A Evolène, on cite des cas où les vaches s'écartent du troupeau au moment de la traite, pour aller se coucher sur des pierres afin de se faire traire.

Il n'est pas certain que les serpents recherchent particulièrement le lait et il paraît impossible que, avec leur bouche garnie de petites dents, ils puissent traire une vache sans la faire souffrir, ce qui l'éloignerait.

A Ardon-Derborence, on dit que la vipère attaque toujours la dernière personne d'une caravane, en se jetant dans ses flancs. On prétend souvent que le bois de noisetier a des propriétés nocives pour les serpents et qu'on peut les tuer plus facilement avec une baguette de ce bois. A Fully on affirme que le seul moyen d'éviter la mort après une morsure est de se rendre le lendemain à la place de l'accident ; n'importe qui peut y aller, la vipère y reviendra exactement à la même heure, si on arrive à la tuer, le malade n'a plus rien à craindre, il guérira. A Monthey, à Ayent, on prétend que, si on peut cracher dans la bouche d'une vipère, elle meurt. Ailleurs, on pense qu'il faut écraser la tête de la vipère sur la place de la morsure. A Saxon, pour

arrêter une vipère, il faut lui dire : arrête, ma belle, par le pouvoir que Dieu a donné à l'homme. Mathiole indique les remèdes suivants : prendre un poulet vivant, l'ouvrir et l'appliquer sur la morsure ou tuer la vipère, lui couper la tête et la queue, l'écorcher et la manger.

A Saint-Luc, on dit que les jeunes vipères cherchent à mordre leur mère aussitôt après leur naissance. Pour éviter ce malheur, la mère se place au bord d'un mur afin que ses petits tombent aussitôt et ne puissent l'atteindre. On cite le cas d'un homme qui, ayant pris une vipère, sur un mur, l'ouvrit et aussitôt les petits qui en sortirent se précipitèrent sur elle pour la mordre.

Les vipères se nourrissent surtout de souris ; celles-ci sont sans défense contre leur terrible agresseur. Pour le public, la justice exige une revanche : en hiver, la vipère s'endort, la souris reste éveillée, celle-ci ira alors, sans crainte, ronger le cerveau de son redoutable adversaire (Sion).

La vipère ne poursuit pas l'homme, elle se défend lorsqu'elle est attaquée ou se croit attaquée. Elle restera immobile aussi longtemps qu'elle espère pouvoir passer inaperçue, ensuite elle cherchera à fuir et à se cacher. Beaucoup affirment cependant que la vipère poursuit l'homme et précisent que, pour l'atteindre plus sûrement, sur un terrain en pente, elle sait se mordre la queue, faire ainsi une roue qui se déplace à une grande vitesse (Vallée d'Illiez).

Dans cette même vallée, on raconte qu'une femme prit une fois deux ouvriers pour faire les foin dans un fenil. Comme elle préparait les repas en plein air, un serpent tomba dans la soupe. N'ayant pas la possibilité d'en faire une autre, elle sortit le serpent et servit ses ouvriers, sans rien dire. L'année suivante, elle voulut engager les mêmes ouvriers, ceux-ci lui répondirent : «Oui, mais il faudra nous donner une soupe aussi bonne que celle de l'année dernière.» Alors elle leur dit ce qui s'était passé, l'un d'eux mourut de dégoût, tandis que l'autre resta indifférent.

Dans la vallée de Saas, on prétend qu'un homme était venu un jour pour faire disparaître les serpents ; il ne demandait que

la nourriture et l'habillement. Les communes de Grund, Almagell et Fee acceptèrent, aussi n'ont-elles pas de serpents aujourd'hui. Si on transporte du foin et qu'un serpent se cache à l'intérieur de la charge, il s'évade à la limite de ces communes. Si on veut faire traverser cette limite à un serpent vivant, enfermé dans une bouteille, celle-ci éclate.

La même idée se retrouve dans la vallée d'Anniviers et aussi dans la vallée de Bagnes, à Fionnay.

Si, en montagne, certaines régions n'ont pas de serpents, cela tient à leur orientation : en général ces animaux évitent les endroits exposés au nord, parce qu'ils sont trop froids.

Les crapauds, les insectes, les araignées, les vers

Peu d'animaux sont aussi riches en légendes que les crapauds. Il est vrai qu'ils sont lourds et disgracieux et que leur peau est froide et visqueuse. Pourtant ils sont inoffensifs et même utiles.

De petits crapauds sont censés parfois tomber du ciel, ce sont les « pluies de crapauds ». On a dit que des trombes auraient pu soulever l'eau des étangs avec les crapauds, ce qui est impossible. D'autres ont trouvé une explication bien plus simple : c'étaient des gouttes de pluie qui se transformaient en crapauds. Fatio cite deux cas, en 1863 près de Meiringen, et en 1864 vers Fluelen, où de nombreux crapauds ont surgi du sol desséché, au moment d'une grande pluie. L'humidité fait sortir ces animaux de leurs retraites, tout simplement.

On a prétendu qu'on avait trouvé des crapauds encastrés dans des murs ou dans des pierres, où ils se seraient maintenus vivants, depuis la fabrication du mur ou la formation de la pierre. On m'a cité un cas, prétendument « observé » aux Giètes sur Saint-Maurice.

Si les crapauds peuvent résister assez longtemps au jeûne, pourvu qu'ils aient de l'humidité, il est en revanche impossible qu'ils puissent vivre à l'intérieur d'une pierre. Ceux qui l'affirment ont commis une erreur dans l'interprétation des faits.

Tout le monde connaît la réputation des rainettes comme baromètres. Elle est exacte dans la mesure où l'on tient compte des cas justes et où l'on néglige les cas faux, suivant une tendance si humaine, qui joue un grand rôle comme source d'opinions approximatives, de préjugés et d'erreurs.

Dans la vallée d'Illicz, où la salamandre tachetée existe, on dit que la seule vue de cet animal, très redouté, peut causer du mal. On a prétendu que, froide comme la glace, elle était douée de la propriété merveilleuse de vivre dans les flammes. On en était même arrivé à la croire capable d'éteindre un incendie. On a avancé que sa morsure était mortelle ; on a cherché et prescrit des remèdes contre les effets de son venin, et il était passé en proverbe qu'un homme mordu par la salamandre tachetée avait besoin d'autant de médecins que cet animal avait de taches. Pline dit que sa bave, appliquée sur le corps humain, en fait tomber tous les poils, et que, à l'endroit touché, la peau se change en une tache blanche.

Les habitants de Conthey et de Vétroz, qui connaissent la salamandre noire dans leurs mayens et alpages de Derborence, la désignent par le nom de « Sapatchiure », à Vétroz, et « Aëtse tchiora » à Conthey, c'est-à-dire qui trait les chèvres. Les Saviésans, par contre, la désignent par « Caomandra », traduction du terme français.

On sait que les salamandres, comme les crapauds, possèdent sur leur corps des glandes, produisant une substance venimeuse, mais ils n'ont aucun moyen de l'inoculer, et elle est sans effet sur la peau : elle ne peut produire de l'irritation que sur les muqueuses.

À l'égard du monde si vaste des insectes, les erreurs fourmillent, c'est assez compréhensible, car ces animaux diffèrent beaucoup plus de l'homme que les vertébrés. Leur organisation, leurs métamorphoses surtout, déroutent beaucoup de personnes.

On croit que les paquets d'écume qu'on voit sur certains arbres ou sur certaines herbes, et qui entourent des larves de Cercopes, donnent naissance à ces larves, alors que ce sont les larves qui rejettent par l'anus la sève qu'elles ont pompée avec

des bulles d'air interposées. On a dit aussi que c'était des crachats de coucou, ou de grenouilles, ou encore de la salive de serpent.

Les écailles des ailes de papillon, qui restent dans les doigts lorsqu'on les touche, produisent la gale, dit-on dans la vallée d'Illicz, ou bien elles font tomber les cheveux (Salvan).

On prétend que, si on touche des bousiers, ou s'ils se posent sur des personnes, ils donnent des poux (Martigny). Dans la vallée d'Illicz, on affirme que ce sont les châtaignes mangées crues qui produisent des poux chez les enfants. A Bex, on pense que l'urine de chat sur de la sciure de bois donne des puces, que les vernes produisent des taons (vallée d'Illicz), que les platanes engendrent des moustiques (Sion), et le fumier des vers (Salins). Les gouttes de rosée formeraient des sauterelles (Hérémente). La croyance à la génération spontanée n'est donc pas morte.

Même les gracieuses et inoffensives libellules sont considérées comme dangereuses à l'égal des vipères (val d'Illicz). A Hérémente, on dit que les doigts piqués par ces insectes meurent. Ailleurs on leur donne le nom expressif de « tire-yeux » ou « perce-yeux » (Hérens).

Beaucoup redoutent les forficules ou perce-oreilles, affirmant que ces insectes cherchent à pénétrer dans les oreilles pour y causer toutes sortes de maux, en particulier pour y perforer le tympan. A Saint-Luc, on les secoue soigneusement du linge qu'on a fait sécher en l'étendant sur les prés. Les perce-oreilles doivent sans doute leur nom à la ressemblance de leurs pinces avec celles qu'on employait pour perforer le lobe de l'oreille, afin d'y mettre des pendants. Ces insectes sont inoffensifs.

Les guêpes attirent l'attention des campagnards : les nids sont souvent dans la terre et les faucheurs sont fréquemment piqués. On prétend que les personnes qui mettent une poignée d'herbe en bouche peuvent s'approcher des nids sans danger (vallée d'Illicz). A Nendaz, à Hérémente, on précise qu'il faut alors marcher à quatre pattes ; le renard agirait ainsi et pourrait déterrer les nids impunément. Il existerait des hommes qui seraient de vrais « charmeurs » de guêpes : à Forclaz, sur Evolène, on cite le cas d'un homme qui prenait deux brindilles

fraîches de mélèze et les plaçait en croix entre ses dents. Son petit-fils aurait hérité de ce « pouvoir ». L'essentiel est d'avoir la foi, dit-on. On ajoute que les faibles d'esprit ne sont jamais piqués par des guêpes.

Lorsqu'on frappe certains articulés, voire certains vertébrés, ils deviennent tout à fait immobiles et raides: on dit qu'ils simulent la mort, afin qu'on les laisse tranquilles. On a montré qu'il existe chez ces animaux des zones dont l'excitation provoque automatiquement l'immobilité, et qu'il est d'autres zones qui agissent en sens contraire, sans relation aucune avec une utilité possible pour l'animal.

Les araignées inspirent à beaucoup crainte et aversion, aux femmes surtout. Toute piqûre d'origine inconnue est attribuée à ces insectes. Il y a environ un siècle, les tarentules étaient l'objet d'une grande crainte, en Italie et en Espagne. Elles mordaient les gens des campagnes et l'issue était mortelle, disait-on, il fallait faire venir des musiciens qui jouaient des airs d'un rythme particulier, les malades se mettaient à danser jusqu'à épuisement, et ils étaient guéris. La tarentule existe toujours, mais ne cause aucun accident grave, il s'agissait donc d'une curieuse illusion collective, entretenue par le plaisir de la danse.

De fait, les araignées ont du venin et peuvent l'inoculer avec leurs pinces, mais son effet est nul, ou à peu près, pour les espèces de nos pays.

Le scorpion, lui aussi, est très riche en légendes, sans doute parce qu'il secrète du venin et qu'il possède à l'extrémité de l'abdomen un dard au moyen duquel il peut l'injecter.

On a dit qu'un scorpion entouré de flammes retourne son dard contre lui-même et se donne la mort. Or, le scorpion supporte de grosses doses de son propre venin, il ne peut se suicider, si on l'entoure de feu, il est tout simplement grillé.

En Valais, il y a des scorpions sur le versant sud de la colline des Maladeires, près de Sion. C'est l'unique station au nord des Alpes, on suppose qu'il a été introduit par des marchands de scorpions qui les apportaient d'Italie.

Au hameau de Châteauneuf-Village, un vieillard m'a raconté comment on prépare « l'huile de scorpion ». On met un scorpion vivant dans un flacon d'huile, il y reste en vie pendant un jour, on le laisse encore pendant vingt-quatre heures, on le retire et l'huile est employée à des usages variés : contre les maux de ventre (3 à 9 gouttes), contre les maux d'oreilles, contre les morsures de vipères, de belettes, de musaraignes. Les personnes des environs, et même les pharmaciens de Sion, viennent encore faire leur provision de scorpions. Au village, on n'a aucun souvenir que les scorpions aient jamais piqué des personnes.

Ailleurs, on employait l'huile de scorpion pour « chasser le sable des reins et de la vessie, et pour résister à la malignité des humeurs ».

On trouve parfois, dans les eaux, des vers ayant la forme de fils minces, ce sont des gordius, vers parasites, dont le dernier stade est libre dans l'eau ; on les désigne sous le nom assez significatif de « fils de serpents ». On prétend que, si on les avale, en buvant de l'eau, ils se transforment en serpents dans l'estomac (vallées d'Illiez, de Nendaz, d'Hérens). Vers 1920, un journal du pays signalait gravement un fait de ce genre, à Massongex, où une jeune fille ayant avalé un de ces vers, avait un serpent dans l'estomac ; on la fit jeûner et le serpent, ayant faim, sortit pour boire du lait qu'on présentait à la jeune fille.

A Saint-Luc, à Sion, on connaît ces vers sous le nom de « filets » ; les bestiaux qui les avalent, en buvant de l'eau, gonflent démesurément et finissent par éclater, dit-on. Les araignées auraient la même propriété, aussi on les redoute fort.



Cl. M. Kettel

A BLITZINGEN (CONCHES)

Après sa cuisson au four du village, le pain est transporté à la maison sur un ratelier.

II^{me} PARTIE

FOLLATERRES - FULLY - BUITONNAZ - SAILLON

Le versant de la rive droite du Rhône, en face de Martigny, présente beaucoup d'intérêt : le sauvage et le cultivé s'y mêlent agréablement. On peut y faire de très belles excursions au printemps et en automne.

La géologie de la région est facile à déchiffrer, dans ses grandes lignes. Des roches cristallines forment tout le versant jusqu'à Saillon, d'où l'on voit surgir les roches sédimentaires, sous la forme d'une belle paroi rocheuses qui s'élève jusque vers 2000 m., en s'incurvant vers l'Ouest ; elle se continue par le portail de Fully, jusqu'à la Dent de Morcles.

La différence est si grande entre ces deux catégories de roches, qu'elle se traduit dans les formes du paysage. Les pentes uniformes et inhospitalières du cristallin, coupées de couloirs d'éboulis, sont dominées par les belles parois calcaires de la Grande Garde et du Grand Chavalard : exemple frappant de l'influence de la nature des roches sur la morphologie du paysage.

On pourrait organiser, de la façon suivante, une première excursion d'une journée : partir de Martigny, traverser la plaine en suivant la route de Brançon, bordée de peupliers d'Italie. Le vent qui remonte la vallée nous accompagnera de sa musique puissante. Après avoir traversé le pont sur le Rhône, on quitte la route pour franchir un canal, sur une passerelle, on monte à travers des vignes, puis, sans chemin, à travers des bois et

des clairières, jusqu'à ce qu'on atteigne le chemin qui monte de Brançon, vers 720 m. On le suit sur environ 150 m. ; au-dessus d'une tête rocheuse, un petit sentier se détache sur la gauche, qui nous conduira sur l'arête des Follaterres. Il est intéressant de monter sur cette arête, plus ou moins haut, même jusqu'à Jeur Brûlée, pour revenir sur Brançon et Martigny.

L'intérêt de cette excursion tient à des facteurs très divers. Le climat est chaud, mais moins sec que vers le centre du Valais, dès lors les conditions de fertilité du sol sont excellentes et la flore est d'une richesse exceptionnelle. Beaucoup de botanistes l'ont étudiée et admirée ; citons le D^r Christ : « La vallée change tout à coup de direction ; nous entrons dans une contrée vaste, pleine de lumière, au caractère méridional, aux horizons larges et lointains. Nous avons traversé les parvis, nous entrons maintenant dans le sanctuaire intérieur du Valais ».

En février déjà les corolles si fraîches du bulbocode commencent à s'épanouir au milieu des herbes sèches. Puis c'est la petite gagée des rochers, l'anémone des montagnes, aux corolles bleu d'acier, plus tard l'orlaya aux grandes fleurs stériles, blanches, en bordure des ombelles, l'asperge sauvage, la joubarbe aranéuse et celle des toits, l'oxytropis de Haller, le lychnis tomenteux aux fleurs rouge sang, et aux feuilles laineuses, qui ne se trouve en Suisse que dans cette région, le lychnis fleur de Jupiter, le saxifrage bulbifère, localisé là et près de Sion, l'achillée tomenteuse aux fleurs jaunes, de nombreux orchis, avec des hybrides rares.

Sur l'arête, les genévriers prennent la forme élevée qui les fait ressembler à des cyprès. Les pins sylvestres abandonnent leurs troncs droits pour s'étaler en grosses branches, comme des pins maritimes. Bien plantés sur des esplanades rocheuses, on dirait qu'ils ont choisi les plus beaux endroits pour abriter les amis de la nature.

De cette arête, placée à l'angle de la vallée du Rhône, la vue est très belle : elle laisse une impression de relief puissant.

On pourrait organiser une seconde excursion, très intéressante aussi, en partant de la gare de Charrat-Fully. On traverse

la plaine jusqu'au village principal de Fully, Vers l'Eglise. Les autres villages, Châtaignier, Saxé, Mazembroz, s'échelonnent à la base du versant. Bien abrité contre le vent de la vallée par l'arête des Follaterres, le territoire de Fully est très fertile et bien cultivé. Il a été habité de bonne heure : on y a fait de nombreuses trouvailles archéologiques, en particulier huit tombes de l'âge du bronze, près de Mazembroz, et un cimetière romain.

Au-dessus du village de Vers-l'Eglise, nous traversons une forêt de châtaigniers; c'est la dernière que l'on trouve en remontant la vallée, car cet arbre évite les climats trop secs ; il réapparaît, en individus isolés, entre Viège et Mörel. La vesce à feuilles de pois, espèce de la Sibérie, de l'Ukraine, de la Pologne et de la Galicie, trouve son unique station suisse dans la châtaigneraie de Fully et au pied du Mont d'Ottan. Nous atteindrons bien vite le petit village de Neuloz sur Tassony (Tasson est le nom patois de blaireau), puis Buitonnaz. De là, la pente devient plus forte, le chemin s'engage dans un profond couloir d'avalanche et gagne Tschiboz (1341 m.). Au-dessous du village, nous prenons le sentier qui se dirige vers le Nord-Est, traverse un torrent et nous amène à Randonnaz. On cherchera en vain ce village, indiqué sur les anciennes cartes : il a disparu et a été remplacé par un grand chalet de pâturage. Les huit ménages qui habitaient là-haut, toute l'année, sont descendus dans la plaine.

La montée aura duré trois heures ; arrêtons-nous au bord des grands rochers de Randonnaz et regardons le paysage. Quel relief ! Comme on domine la plaine ! On admire le grand effort de mise en culture, depuis l'endigement du Rhône jusqu'à nos jours, effort bien récompensé du reste par une agriculture perfectionnée et commercialisée. Les amis de la nature regrettent pourtant les marécages, en particulier la grande Gouille de la Sarvaz, si riche en plantes aquatiques, en oiseaux, en couleuvres et en animaux divers.

Un bon chemin, facile à trouver, à l'Est du chalet, va nous conduire à Saillon, à travers la forêt. Nous visiterons la car-

rière de marbre, exploitée depuis 1875, abandonnée aujourd'hui. Comme ces marbres se trouvent à la base de la paroi, sur les roches cristallines, on avait pensé qu'ils appartenaient à l'époque triasique ; on sait aujourd'hui que ces roches sont en série renversée, et que ce marbre est de l'urgonien. Sur une épaisseur d'une quinzaine de mètres, on trouve des marbres blancs, verts, violacés et gris ; ils ressemblent au cipolin des Romains.

Dans ces rochers, niche encore le grand duc, notre plus beau rapace nocturne, devenu si rare en Suisse. D'autres oiseaux rares se rencontrent aussi, comme le merle de roche, la huppe, voire l'aigle Jean-le-Blanc.

Plus bas s'ouvre la grotte du Poteux ; devant l'entrée, une belle esplanade orientée vers le Sud-Ouest : on se représente fort bien les hommes primitifs accroupis là, au bon soleil, regardant les flots du Rhône envahir la plaine, car cette grotte fut habitée.

A la base des rochers surgissent les sources de la Sarvaz ; si on les visite au moment de la fonte des neiges dans la montagne, l'eau s'échappe en grande abondance par les fissures des rochers. Ce sont ces eaux d'infiltration des entonnoirs du Grand Pré et d'ailleurs, qui rencontrent les roches cristallines, imperméables, et qui sont ainsi conduites en ce point d'émergence.

Enfin, nous ne manquerons pas de visiter le village de Saillon ; construit sur un rocher, entouré de remparts, dominé par un château et une tour semblable à celle de Saxon, de la Bâtiaz, de Duin, de St-Triphon. Les ducs de Savoie, spécialement Pierre II, appelé le petit Charlemagne, avaient cherché à faire de Saillon une place forte importante. En 1475, lors de la conquête du Bas-Valais par les Hauts-Valaisans, ceux-ci brûlèrent le château. Depuis l'établissement de la route cantonale et du chemin de fer, sur la rive gauche du Rhône, Saillon est tombé au rang d'humble village agricole. Il reste cependant très intéressant, grâce aux remparts, débordés par les constructions, qui ont été conservés avec leurs portes. A l'Ouest de la

collines, les murailles, ornées de quatre tourelles, descendent de la tour jusqu'à la plaine. Les autorités de Saillon sont attentives, aujourd'hui, à conserver ces monuments, ainsi que la flore sauvage de la colline. En nous éloignant pour gagner Saxon, nous nous retournerons pour admirer cet ensemble pittoresque, évocateur d'un lointain passé.

LEYTRON ET L'ARDÉVAZ

En montant de Leytron vers les villages de Produit et de Montagnon, il sera facile d'observer que les terrains de tout ce versant sont en mouvement : les ondulations de la route, les fissures des murs, l'inclinaison des maisons, la forme du paysage disposé en cuvette, tout indique la mobilité du sol.

Ce glissement de terrain est très ancien, il a dû débiter au moment du retrait du grand glacier qui occupait toute la vallée du Rhône, jusque vers 1200 m., à l'époque glaciaire. Il faut en chercher la cause dans la composition du terrain qui est formé par des schistes aaléniens sombres, se décomposant et donnant une terre très plastique, lorsqu'elle est imbibée d'eau. En temps normal ces mouvements sont lents et très irréguliers, ils varient entre 3 et 100 cm. par an pour la période de 1931 à 1938, d'après les mesures de 13 points, établis et contrôlés par le Service topographique fédéral. Au printemps 1931, à la suite de la fonte des neiges très abondantes, l'avance vers le sommet du glissement avait été de 6 à 7 m. en 3 mois.

La population de ces villages est habituée à ces mouvements ; il est très difficile de lui faire accepter des mesures de protection, comme la restriction ou même la suppression des arrosages sur les terrains les plus menacés, l'interdiction de bâtir des maisons en pierre, la surveillance des eaux de surface. Pourtant les inconvénients sont très sensibles : plusieurs

maisons ont dû être démolies, les conduites d'eau sont endommagées, les limites de terrains faussées, la route abîmée.

On peut se diriger sur le joli plateau d'Ovronnaz et gagner de là les mayens de Chamoson, ou encore suivre l'arête boisée qui vient rejoindre, vers l'Ouest, les rochers de l'Ardévaz. Un sentier à peine marqué, une petite paroi à escalader sans danger, puis, à travers la forêt, on atteindra le sommet (1481 m.). Nos efforts seront récompensés : on domine à peu près verticalement de 1000 m. le village de Leytron.

Pour le retour, il est préférable de prendre le même itinéraire jusqu'aux mayens de Chamoson, d'où la route nous ramènera vers la plaine.

LA ROUZZIAZ SUR CHAMOSON

Partant de la gare de Chamoson, on visitera en passant l'église de Saint-Pierre de Clages, l'un des plus intéressants monuments de l'art roman dans la Suisse méridionale, construit au XI^m^e siècle. Son clocher octogone ne se rencontre que dans les régions de Lyon, du Midi de la France et de l'Italie.

Chamoson est construit au sommet du grand cône d'alluvions de la Loseintze. Un effort louable a été fait pour donner, aux maisons de ce village, un cachet esthétique dont les constructions paysannes de la plaine sont souvent dépourvues.

Vue de Chamoson, la grande paroi calcaire du Haut de Cry est impressionnante ; elle forme un très beau cadre pour le village. C'est vers ces rochers que nous allons nous diriger, en prenant le chemin de Neimiaz, où nous ferons halte pour observer le glissement de terrain du Grugnay. En janvier 1906, les habitants de Chamoson s'aperçurent que les arbres de la forêt, au-dessous du Haut de Cry, penchaient de tous côtés. Tout ce terrain s'était mis en mouvement à la suite des pluies abondantes. On peut voir encore les ondulations du sol dans les prés de Neimiaz. L'angoisse était grande, mais la masse glissante fut arrêtée par la rencontre de deux bandes convergentes de roches stables, au-dessus du Grugnay.

Le sentier de la Rouzziaz, à peine visible, commence à l'orée de la forêt, au-dessus des dernières maisons de Neimiaz, près d'un réservoir. Il monte vers le Nord-Est à travers bois, se

dirigeant vers les rochers. Des couloirs, de petites vires, permettent de gagner le sommet de la paroi. Sans être difficile, ce passage demande cependant de la prudence et un certain entraînement à la marche dans les rochers. On aboutit à un petit col boisé ; on peut monter, à droite, au point 1328, d'où la vue est très belle (trois heures depuis la gare) et redescendre sur les mayens d'Ardon.

Mieux encore, il est possible, du petit col boisé, de prendre un minuscule sentier qui monte à gauche, sur une pente très raide, et d'atteindre le point 1721. On est au bord de la paroi qui domine Neimiaz, de 800 m. : la vue d'ensemble sur tout le Valais central est de toute beauté.

Un peu plus haut, à Versan, on peut admirer l'une des deux seules stations valaisannes du dracocéphale d'Autriche, qui ne se trouve en Suisse qu'aux Grisons et en Valais ; c'est une belle plante aux fleurs bleues, en forme de gueule.

Pour la descente, il suffit d'avancer d'environ 200 m. sur l'arête, au début du pâturage de Versan, pour trouver, à l'orée de la forêt, un bon chemin, rejoignant plus bas celui de Derborence à Ardon. Il y a, dans cette forêt de la Fada, une station de sabots de Vénus et, plus bas, dans les rochers, de grands lys rouges.

Je recommande beaucoup cette excursion de la Rouzziaz parce qu'elle laisse une belle impression de course de montagne, malgré qu'on ne s'élève qu'à 1700 m. Entre deux saisons, lorsque les régions supérieures sont difficilement abordables, il peut être intéressant d'avoir un but si rapproché de la plaine et si peu connu.

LE VALLON DE DERBORENCE

Lorsqu'on remonte la vallée du Rhône, par la voie ferrée ou par la route cantonale, entre Saint-Pierre de Clages et Ardon, on voit s'ouvrir, à gauche, une entaille dans la chaîne des Hautes Alpes calcaires, une entaille gigantesque, originale, paraissant fermée à sa base, tant la coupure faite par le cours d'eau, la Lizerne, est étroite : un véritable trait de scie dans les roches. Pour pénétrer dans cette vallée, il faudra s'élever sur les versants, soit sur la rive droite, au-dessus d'Ardon, soit sur la rive gauche par Aven (Conthey). Nous choisirons cette rive parce qu'elle est plus intéressante.

Du hameau de Magnot, près d'Ardon, on peut suivre un chemin jusqu'à Aven, ou mieux encore, s'engager sur la crête boisée jusqu'à la chapelle de Saint-Bernard. De ce point, la vue sur le Valais central est remarquable. On pénètre ensuite dans la vallée par un excellent chemin, pittoresque à souhait, bien ombragé « se tordant comme un vers », selon l'expression de Ramuz, pour éviter les parois de rochers que nos ancêtres, ne connaissant pas les explosifs, devaient forcément contourner. Tout de suite, le style de ce paysage apparaît, style typique des montagnes calcaires, plissées, aux couches redressées, sculptées par l'érosion. Les versants ont ainsi pris une forme abrupte, se terminant vers leur base en une gorge profonde et inaccessible ; souvent, d'immenses parois coupent les versants ; leur

couleur est très belle, d'un gris-bleu si délicat, avec des nuances, suivant leur âge et leur composition chimique.

L'orientation Nord-Sud de cette profonde entaille lui vaut de participer à deux climats très différents : à l'aval, le climat sec et chaud du Valais central, vers l'amont, un climat océanique, car les masses d'air humide venant de l'Ouest y pénètrent surtout par-dessus le Pas de Cheville et y déversent d'abondantes précipitations.

La flore marque la rencontre et l'interpénétration de ces deux climats, avec une netteté qui frappe l'œil le moins exercé. On rencontre d'abord des bois de pins et de chênes rabougris, aux senteurs si parfumées, caractéristiques des versants très chauds du Valais central. Puis, à mesure qu'on pénètre dans la montagne, l'épicéa et aussi le sapin blanc s'infiltrèrent en même temps que le hêtre : oui, le hêtre, l'arbre des climats humides, qui s'arrête à Martigny et ne pénètre pas dans le Valais central, forme de vraies forêts dans la vallée de Derborence. Bientôt le mélèze surgit aussi et jette sa note de grâce et de finesse. Avec les érables, les trembles et même l'if, toute la variété d'arbres que la montagne possède se présente à nos yeux. Près du lac, sous Véroquet, on peut admirer une véritable forêt vierge, car les bois ne sont jamais exploités : voici d'énormes sapins blancs dont la cime se dessèche peu à peu ; ils meurent sur place, tandis que d'autres se décomposent lentement par terre, donnant asile à une foule d'insectes et de petites plantes.

Sur certains rochers en forme de dalles, sous Véroquet, au Sud-Est, on aperçoit de tout petits pins, très âgés, en forme de buissons, qui rappellent les arbres nains que les Japonais obtiennent à force de patience et de peine : leurs racines s'enfoncent profondément dans les fissures des rochers, y trouvent à peine un minimum de nourriture, juste de quoi ne pas mourir.

La flore herbacée est des plus variée : dans la région sèche de l'aval, sur Ardon, croît une euphraise visqueuse, au parfum très violent, qui n'existe ailleurs, en Suisse, que dans les bois de pins de Finges et des environs, puis le cytise rayonnant, en forme de buisson privé de feuilles, afin de diminuer la trans-

piration — l'eau est si rare — l'hysope, l'absinthe valaisanne, l'anémone des montagnes et tant d'autres. Dans les rochers, les grandes et brillantes corolles du lys rouge jettent une note inattendue ; on dirait des flammes. Les habitants les connaissent bien : ils les désignent sous le nom de « perrons ». Deux de leurs mayens portent le nom de Tzanperron. Par-ci par-là, on trouve même des colonies de sabots de Vénus. Vers l'amont, le climat humide permet à la dauphinelle élevée et à un ail curieux (*allium victorialis*), connu sous le nom d'herbe à neuf chemises, de s'installer avec tant d'autres espèces du climat océanique.

En automne, une excursion à Derborence présente un charme exceptionnel : les couleurs de la végétation y forment des associations inconnues ailleurs, dues au mélange du hêtre avec le mélèze et les érables, que la belle teinte des roches met en valeur, magnifiquement.

La faune de Derborence est particulièrement intéressante, du fait qu'on y a établi, depuis 1911, un district franc fédéral, en même temps qu'on en créait un semblable sur territoire vaudois. C'est donc une surface de 152 km. ² sur laquelle les animaux sauvages sont protégés.

Un district franc est une région dans laquelle la chasse est toujours interdite, et que des gardes spéciaux surveillent constamment, aux frais de la Confédération et du canton. On a commencé à en créer vers la fin du siècle passé ; on avait fini par s'émouvoir de la disparition de certaines espèces, du bouquetin en particulier. On voyait venir le moment où le chamois disparaîtrait aussi. Le but était la protection du gibier seulement, mais peu à peu, les idées de protection de la nature se sont répandues et, aujourd'hui, on pratique, dans les districts francs fédéraux, la protection de tous les animaux, même des carnivores qui jouent un rôle utile dans l'ensemble.

La vallée de Derborence est un territoire à peu près complètement fermé par des rochers, un vrai parc naturel. Sa faune est fort intéressante : les chamois y trouvent des conditions très favorables ; on en compte environ 500. Il est facile d'y observer leurs mœurs et leurs conditions de vie ; ainsi, on a constaté que

la foudre peut leur être nuisible, elle en tua neuf sous un mélèze, en 1939 ; ils sont aussi victimes des avalanches et surtout des abondantes chutes de neige hivernales.

A certains endroits, comme aux Liappeys de Cheville et aussi au pied de la paroi du Haut de Cry sur Chamoson, existent des substances, efflorescences minérales de sulfate de chaux ou de magnésie, que les chamois viennent lécher avec beaucoup d'avidité. Les femelles, avec leurs petits, et aussi les jeunes de l'année précédentes, recherchent ces endroits connus sous le nom de « Salins ». Ils accourent parfois de très loin : un homme mettrait six heures pour accomplir ce trajet. Du sel, placé sur leur passage, ne les a retenus qu'un moment ; l'attrait de ces sulfates paraît très grand pour eux. Les salins sont très favorables pour l'étude des mœurs des chamois : en se dissimulant, on peut suivre les jeux des jeunes, qui s'exercent à sauter sur les blocs, à grimper, à lutter entre eux. On entend les appels des mères et des petits, on observe certaines scènes spéciales : ainsi, à Chamoson, on a vu une mère défendre, contre un renard, son petit mort depuis plusieurs jours.

Les chevreuils augmentent lentement à Derborence, on en compte une trentaine, ils sont très difficiles à observer, car ils se tiennent dans les forêts et fuient au moindre bruit, avant qu'on puisse les voir.

Les marmottes abondent un peu partout.

Les blaireaux font parfois de longs voyages, en automne, de Servaplana jusqu'à Aven, cinq kilomètres, pour chercher des raisins ou des poires.

Les renards sont nombreux, on en a vu un creuser trois mètres dans la neige d'une avalanche, afin d'atteindre un chamois mort, ce qui montre la finesse de leur odorat.

L'aigle royal niche encore chaque année à Derborence, on signale trois aires, occupées à tour de rôle, dans des rochers inaccessibles. Ce grand oiseau des montagnes peut causer certains dégâts, cependant, sa beauté si remarquable mérite bien qu'on fasse quelques sacrifices pour le conserver. C'est pourquoi il est protégé. Autrefois, on le détruisait avec acharnement.

On trouve encore à Derborence le plus grand de nos rapaces nocturnes, le grand duc. J'ai été témoin d'une scène, sans doute bien exceptionnelle, dans le vallon de Cheville, non loin du col : un grand duc chassait en plein jour, une jeune marmotte n'a échappé que grâce à notre arrivée, qui a effrayé le rapace.

Le petit coq de bruyère, la bartavelle, la gélinotte et le lagopède existent, mais en nombre assez restreint ; on pourrait s'attendre à un développement plus grand, ces espèces n'étant pas chassées par l'homme. Les lois qui régissent la multiplication des espèces animales, influence du milieu, concurrence vitale, épidémies, sont loin d'être connues dans tous leurs détails.

Citons encore le grand corbeau, le pic noir et parfois des canards qui viennent se reposer sur le lac de Derborence.

La salamandre noire est très fréquente, à partir de 1300 m. jusqu'aux alpages. On la voit se dresser sur ses pattes antérieures, dans une jolie attitude d'observation. Derborence, en Valais, est à peu près la seule station de cette espèce.

Dans la partie inférieure de la vallée, sur Ardon, la faune des régions chaudes est caractérisée par le lézard vert, la couleuvre d'Esculape, la cigale, la mante religieuse. Quel contraste avec la salamandre noire des climats humides !

Il nous reste à parler des habitants de cette vallée : ils sont peu nombreux ; la pente forte des versants, l'abondance des affleurements rocheux, n'ont pas permis aux hommes de défricher la forêt, sauf sur de tout petits espaces, pour en faire des mayens comme Maduc, Tzacolet, Servaplana, Mottelon, Tzapperron, Orpelin, Mont Bas. La partie la plus utilisée par les hommes a été enfouie sous deux gros éboulements, survenus en 1714 et 1749 ; environ 200 chalets furent engloutis, un pâtre réussit à ressortir vivant, après plusieurs mois. Ramuz a fait de cet épisode le sujet de son livre : *Derborence*. C'est en 1749 que fut formé le lac de Derborence. La masse s'est détachée à peu près au sommet de la paroi des Diablerets et s'est précipitée très loin dans la vallée ; elle reste bien visible, très distincte du paysage avoisinant, car la végétation ne s'est guère installée sur ces blocs. La désagrégation des roches sur cette paroi de-



Cl. M. Kettel

VENDANGEURS DE VISPERTERMINEN

Solides lurons, ils remontent d'un pas allègre les pentes qui conduisent au vignoble des « païens », jusqu'à 400 m. au-dessus de la route.

meure très active : si on a donné le nom de Diablerets à son sommet, c'est qu'on disait autrefois que des diables s'amusaient sur le glacier de Zanfleuron, à lancer des pierres contre la petite pointe dite « Quille du diable », et que ces pierres tombaient dans le cirque de Derborence.

Il est intéressant d'observer l'attitude de la population envers le district franc. Le plus grand nombre ne s'en préoccupe pas ; les chasseurs et les braconniers disent que les propriétaires du terrain devraient aussi avoir les animaux ; s'il en était ainsi, il y a longtemps qu'il n'existerait plus de gibier dans la vallée. On insiste sur les dégâts causés par les chamois dans les pâturages : en réalité, ils sont minimes, les charnois se tenant plus haut, dans les rochers. On dit que les chamois s'abâtardissent à cause de la consanguinité ; or, il y en a 500, il ne saurait donc y avoir de consanguinité. Au fond, on essaie de justifier le braconnage, qui est une mauvaise action, surtout dans un district franc fédéral, entretenu aux frais du public.

Visitons ce val de Derborence avant qu'on y fasse une route, avant que ces belles forêts ne soient saccagées. Ce parc naturel est certainement unique en son genre dans les Alpes ; il a tout pour intéresser le géologue, le géographe, le botaniste, le zoologiste et aussi le simple ami de la nature, qui cherche à voir les êtres se développer librement, loin des influences humaines, dans un beau paysage alpin. De la région du lac, on ne voit pas l'ouverture de la vallée vers l'aval, on a l'impression d'être au fond d'un cirque très sauvage. Attendre l'arrivée de la nuit, assister à un orage à Derborence, voilà qui laisse des impressions profondes.

Pourquoi un tel paysage n'est-il pas devenu notre parc national de la Suisse romande ?

« Derborence, le mot chante triste et doux dans la tête, dit Ramuz, si loin que le regard se porte, il n'y a plus rien que des pierres et des pierres et toujours des pierres ». Oui, mais ces pierres constituent une si belle page de l'histoire de nos Alpes !

MAYENS DE CONTHEY ET DE SAVIÈSE

Pour visiter la région de Conthey-Savièse, on peut partir de la halte de Châteauneuf ou de la route cantonale au Pont de la Morge.

On rencontre d'abord les villages de Plan-Conthey et de la Place, encore en plaine, puis un premier palier, avec Saint Séverin, le Bourg, Sensine, et enfin un palier supérieur, avec Aven, Erdes, Premploz et Daillon. Ainsi Conthey est un terme général pour désigner l'ensemble de la commune, chaque village portant un nom particulier. Avec une population de 3300 habitants environ, un vaste territoire allant de la plaine à la montagne, Conthey est une commune importante, aux possibilités étendues.

Vu de la plaine, ce versant semble avoir une pente très uniforme ; mais en montant jusqu'à Daillon, on découvre de nombreux replis de terrain. De Daillon, on atteint les mayens de Conthey en une heure. Faisons halte au point 1219, sur cette colline si bien située.

Le sol est formé par des terrains calcaires jurassiques et crétacés, les couches plongent vers l'Est, d'où une asymétrie très marquée des deux versants de la vallée de la Morge : pentes relativement douces sur le versant de Conthey, pentes fortes et rocheuses sur le versant de Savièse. Beaucoup de moraines, rhodaniennes et locales, ont contribué à la formation de la terre végétale.

Le vaste plateau des mayens, aux pentes douces et verdoyantes, coupées de bouquets de mélèzes et d'épicéas, est très beau ; mais ce qui attire le plus le regard, ce sont de petites constructions en pierre, blanchies à la chaux ; il y en a partout, jetées comme au hasard, animant ce paysage. C'est bien ce qui donne aux mayens de Conthey un cachet unique en Valais ; ailleurs, elles sont en bois. Ces petites maisons, car ce sont bien des maisons, représentent un stade très primitif de la demeure paysanne en montagne : elles comprennent une petite écurie, à demi-enfoncée dans le sol, et, au-dessus, un local qui sert de cuisine et de chambre. Comme on y habite très peu, on n'a pas jugé utile d'en modifier la disposition.

Admirons la chaîne lointaine des Alpes pennines, avec la Dent Blanche, qui dresse sa silhouette élégante au fond du Val d'Hérens.

Une excursion en Valais doit comprendre les bisses dans son programme : nous serons servis à souhait, voici le grand bisse de la « Tzandra », qui prend sa source au pied du Sanetsch et irrigue la commune de Conthey. Quelle heure délicieuse nous allons passer à le suivre, à travers la combe de la Rogne et la forêt des « Bournaux » (tuyaux), réservée au Bourg jusqu'en 1563, pour l'entretien de la conduite d'eau, alors établie avec des tuyaux en bois ! Nous atteignons le plateau des mayens de My, îlot de verdure, au milieu des forêts, parsemé lui aussi de petites maisons blanches. On a peine à se détacher de tant de beauté, mais la route sera longue encore ; avançons jusqu'au chemin du Sanetsch.

Sous les grands rochers de Cretta Besse, du Sérac et du Sublage, dans le vallon de la Nettage, nous découvrons de petits chalets de mayens, jetés à profusion dans un paysage ravissant ; ils sont en bois, patinés par le soleil et appartiennent à des habitants de Savièse. Un groupe surtout est original : sur un grand rocher, une vingtaine de petits chalets forment une sorte de procession le long d'une crête : sur le Scex.

La vallée de la Morge monte vers le Sanetsch, toute parsemée des mêmes sympathiques constructions : Roua, Glarey,

Tsarin, Tsanfleuron. Le col s'ouvre au-dessus, autrefois voie commerciale : les Valaisans transportaient sur le versant bernois des fruits et du vin, et revenaient chargés de marchandises diverses ; vingt-quatre heures de marche, pour gagner 4 à 5 fr. ! Voie militaire aussi : en 1419, les Bernois vinrent au secours de Guichard de Rarogne, et en 1475, ils aidèrent les Hauts-Valaisans à battre les troupes du duc de Savoie.

En suivant, à la descente, le chemin du Sanetsch sur Savièse, nous admirerons le tracé de l'ancien bisse de Savièse, à travers les rochers. Nous traverserons la Morge sur le Pont du Diable, jeté audacieusement sur une gorge étroite et profonde ; la chapelle des Corbelins nous accueillera, à l'entrée du plateau de Savièse. Les villages de Chandolin, Granois, Saint-Germain, avec sa belle église, Rouma, Ormona, défileront sous nos yeux ; nous rencontrerons des Saviésannes portant leur beau costume.

Partout, à Savièse, on voit des arbres en forme de colonnes, ce sont des ormeaux, taillés pour la feuille, ancienne coutume qui consiste à couper les branches des arbres vers la fin de l'été alors que les feuilles sont encore vertes ; après dessiccation, ces feuilles sont utilisées, en hiver, comme supplément de nourriture pour le petit bétail. Les branches repoussent, et après deux ou trois ans, on les coupe de nouveau. Un champignon parasite atteint actuellement les ormeaux, et risque d'enlever au plateau de Savièse une partie de son originalité.

Puis, descendant pendant que les derniers rayons du soleil couchant illuminent le Cervin et la Dent Blanche, nous découvrirons Sion, au pied des collines de Tourbillon et de Valère, surmontées de leurs châteaux. Quand on a vu un tel paysage, on ne l'oublie jamais plus.

AYENT - TSALAN - SÉRIN

Le versant droit de la vallée du Rhône est découpé en territoires qui ne manquent pas d'analogie entre eux. Après ceux de Conthey et de Savièse, voici celui d'Ayent, entre la Sionne et la Liène. Une route y conduit ; de Sion, on commence par s'engager dans le vallon de la Sionne, que l'on quitte pour gagner le hameau de Champlan. Sur ce parcours, on peut entendre, à profusion, au printemps, le chant des rossignols.

A l'entrée du village de Grimisuat, on admire un vieux bâtiment carré à pignons, dont les murs ont 1,80 m. d'épaisseur ; il sert de cure. Ce castel fut légué, en 1267, aux Chanoines de Sion, par le Doyen Aimon de Venthône, puis il passa au 14^{me} siècle aux nobles de Crista, bourgeois de Sion.

La route se dirige vers le Nord-Est, contournant des collines de terrain sauvage, qui émergent des cultures, et donnent à cette région un charme, une originalité toute particulière. Dans la zone inférieure, ces collines sont formées de schistes lustrés, c'est-à-dire de roches rendues brillantes par des paillettes de micas, et qui se laissent fendre dans une direction. La colline du château, sous les villages, est en jurassique ancien ; elle portait, en effet, un château, cité déjà en 1052, dont il ne reste plus rien. Sur Botyre, on voit des affleurements de gypse, puis le jurassique occupe la région supérieure, pour faire place au crétacé dans la zone qui domine les alpages.

La flore compte de curieuses espèces comme cette tulipe sauvage à fleurs jaunes (*tulipa sylvestris*), dans les champs, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, sauf dans les prés au-dessus de Törbel ; puis ce cytise rayonnant (*Cytisus radiatus*), formant de petits buissons, aux fleurs d'un jaune éclatant, avec des rameaux verts, privés de feuilles, pour diminuer la transpiration ; cette plante se localise entre la Lizerne et la Raspille. Les mayens d'Antsère abritent l'aposeris fétide, dont les feuilles rappellent celles de la dent de lion, la pédiculaire feuillée et, dans les étangs, le trèfle d'eau.

Ayant un climat très sec, des bisses importants doivent suppléer au manque d'eau. Le bisse de Clavoz, connu déjà en 1453, va chercher les eaux dans la Liène et irrigue les vignes ; en le suivant, on peut admirer les plus grands murs de vignes qui soient. Il fallait, pour réaliser de tels travaux, tout l'enthousiasme que peut susciter la noble culture.

Le grand bisse d'Ayent a sa prise dans la Liène, à 1540 m. On connaît son existence dès 1448 ; il est destiné à l'irrigation de toute la commune, et cède même une partie de son eau à Arbaz « depuis le coucher du soleil samedi jusqu'à celui du lundi », selon les termes de l'accord. Près du « Pas de la Matta », il traverse une énorme paroi de rocher. Quel courage n'a-t-il pas fallu à ces montagnards pour tailler, à la main, la conduite et le passage pour le gardien, en suivant un banc de roche un peu moins dure, sur un à pic qui atteint 250 m. ? Le « cierge du bisse » brûle pendant la messe, à un autel latéral ; un garde le porte pendant les processions. Ce fait montre bien l'importance vitale du grand bisse pour la population d'Ayent.

En 1905, la ville de Sion a construit un autre bisse, plus haut, afin d'alimenter la Sionne pendant l'été.

La commune comprend les villages de Signèse, Argnaud, Blignoud, Botyre, Saxonna, Saint Romain, Fortuno, La Place, Villa, Luc, tous bien placés sur des terrasses ou des replis de terrain.

L'ethnographie de cette région présente beaucoup d'intérêt. Malgré le peu d'éloignement de la plaine et les voies de com-

munications faciles, on a conservé des habitudes archaïques, comme cette distribution de pain, de fromage et de vin, à toute la population — plus de 2000 personnes — le jour de la Pentecôte.

Gagnons le territoire des mayens : petits plateaux, entourés de forêts, chalets rustiques, construits en pierres sèches, selon un plan qui n'a guère varié, depuis l'époque néolithique ; groupés comme à Flan ou disséminés comme à Antsère, ils s'harmonisent fort bien avec le paysage et lui donnent une note humaine. Documents précieux pour l'histoire des maisons paysannes dont ils représentent le premier stade.

D'Antsère, suivons un sentier qui gagne la crête vers l'Ouest, et monte dans la forêt ; on contourne une aspérité rocheuse, « la Brune », puis on débouche au-dessus de « la Dent », dans les pâturages, vers 2000 m. La vue sur la vallée du Rhône et les Alpes pennines est d'une grande beauté. On peut suivre le plateau ondulé par Tsalan, s'arrêter près du chalet de l'alpage de Dué (1931 m.), car on trouve là une coutume unique en son genre : une quarantaine de « Pô » (pieux) de mulets sont alignés sur le gazon ; sur un mélèze abattu, les pâtres scient un morceau du tronc, à l'endroit où se trouve une grosse branche ; ils l'équarissent en lui donnant une forme de parallépipède d'une largeur de 20 à 45 cm., une hauteur de 12 à 38 cm., une épaisseur de 12 à 15 cm. La branche est enfoncée en terre par son extrémité, maintenant la pièce de bois un peu au-dessus du sol.

Les pâtres s'ingénient à décorer ces pieux avec leur couteau. Ils y ont gravé le nom et le prénom du consort qui a le droit d'y attacher son mulet, le jour de la désalpe, pendant qu'a lieu le partage des fromages. On y ajoute la marque de famille, souvent la date, le nom de l'alpage, des signes religieux comme le calice, parfois surmonté de l'hostie, des signes patriotiques comme la croix fédérale, des fleurs stylisées, même la fleur de lys, souvent des edelweiss, des écussons, un cœur, des animaux sauvages ou domestiques, des arbres, des chalets, des

montagnes, des étoiles, des drapeaux. L'alpage du Rawyl conserve encore une belle collection de ces pieux.

En continuant vers le Nord-Est, on atteint l'alpage de Sérin où se produisit un grand éboulement, le 30 mai 1946, à la suite d'une violente secousse de tremblement de terre.

On peut revenir par le joli hameau de mayen de Pra Combéra et gagner la Giète Delé, le Torrent Croix et les villages d'Ayent.

Peu d'excursions, en Valais, sont aussi riches en beaux paysages et en intéressants phénomènes de tout genre.



Passoire pour le lait
taillée dans un tronc d'arole. Les aiguilles
de l'arbre servent de filtre

LA RÉGION DE LENS-MONTANA

Entre la Liène et la Raspille se développe un large éventail de terrains bien cultivés et très habités : Icogne, Lens, Chermignon, Venthône, Sierre, Miège, Mollens, Randogne, Montana.

La partie supérieure, vers 1500 m., forme un vaste plateau, parsemé de jolis petits lacs. Les Valaisans s'étaient contentés d'y construire de petits chalets de mayens, très disséminés.

La forme de cette terrasse, si favorable aux établissements humains, son exposition si ensoleillée, la vue si belle sur la vallée du Rhône et la chaîne pennine, attirèrent l'attention des médecins, en particulier du D^r Stéphani, qui créa là-haut une modeste station pour les malades ; elle devait prendre par la suite l'importance que l'on sait. Plus tard, on construisit des hôtels, surtout du côté de Crans ; une station de tourisme prit aussi une grande ampleur.

Les environs de Montana-Crans n'ont pas été touchés par la modernisation et conservent tout leur intérêt. Vers l'Ouest, on atteint bien vite le versant gauche de la vallée de la Liène, avec ses pentes boisées, coupées de parois rocheuses ; on y pénètre par un passage que les ours d'autrefois ont bien su utiliser : « le Pas de l'Ours ». A l'époque où ce chemin fut établi, on ne connaissait pas encore les explosifs, on a donc dû éviter les parois rocheuses ; aussi le chemin descend, remonte,

redescend avec une fantaisie agréable aux gens qui ne sont pas pressés, pour atteindre enfin l'alpage et le col du Rawyl.

Au-dessous du chemin s'échelonnent les bisses de Lens et de Saint-Léonard. Au-dessus, le bisse de Roh amène les eaux de l'Ertentze sur le plateau de Montana. La circulation de l'eau n'admet pas les fantaisies du chemin ; alors, il a fallu lui faire traverser les rochers à peu près horizontalement, par des chénaux en bois, ou en lui taillant un passage, à la main, à travers le roc. Travail impressionnant, qu'on aime à visiter, parce qu'il montre bien l'intelligence des montagnards qui ont su adapter leur effort aux formes si variées du terrain, très accidenté dans cette région. Sur une dalle ils ont gravé cette belle pensée : « Dieu bénit le travail et protège ceux qui l'aiment ». Un tunnel conduit actuellement les eaux à travers la montagne, mais la visite du bisse abandonné reste encore une promenade très originale.

Au Nord de Montana, le terrain s'élève en pente douce, habillé d'épicéas et de mélèzes, puis de verts pâturages, jusqu'à Bella Lui (belle pente). Plus haut encore, les sommités des Hautes Alpes calcaires couronnent la région.

Les rochers de Bella Lui abritent une plante rarissime, la saxifrage penchée (*saxifraga cernua*), connue en Suisse seulement, dans quelques petites stations entre le Sanetsch et Bella Lui et dans une autre, de la Basse Engadine, à la frontière autrichienne.

A l'Est de Montana, à peine a-t-on quitté les sanatoria, qu'on trouve les primitifs chalets de mayens des Valaisans : le contraste est frappant. Bientôt, on suit un bisse ravissant, qui nous conduit par les mayens d'Aprili, jusque dans le vallon de la Tièche, où il prend naissance. Si nous ne nous laissons pas retenir par l'abondance des fleurs et par la fraîcheur des eaux de ce vallon, nous continuerons par un petit sentier, à travers des mélèzes clairsemés, jusqu'à Varneralp. Quelle belle terrasse ! Comme on domine la vallée de la Dala et Loècheles-Bains, du haut de ces grands rochers !

On peut de là descendre sur Plammis, Varnerwald et Varone, pour atteindre la gare de Loèche-Souste ou celle de Salquenen.

On pourrait aussi monter, de Varneralp, vers la crête de Murmattenn (2327 m.) et descendre sur Loèche-les-Bains par le joli passage de Larschitritt, succession de vires gazonnées et de bancs calcaires, à déclivité très forte, qui demandent une certaine habitude de la montagne.

SALQUENEN - VARONE - ALBINEN - GUTTET

Nous partirons de Salquenen (Salgesch), village dans un site très abrité, dominé par un vignoble dont les produits sont réputés, en particulier un vin rouge dit « vin d'enfer ». On voit encore les vestiges d'une tour carrée, restes d'un prieuré, hospice des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Jolie chapelle sur la colline voisine ; on y a trouvé des tombes de l'âge du bronze et des restes de l'époque romaine. Le nom de Salquenen vient du latin *salicetum*, buissons de saules.

En suivant le plateau allongé, supporté par des rochers en forme de falaise, à une centaine de mètres au-dessus du Rhône, nous nous arrêterons près de l'église de Varone. La vue sur l'ensemble de la région de Finges est très instructive : d'un coup d'œil, on embrasse les collines de l'éboulement, le cône d'alluvions de l'Illgraben, le cône du Rottensand, construit par le Rhône.

Varone, dont le nom est d'origine gauloise, fut reconstruit en pierre, après avoir été incendié par les Français en 1799.

Pour pénétrer de Varone dans la vallée de la Dala, on avait établi autrefois les échelles de Varone, passage très accidenté, tracé en biais à travers la paroi rocheuse de Schattensfluh ; un petit oratoire en garde l'entrée, dans la partie supérieure. A 189 m. plus bas, on avait d'abord construit un bisse que l'on a remplacé par une route taillée dans les rochers, le bisse, recouvert de dalles, passe sous la route.

L'entrée dans le vallon de la Dala marque un contraste frappant du paysage : brusquement, après les cultures de Varone, on découvre un cirque de rochers qui semblent protéger de vastes forêts, entourant les minuscules villages d'Inden et d'Albinen, recueillis et paisibles. Au fond de la gorge, entre les rochers, quelques taches rouge sang indiquent, en automne, une station d'avant-garde du perruquier, sur les pentes de Gettving, en face de la gare de Tourtemagne.

Après le beau pont en pierre sur la Dala, on monte vers Albinen ; le clocher pointe au milieu d'un amas extraordinairement serré de constructions en bois, brunies par le soleil. Aucune auberge, aucun magasin : il faut éviter les occasions de dépense, la vie est difficile là-haut.

Albinen est relié à Loèche-Ville par un chemin muletier, et à Loèche-les-Bains par un sentier, dont une partie est très originale. Pour traverser la grande paroi de rocher qui barre tout le versant gauche de la vallée, on a imaginé d'y fixer, par des crochets de fer, une douzaine d'échelles en bois. Le passage a été choisi très judicieusement, utilisant des bancs calcaires en escalier, sur une hauteur d'une centaine de mètres. On est surpris qu'à une époque lointaine, alors que les rochers inspiraient de la crainte, ces montagnards aient eu l'audace d'aménager un passage si original. Avec les échelles voisines de Varone, c'est, je crois, le seul cas, en Suisse, d'utilisation d'échelles pour franchir des rochers.

Au lieu de prendre le sentier des échelles, on peut, d'Albinen, monter un peu vers le Nord-Est, franchir le Mülilbach, s'engager dans une belle forêt de mélèzes, puis, par un joli sentier, traverser la grande forêt du Höwald, pour déboucher sur le petit village de Guttet.

Il se blottit dans un repli de terrain, tout là-haut sous la forêt, au faite des terrains cultivés. (Pourquoi Guttet a-t-il été placé là, et non pas à Grechmatten, une centaine de mètres plus bas ?) Le dictionnaire de géographie de la Suisse ne consacre que six lignes à Guttet, pour dire qu'il a 195 habitants, qu'il forme une commune et une paroisse. Un conflit religieux

très vif a éclaté lorsqu'on a construit une église commune, pour Guttet et Feschel, située toute seule dans les prés, à mi-chemin entre les deux villages.

Guttet a attiré l'attention du monde médical par la persistance de cas de lèpre, jusqu'à une époque récente, dans certaines familles. Depuis plus de vingt ans, ce foyer est complètement éteint.

Par le vieux chemin qui coupe les lacets de la route nous gagnerons Loèche-Ville.

LOÈCHE - ERSCHMATT - JEIZENEN - GAMPEL

Lorsqu'on traverse la plaine du Rhône, entre Loèche et Gampel, on ne voit, sur la rive droite de la vallée, que des pentes rocheuses très raides, sur lesquelles végètent de maigres pins sylvestres. Cette sauvage région, restée à l'écart du tourisme, mérite d'être visitée, et peut fort bien être choisie comme but d'une excursion d'une journée, en printemps ou en automne. Voici l'itinéraire à suivre.

De la gare de Loèche-Souste, on gagne Loèche-Ville, petite cité fièrement campée sur sa terrasse, autrefois place forte importante, avec son château épiscopal et son castel des vidômes, bien placé pour défendre l'accès du Haut-Valais, aujourd'hui endormie au-dessus des voies de communication de la plaine.

On prend la nouvelle route de Loèche-les-Bains, qui se dirige vers l'Est, et traverse un ancien éboulement de rochers ; au premier tournant, point 823, on la quitte pour suivre un chemin rural orienté horizontalement vers l'Est, sur des rochers calcaires. La vue devient tout de suite intéressante : on peut admirer le grand cône d'alluvions de Finges et le cirque de l'Illgraben. Bientôt la gorge profonde du Feschelbach coupe la pente comme un trait de scie ; elle a été creusée après le retrait des glaciers quaternaires. Le pont en pierre qui la traverse, dit « Pont du Diable », est très original et très beau ; une chapelle, modeste et rustique, se dresse là, si seule, dans ce

pays de rochers, pour tenir en respect le diable ; celui-ci ne peut se résigner d'avoir été roulé par les Valaisans, qui ne lui ont pas donné la récompense promise, après qu'il eut construit le pont.

Un nouveau chemin monte à travers une belle pinède dont les arbres ont l'allure des pins maritimes. Dans un repli de terrain, on découvre tout à coup Erschmatt, village valaisan très typique, aux maisons serrées, brûlées de soleil. En se dirigeant vers le Nord-Est, on traverse de nombreux champs de céréales, dont la moitié supérieure ou inférieure est cultivée alternativement chaque année. Le terrain est trop pauvre pour donner une récolte tous les ans.

Engersch est un joli hameau de mayens, à 1541 m. De là, un sentier traverse une double combe et atteint l'intéressant village de Jeizenen (1506 m.) Il est occupé temporairement par les habitants de Gampel ; ses jolies maisons en bois sont tapies dans de petits vallonnements pour mieux s'abriter contre le vent. De ce belvédère, la vue s'étend fort loin, très belle : on est en face de la vallée de Tourtemagne et du Weisshorn, on domine de haut la vallée du Rhône, et, tout près, s'ouvre l'impressionnante coupure des gorges de la Lonza, vestibule du Lötschenthal.

On peut descendre sur Gampel ou encore sur Bratsch, Getwing et la gare de Tourtemagne. Je recommande ce dernier itinéraire en octobre, car on peut alors admirer le feuillage rouge-sang du perruquier (*cotynus coggygria*), plante de la région méditerranéenne, qui trouve là, entre Getwing et Loèche, son unique station au Nord des Alpes. On a essayé de la transplanter, sans grand succès, semble-t-il, dans le voisinage, le long de la ligne du Lötschberg.

Le genévrier commun prend souvent la forme de cyprès ; la sabine, autre genévrier rare, donne un cachet spécial à ces roches qu'elle recouvre, mêlant son parfum à celui des pins sylvestres.

Les peuplements humains de ces hautes terrasses sont soumis à un nomadisme intense, entre Jeizenen et Gampel, et entre



Cl. M. Kettel

PATRES D'ANNIVIERS

Ils sortent de l'église de Vissoie, où ils ont fait bénir les fromages qu'ils offrent à leur curé comme prémices.

Erschmatt et Niedergesteln. L'eau d'irrigation manque, il faudrait aller la chercher dans la Lonza, au-dessus de Kippel, ou à la Dala, sur Loèche-les-Bains. Un travail d'une telle ampleur est irréalisable pour ces petites communes. Dès lors, le pays ne pouvant nourrir tous ses habitants, une partie va chercher du travail dans toute la Suisse, dans les chantiers, dans l'hôtellerie ou le service domestique.

Je suis persuadé que cette excursion peut intéresser les amis de la nature qui aiment à découvrir les parties les moins connues du Valais.

LA VALLÉE DE LÖTSCHEN

La forme de la vallée de Lötschen est très spéciale : la rivière qui l'a creusée, la Lonza, a d'abord cheminé parallèlement à la chaîne de montagnes, entre les massifs granitiques du Bietschhorn et de Gastern, parce que là, les roches formées de schistes et de gneiss sont moins dures. Puis, vers Goppenstein, la Lonza a dévié vers la vallée du Rhône, de sorte que la vallée de Lötschen est longitudinale dans sa partie supérieure et transversale dans sa partie inférieure.

Ces deux unités ne se ressemblent pas ; la vallée transversale, de Gampel à Goppenstein, est taillée dans des roches très dures, les versants ont une déclivité très forte ; l'homme n'a pu s'y installer. La vallée longitudinale, par contre, surtout sur son versant droit, a des pentes moins fortes, sur lesquelles l'homme a pu établir ses cultures et ses villages.

La forme générale est celle d'une vallée glaciaire toute fraîche. Si, par la pensée, on enlève les nombreux et puissants cônes d'alluvions qui s'emboîtent sur tout le fond de la vallée, on voit la forme en auge, typique des vallées glaciaires ; le modelé des versants est dû également à l'érosion des glaciers. Le géographe J. Bruhnes a pu écrire que « la vallée de Lötschen est un véritable musée de formes morphologiques glaciaires ».

Tout au long de la vallée, on voit, sur les versants, de larges zébrures où la forêt est absente ; ce sont des couloirs d'avalanches. Ces masses considérables de neige qui se détachent de la

montagne représentent, pour les habitants de Löttschen, un danger très grave ; récemment, le petit village d'alpage de Gletscherstafel fut entièrement détruit. La gorge de Goppenstein est particulièrement menacée.

La flore de Löttschen n'est pas très riche, parce que les éléments méridionaux n'ont pu arriver jusqu'à elle, et parce que les terrains cristallins qui constituent son sous-sol ne sont guère favorables à la flore. Le climat, un peu moins sec que dans le Valais central, permet à certaines espèces de se développer. Ainsi la centaurée rhapsodique, le lychnis fleur de Jupiter, qu'on trouve dans la région de Brançon, manquent sur le versant droit de la vallée du Rhône, mais réapparaissent à Löttschen, avec l'allium victorialis et le bupleurum stellatum.

L'ethnographie de Löttschen est caractérisée par l'isolement très grand dans lequel a vécu la population, jusqu'au percement du tunnel du Löttschberg, en 1911, et à la construction récente de la route Gampel-Kippel. En hiver, le retranchement était total ; durant la bonne saison, on communiquait facilement avec Gampel et même avec Kandersteg, par le Löttschenpass. C'est sans doute par ce col que le bétail de la race tachetée rouge et blanche a pénétré, de l'Oberland bernois, dans la vallée de Löttschen et les régions voisines. Le service militaire à l'étranger a favorisé également la pénétration d'idées nouvelles dont on retrouve des traces dans la construction des maisons et dans « ces autels aux colonnes torsées, rutilantes de dorures, enlacées d'une ornementation florale multicolore ».

La meilleure manière de faire bonne connaissance avec la vallée de Löttschen est de la remonter, sans hâte, de Goppenstein à Fafleralp, en s'arrêtant dans les villages. Nous reviendrons de Fafleralp à travers les alpages, jusqu'à Faldumalp.

Le premier village est Ferden avec ses 290 habitants. Une seule construction en pierre, la chapelle. Elle commande une place entourée de maisons en bois du plus bel effet, tant l'équilibre des couleurs et la disposition du groupe sont heureux. Citons la maison Bellewald (1600), la « Feizanhaus » (1713), la « Meyerhaus » (1591).

Kippel (1376 m.) est le village le plus important de la vallée (300 habitants). La rue principale est encadrée de hautes maisons très anciennes ; deux d'entre elles, contenant quatre appartements, portent les millésimes de 1633 et 1644. La maison Murmann (1777) est richement décorée à l'intérieur et à l'extérieur. Ici, comme dans toutes les maisons de la vallée, de nombreuses inscriptions pieuses sont gravées sur les poutres, pour appeler la protection divine sur ces demeures, si souvent menacées par l'incendie et les avalanches. Des maîtres charpentiers de Lucerne, d'Unterwald, du canton de Berne, du Tyrol, vinrent travailler dans la vallée. Les artisans de Lötschen, les frères Murmann en particulier, profitèrent de leurs leçons et devinrent à leur tour des maîtres charpentiers et des sculpteurs sur bois remarquables. Leur maison, à Kippel, la maison Ebener à Blatten, la Pfeifferhütte à Hockenalp en font foi.

A Kippel nous ne manquerons pas de rendre visite au prieur Siegen, grand connaisseur et admirateur de sa vallée. Il nous dira, entre tant d'autres renseignements, l'esprit d'entraide de ces montagnards, qui se manifeste aussi bien par des distributions de vivres à toute la population d'un village, comme à Ferden le lundi de Pâques, à Kippel le jour des morts, que par la collaboration dans le travail : lorsque l'un des leurs construit une maison, tous les habitants lui viennent en aide pour porter le bois. Le prieur nous décrira la procession de la Fête-Dieu, conduite par les grenadiers en pantalon blanc, habit rouge, avec les basques brodées d'or, la poitrine barrée de larges courroies de buffleterie blanche, reliques pieusement conservées des services à l'étranger. Il ajoutera, non sans malice, que ses paroissiens savent aussi s'amuser, et nous verrons les masques qu'ils fabriquent eux-mêmes.

A partir de Kippel nous suivons un chemin muletier pittoresque à souhait, si bien qu'on découvre par surprise le village de Wiler. Le 17 juin 1900, le feu éclatait et, en quelques heures, réduisait en cendres cette ancienne agglomération ; on l'a reconstruite sans pouvoir lui redonner sa beauté primitive.

Le village de Weissenried apparaît là-haut, à 1694 m., sur sa terrasse ensoleillée. Les maisons se serrent autour de la rustique chapelle ; elles sont très exposées au danger des avalanches ; c'est pourquoi les habitants ont fait le vœu d'allumer chaque soir, à l'heure de la prière en commun, et la nuit du samedi au dimanche, une lampe en pierre dont la mèche trempe dans du beurre fondu.

Blatten étale ses maisons sur des roches moutonnées, polies et striées par les glaciers, à 1542 m. Un peu plus loin, voici Eisten, dernier village habité toute l'année.

Autrefois, le long du chemin qui va d'Eisten à Kühmatt, on pouvait voir quinze petites niches sous forme de chapelles contenant des sculptures sur bois, très artistiques, évoquant les mystères du rosaire. On les enlevait pendant l'hiver. Aujourd'hui, elles sont déposées à la cure de Blatten.

Ne passons pas devant la chapelle de Kühmatt sans y entrer comme le font tous les Lötshards ; c'est leur sanctuaire par excellence, un lieu de pèlerinage très fréquenté, les « ex-voto », d'une exquise naïveté, nous le disent fort bien. Pourquoi le choix de cet endroit ? Sans doute parce qu'on entre ici dans la zone des montagnes, où les forces vives de la nature deviennent plus redoutables pour les hommes.

La première partie de notre excursion est terminée ; nous entrons dans la zone des pâturages. Au soir de cette première journée, nous atteindrons l'accueillant hôtel de Fafleralp, dans sa forêt de mélèzes, à 1795 m. Nous irons encore visiter le chalet de Gletscheralp et le Grundsee devant le Langgletscher.

Pour la seconde journée, nous suivrons le « sentier des hauteurs » signalisé par l'Association pour le tourisme pédestre. Nous saluerons au passage les jolis chalets de Fafleralp, puis le Schwarzsee aux eaux verdâtres, retenues par une moraine ancienne. Le lac est entouré de mélèzes et d'épicéas. Le sentier se faufile à travers la forêt, longe un petit bisse, atteint les chalets de Telialp, monte un peu et nous voilà à Weritzalp. Encore un vrai petit village de chalets d'alpage, placé sur une crête, à 2100 m., d'où la vue sur toute la vallée de Löttschen est très

complète. Le versant gauche surtout est visible dans tous ses détails, depuis la Lötchenlücke jusqu'à la coupure de Goppenstein. Le Bietschhorn trône en maître sur cette chaîne élevée ; ses belles arêtes, ses glaciers étincelants se profilent sur l'horizon, lui donnant un air de force et d'élégance. Partout, ce versant est strié de couloirs d'avalanches au sommet desquels agonisent des glaciers suspendus, mettant à découvert les roches rougeâtres qu'ils ont sculptées.

Devant nous, vers l'Ouest, nous allons traverser une magnifique terrasse ondulée, tout habillée de verdure et de fleurs ; ce sont de riches alpages dont le plus connu est Hockenalp. Kummenalp est plus sauvage, dans son vallon rocheux conduisant au Lötchenpass.

L'exploitation des alpages dans cette vallée, comme aussi ailleurs dans le Haut-Valais, est très spéciale. Les consortages du Valais central, avec leurs domestiques auxquels on confie tout le travail, n'existent pas. Chaque famille a son petit chalet en bois, comprenant une écurie, une chambre et une cuisine. Durant la journée, les bêtes sont réunies pour aller au pâturage, le soir, chaque famille reprend les siennes, fabrique son beurre et son fromage, sauf dans quelques alpages où existe une laiterie. Ce sont les femmes et les enfants, les vieillards aussi, qui font là-haut un magnifique séjour de montagne, pendant tout l'été ; les hommes sont occupés aux travaux des champs, dans la vallée.

Nous emporterons de la vallée de Lötchen, ainsi parcourue, une foule de connaissances nouvelles, des visions de beauté comme le souvenir d'une harmonie entre la nature alpestre et la population soumise à ses lois.

VIÈGE - FINNEN - KASTLER - MUND

Quand, de Viège, on porte ses regards sur le versant droit de la vallée du Rhône, on aperçoit le territoire de la commune d'Ausserberg, avec des surfaces cultivées assez étendues, puis la grande coupure du Baltschiederthal. A l'Est, surgit de la plaine un mélange de cultures, d'arbres sauvages, de rochers, domaine de la commune d'eggerberg ; c'est là que nous allons diriger nos pas.

On traverse la plaine en suivant le bord droit de la Viège, cours d'eau très important, avec une double bordure de magnifiques peupliers. Après avoir franchi le Rhône à Kummen, on prend un petit sentier qui monte par le hameau d'Erb, jusqu'au village d'eggerberg. De là, on se dirige vers le hameau d'eggen, situé à cheval sur la crête, en bordure du vallon de Baltschieder. Suivons cette crête : à mesure qu'on s'élève, le regard plonge dans le vallon si sauvage de Baltschieder ; la pyramide du Bietschhorn se dégage, comme une lame rocheuse dorée, découpée de couloirs d'une rare beauté ; on dirait une hache en silex, taillée par des primitifs.

On traverse une pinède typique, puis tout à coup on débouche sur un ravissant plateau modelé par les glaciers, que rien ne faisait prévoir et l'on découvre le hameau de Finnen (1414 m.). Quelques constructions, dont la chapelle, sont placées sur une esplanade qui domine la vallée du Rhône ; le plus grand nombre se trouvent sur la pente qui s'incline vers l'amont ; on a donc

sacrifié la vue pour être mieux à l'abri du vent. Et pourtant quel beau coup d'œil on a de là-haut, sur Viège et la vallée du Rhône, sur la partie inférieure des vallées de Saas et de Saint-Nicolas, sur le Weisshorn qui dresse son harmonieuse pyramide par-dessus le Brunegghorn, tandis que les Mischabels élèvent leur puissant massif d'une éclatante blancheur ! Le grand plateau boisé, au-dessus de Zeneggen, pose une question : pourquoi n'a-t-on pas, ici comme ailleurs, défriché les forêts pour y établir des cultures ?

Les constructions de Finnen sont au nombre d'une soixantaine, groupées sans ordre sur un espace qui ne dépasse pas 150 sur 200 m. L'une regarde vers la vallée du Rhône, elle est grande, à deux étages, où s'ouvrent six fenêtres. Construite en 1715, elle porte le nom de « maison de commune ». Il devait y avoir alors non pas une vraie commune, mais un consortage groupant les habitants de cette agglomération.

Hameau de mayen, Finnen est habité par une quinzaine de familles, trois semaines en septembre-octobre, à peu près le même temps, en mai-juin et au début de l'hiver, car on y récolte du foin.

Le hameau de Kastler est situé un peu plus haut, à 1610 m., sur un verdoyant et harmonieux plateau entouré de forêts. La vue est encore plus belle que de Finnen : le Cervin se dégage magnifiquement. Kastler comprend dix maisons d'habitation, un peu dispersées, dix granges-écuries, deux greniers. Une fontaine rustique, couverte de rondins, abrite un bassin creusé dans un tronc de mélèze de neuf mètres de long.

Les maisons de mayen de Finnen et de Kastler sont plus évoluées que celles des mayens de Conthey et d'Ayent ; plusieurs ont même deux étages.

De Kastler on peut se diriger vers l'Est, un ravissant petit sentier conduit vers Ober-Mund et Bodmen. En descendant sur Mund on ne manquera pas de grimper sur l'original rocher de Mundstein. Il s'élève d'un jet hardi au milieu des cultures, et fait penser à un gros bloc erratique ; cependant il est formé de roche en place ; on ne s'explique pas comment l'érosion des

glaciers quaternaires n'a pas raboté cette éminence. C'est sur ce rocher qu'on allumait autrefois les feux qui servaient de signaux.

Le village de Mund est blotti dans un petit replat, ses constructions en bois sont typiques des villages de montagne.

Mund est une des rares localités où on cultive encore le safran. Suivant la tradition, les premiers bulbes auraient été apportés par des Valaisans au service de l'Espagne. La patrie du safran est la Grèce et l'Orient. Les nombreuses propriétés médicinales qu'on lui attribuait, son pouvoir comme colorant, en ont répandu la culture en Espagne, en Italie, en Hongrie, jusqu'en Allemagne et en Angleterre. Il fut cultivé en Suisse de 1400 à 1473, entre la Birse et Saint-Alban (Bâle). Son importance est bien diminuée aujourd'hui : on le cultive encore en Espagne, dans le Sud de la France. En Suisse, on ne le trouve plus qu'à Mund, Naters et Mörel.

A Mund ce sont les champs, au sol léger et sec, sous l'église, qui conviennent le mieux à cette culture. En août on tourne les champs à la main, à une profondeur de 25 à 30 cm. Lorsqu'on trouve des bulbes, on les enfonce dans la terre. Le safran fleurit de la mi-octobre au 8-10 novembre. On cueille les fleurs et, le soir, à la maison, on trie les stigmates. On les met sécher à l'ombre, on en fait de petits paquets, qu'on va vendre à Lötschen, Conches ou ailleurs. Après l'avoir réduit en poudre, on l'utilise dans le riz, le vin chaud, le bouillon, le café au lait.

Pour rentrer, on peut descendre sur Brigerbad, où on cultive la vigne sur pergolas, unique région du Nord des Alpes où soit pratiqué ce mode de culture, si fréquent en Italie.

De Mund, on peut aussi gagner Naters et Brigue.

Dans toute cette région, les moyens de communications sont très primitifs : pas de routes, pas même de chemins à char, il n'y a que des chemins grossièrement empierrés, à pente souvent très forte. Tous les transports doivent se faire à dos d'homme ou de mulet. Ainsi l'utilisation de la roue, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de l'humanité, n'a pas encore pénétré sur le territoire compris entre Naters et le vallon de Baltschieder.

La partie du canton que je viens de décrire est parmi celles qui ont le mieux conservé les caractères du Valais d'autrefois. L'absence de moyens faciles de communication l'a préservée de l'influence du tourisme, de la commercialisation et de la modernisation. Ceux qui savent apprécier ces caractères d'un pays et de ses habitants comprendront que c'est pour eux que j'ai décrit la région d'Erschmatt, Finnen, Kastler et Mund.

LA RÉGION D'ALETSCHE ET LA PROTECTION DE LA NATURE

La région d'Aletsch comprend le versant droit de la vallée du Rhône, en face de Brigue. Ces terrains sont formés par des roches cristallines, des gneiss en particulier, de la base jusque vers 2000 m. à Belalp, surtout le gneiss œillé, ainsi nommé parce qu'il contient de grands cristaux blancs qui, associés à du quartz, s'étirent en lentilles rappelant la forme des yeux. Plus haut, c'est le granite de l'Aar, plus fin, de teinte plus claire que celui du Mont Blanc, qui constitue tous les sommets de la région.

Les formes de ce paysage relèvent surtout du travail des glaciers, anciens et actuels. Le massif de l'Aar est caractérisé par l'altitude élevée des montagnes qui le composent, par sa grande largeur et par les précipitations atmosphériques très abondantes : on a relevé 3 m. d'eau et plus par an au Jungfrauoch. La chaîne des Alpes pennines, moins élevée entre le Simplon et le Gothard, laisse passer de grosses masses d'air humide venant de la région méditerranéenne ; cet air rencontre le massif froid de l'Aar, d'où la condensation de la vapeur d'eau qu'il contient.

Les glaciers couvrent environ 500 km² dans ce massif ; le plus grand est celui d'Aletsch ; il a une longueur de 26 km. et descend jusqu'à 1400 m., dans la vallée de la Massa. Vu de Belalp, ou mieux encore de l'Eggishorn, cet immense fleuve

de glace, si peu recouvert de moraines, fait une impression magnifique.

A l'époque quaternaire, les glaciers des vallons voisins le rejoignaient, tout le pays était recouvert, sauf quelques sommets. Ils ont laissé des preuves de leur passage sous forme de belles crêtes morainiques, comme au hameau d' Eggen et dans la forêt d'Aletsch ; ils ont raboté et arrondi les roches sur lesquelles ils cheminaient ; leur fusion a donné d'énormes masses d'eau qui ont creusé des gorges nombreuses et profondes : telle celle de la Massa qui sort actuellement du glacier dans une entaille de plus de 50 m., déjà sciée par l'eau, sous le glacier.

En montant de Naters à Blatten et à Belalp, mieux que partout ailleurs, on peut voir l'effet de cette érosion fluviale et glaciaire. Les gorges impressionnantes de la Massa, du Blindenthal, ces nombreuses têtes rocheuses, polies et striées, nous disent clairement le travail des glaciers quaternaires. Quel paysage intéressant : c'est un vrai musée de formes glaciaires, et quels jolis endroits aussi, entre ces bosses, avec leurs bois de bouleaux ou de pins, au parfum spécial, avec ces petits villages, enfouis dans le calme et la solitude !

Cette région, un peu moins sèche que le Valais central, a une flore particulièrement riche qui rappelle celle des Follaterres. Le châtaignier, qui s'arrête à Fully, réapparaît, non pas sous forme de forêts, mais avec des individus isolés, assez nombreux, donnant au paysage un cachet original. Dans les rochers tournés vers le Sud-Ouest de Mchlbaum, du Blindenthal et des gorges de la Massa, on peut admirer une belle liliacée méridionale : l'asphodèle. De son élégante touffe de feuilles recourbées, elle laisse échapper une longue tige dont le sommet est garni de fleurs blanches. De loin, on dirait des bougies plantées sur les rochers. Avec une petite station dans la vallée de la Liène, c'est l'unique endroit où l'on trouve en Suisse, au nord des Alpes, cette belle plante du midi. Elle a, au Monte Generoso, sa station la plus proche ; comment est-elle venue dans le vallon de la Massa... et pourquoi là seulement ?

Les rochers de la partie supérieure de la vallée de la Massa, de 1400 jusqu'à 2400 m., hébergent une autre plante d'une beauté remarquable : le grand saxifrage cotyledon. Il pousse exclusivement dans les fentes chaudes et humides des roches granitiques et gneissiques. D'une grosse rosette de feuilles, ponctuées de blanc et gonflées d'eau de réserve, s'élance une tige le plus souvent rouge, inclinée gracieusement, portant des ramifications et de nombreuses fleurs blanches, beaucoup plus grandes que celles des saxifrages ordinaires. On peut l'admirer dans les rochers, au Nord-Est du hameau d' Eggen, à l'Aletschalp, au-dessus de la chapelle, avec la grande centaurée rhaïpontic et surtout dans les gorges de la Massa, à l'amont du pont de Gebidum ; ici, l'asphodèle, plante du Midi, est associée au magnifique saxifrage cotyledon des Alpes méridionales et aussi de la Norvège et de l'Islande, dans des rochers impressionnants, à deux pas du plus grand glacier des Alpes, au fond d'une gorge sauvage, qui a servi autrefois de voie de communication pour atteindre les chalets d'Unter Aletsch ; que de phénomènes réunis dans ce vallon perdu, tout à fait inconnu du public ! Je voudrais engager tous les vrais amis de la nature et du Valais à aller admirer ces merveilles, je voudrais leur faire vivre les impressions profondes que j'y ai éprouvées.

La flore en général a les caractères de la flore alpine des terrains cristallins. Les forêts sont formées d'épicias, de mélèzes et d'aroles. Dans sa partie supérieure, la rive gauche du vallon de la Massa est connue sous le nom de forêt d'Aletsch. Elle a attiré l'attention, du fait qu'elle se trouve au-dessus du glacier, et aussi parce que les aroles et les mélèzes qui la composent lui donnent un cachet très particulier. Exploitée abusivement pour les constructions d'hôtels, pour les besoins des pâturages, parcourue par le bétail, soumise aux vents froids venant du glacier, la forêt d'Aletsch était menacée de destruction, comme celle de l'Unter Aar, au Grimsel.

On s'est ému de voir cette région si belle perdre peu à peu son caractère ; en 1933, la Ligue suisse pour la protection de la nature a réussi à faire de la plus grande partie de la forêt

d'Aletsch une réserve d'environ 300 ha. La nature y est laissée à elle-même, comme dans le parc national des Grisons. On ne peut y couper les arbres, y cueillir des fleurs, ni y conduire du bétail ; la chasse est interdite et la surveillance exercée par des gardes spéciaux. On espère ainsi que cette forêt, qui est un organisme malade, retrouvera ses forces grâce au pouvoir régénérateur de la nature.

Des hommes de science étudient avec soin les lentes modifications du tapis végétal : on peut croire que la forêt va reprendre ses droits, dans la partie supérieure, entièrement déboisée ; on la suit dans son évolution sur les pentes des anciennes moraines, sur les têtes rocheuses balayées par les courants froids venant du glacier, dans les combes humides et les petites tourbières, comme dans sa nouvelle installation, sur les terrains neufs laissés à découvert par le retrait du glacier.

La forêt d'Aletsch, orientée au Nord-Ouest, n'est pas très favorable pour la faune ; de plus, son étendue est trop restreinte. La Ligue s'est occupée de constituer, autour de la réserve, un vaste district franc qui englobe toute la rive droite de la vallée du Rhône, du glacier de Fiesch jusqu'à la Lonza, au-dessus de la ligne du Lötschberg, avec encore la rive gauche de la vallée de Lötschen. La chasse et le braconnage avaient dépeuplé ces régions ; actuellement déjà, on aperçoit les bons effets de la protection des animaux : les marmottes se multiplient ; voici à leur sujet un fait curieux : un garde a observé, au printemps 1940, une marmotte quittant la rive gauche du glacier d'Aletsch, encore enneigée, pour se rendre sur la rive droite, très ensoleillée. La traversée sur la glace représentait une marche de 1400 m. environ.

Des troupeaux d'une cinquantaine de chamois se rencontrent assez fréquemment, on en compte environ 300 dans la région, ce qui représente un beau résultat. Nous avons observé une scène intéressante au bord du glacier d'Aletsch, dans la moraine récente déposée sur la rive droite, à Triest. Sables et graviers contiennent des sulfates de chaux et de magnésie que les chamois viennent lécher ; un matin, à 6 h. 30, quatre cha-

mois étaient là ; le soleil levé, ils regagnèrent leur gîte habituel, pour la journée ; en 20 minutes, ils s'élevèrent de 700 m., ce qui représenterait deux heures de marche pour un homme.

On a fait un essai de réintroduction du cerf : on en avait lâché quatorze, le résultat ne correspondit pas aux efforts tentés : il n'en reste plus un seul aujourd'hui, ce qui montre combien il est difficile de réintroduire une espèce animale qu'on a imprudemment détruite.

Par contre, la réintroduction du bouquetin est en voie de réussite : on en compte une cinquantaine, nous avons le ferme espoir que ce bel animal, si évocateur de la vie dans les hautes altitudes, se rétablira peu à peu en Valais. Une autre colonie, au val de Bagne, compte environ deux cents individus.

Le bouquetin, plus gros, plus fort que le chamois, habile grimpeur de rochers comme lui, porte de grosses cornes bosselées. Autrefois il était répandu partout dans les Alpes ; les chasseurs l'ont détruit jusqu'au dernier ; vers la fin du siècle passé, il n'en existait plus en Suisse, alors qu'il se maintenait en nombre dans le massif du Grand-Paradis, en Italie, grâce à des mesures de protection.

On s'est rendu compte du tort fait à la beauté de nos Alpes par la destruction du bouquetin et grâce à de longs efforts et de gros sacrifices financiers, on compte actuellement en Suisse 750 bouquetins. Ces colonies, dispersées un peu sur toutes les Alpes suisses, nous donnent le meilleur espoir, nous devons être reconnaissants envers la Ligue, pour ses efforts assidus.

Le gypaète barbu, ce beau rapace connu sous le nom de vautour des agneaux, plus grand que l'aigle royal, a été complètement exterminé, les derniers ont été tués dans des rochers où ils nichaient, au-dessus de Goppenstein.

Tous ces petits vallons sur le flanc sud du massif du Bietschhorn sont intéressants et fort peu connus : Gredetsch, Baltschieder, Bietsch, Ijoli. Peu hospitaliers, on n'y trouve pas même de chalet et une seule cabane au sommet du Baltschiederthal, il faut, pour les explorer, emporter sa tente avec soi. Mais com-

bien on est récompensé par tout l'intérêt et le charme de cette nature, si peu modifiée par l'homme !

Pour la visite de la réserve, nous conseillons de monter à pied de Brigue-Naters, par Blatten, jusqu'à Belalp, où se trouve un hôtel ; il y a environ quatre heures de marche. Puis, le second jour, on traversera le glacier d'Aletsch qui est facile, puis la réserve de la forêt d'Aletsch et on descendra sur Riederalp, Bietsch et Naters-Brigue. Cet ensemble présente beaucoup d'intérêt par les caractères du paysage, par la vue lointaine sur les plus belles sommités des Alpes pennines.

En présentant ces territoires où tant d'efforts sont déployés pour la protection de la nature, j'ai voulu attirer l'attention sur un problème grave. On représente parfois les protecteurs de la nature comme des sentimentalistes excessifs, qui ne comprennent rien au réalisme utilitaire de notre époque. Sans doute, en est-il qui exagèrent ; pourtant, nous avons un patrimoine de beauté qu'il importe de conserver. Nous devons réagir contre la mode de cueillir des fleurs avec excès, sans même se donner la peine de les admirer dans leur milieu, là où elles déploient toute leur beauté et leur signification ; nous devons réagir contre la disparition des animaux, qui appartiennent à la collectivité, et non pas seulement aux chasseurs et aux braconniers ; nous devons conserver nos arbres, nos buissons, partout où c'est possible. La protection de la nature est une œuvre de bonté, de beauté, de science et de patience.



Cl. M. Kettel

LA DÉSALPE A CHASSOUR SUR RIDDES

La « reine à cornes » porte des fleurs artificielles et des rubans rouges, la « reine à lait » des rubans blancs et, comme emblème, deux « frindzeux », instruments employés dans la fabrication du fromage.

LA VALLÉE DE CONCHES

La vallée de Conches est très vaste, le cadre de ce livre m'oblige à me restreindre à des indications très sommaires. L'étude de Ch. Biermann *La vallée de Conches*, rendra grand service à ceux qui voudraient faire une connaissance plus complète avec ce pays.

La partie supérieure, d'Oberwald (1370 m.) à Niederwald (1255 m.) est très uniforme. Le fond de la vallée est une auge glaciaire parfaite, si, par la pensée, on enlève les alluvions que les nombreux petits affluents du Rhône ont apportées. Le fleuve serpente au gré de ces cônes, dont les plus volumineux ont déterminé la formation de plaines assez vastes, comme à Reckingen et à Ulrichen.

Les montagnes qui limitent la vallée au Sud-Est ne dépassent guère les 3000 m. dès lors les vents du Sud ne se déchargent que partiellement de leur humidité en traversant la chaîne, et vont la déverser sur la vallée et le massif de l'Aar. C'est pourquoi la conque régulière du Haut-Conches est si verte, comme une immense pelouse fleurie, sans arbres fruitiers, parce que le climat est trop froid. La recherche du soleil a poussé les habitants à placer tous les douze villages sur la rive droite.

L'abondance des précipitations atmosphériques et la forte pente des versants fait que tous les vallons latéraux se transfèrent, en hiver, en couloirs d'avalanches. Le choix de l'emplacement des établissements humains a été établi à la suite de

longues observations ; malgré cette prudence des montagnards, les accidents n'ont pas manqué, comme à Obergestelen, Ulrichen, Ritzigen. L'isolement créé par ce danger des avalanches et aussi l'esprit d'indépendance des Conchards résultant des formes du terrain les ont poussés à faire une commune de chaque agglomération, dont plusieurs n'ont pas même cent habitants.

A l'aval de Niederwald, la vallée devient plus tourmentée, le Rhône, rendu plus puissant par les gros affluents de la Binna et de « l'Eau Blanche » du glacier de Fiesch, a scié le socle de Deisch qui coupe la vallée de Conches en deux.

A partir de là, la vallée devient plus large et plus profonde ; sur les versants, l'homme a défriché la forêt, établi des cultures, et de nombreux villages : Martisberg, Betten, Goppisberg, Greich, Ried-Mörel, sur la rive droite, et Grengiols, Ernen et Binn sur la rive gauche.

Le plus grand intérêt de la vallée de Conches, pour le promeneur, lui vient certainement de ses maisons groupées en charmants villages. Construites en bois de mélèze, bruni par le soleil, elles ont une forme très harmonieuses. L'ordre et la propreté règnent partout. Münster, avec ses maisons serrées de très près autour de sa belle église, est le plus important dans la vallée supérieure. Un peu plus haut, la chapelle de Saint-Antoine se détache dans un site admirable, sur une colline entourée de mélèzes.

Dans la partie inférieure de la vallée, « debout sur sa falaise comme un roi sur son trône » c'est le beau et prospère village d'Ernen, le plus remarquable de Conches, autrefois chef-lieu, aujourd'hui un peu délaissé parce que la route et le chemin de fer passent sur l'autre versant.

De tous les vallons latéraux de Conches un seul a une importance suffisante pour former une commune, celui de Binn. On y pénètre depuis Ernen, par le petit village d'Ausserbinn qui forme la commune la plus petite du canton, 40 habitants. Une route facilite actuellement la traversée des gorges de Twingi ; on découvre alors non point une vallée plus ou moins

rectiligne, mais un éventail de petits vallons avec plusieurs villages minuscules : Binn, Giessen, Feld, formant une commune de 220 habitants.

Entouré de montagnes, ce paysage de solitude ne manque pas de beauté. Mais ce qui est le plus curieux, c'est la richesse du pays en cristaux et minéraux de toutes sortes, probablement l'endroit le plus riche d'Europe et même du monde entier. Les premières recherches ont été faites par des hommes du pays, le chanoine Murith, J. V. Mutter, W. Brunner, et par le curé de Binn Théodor Walpen, qui exerça son ministère de 1867 à 1878, et avait recueilli une collection de 43 espèces de cristaux.

En 1833, les minéraux de Binn entrèrent dans le domaine des études scientifiques : Lardy, Wisser, Damour et toute une pléiade de minéralogistes poursuivirent des recherches attentives.

Vers 1900, les habitants de Binn tiraient une dizaine de mille francs par an de la recherche et de la vente des cristaux. Une association de six personnes exploitait une carrière dans la dolomie blanche du Langenbach, moyennant un droit minime de 50 fr. payé à la commune. D'autres cherchaient des cristaux dans les montagnes, ils les vendaient sur place soit à des hommes de science, soit aussi à des amateurs, car les collectionneurs de cristaux étaient encore nombreux. Aujourd'hui la minéralogie est devenue une science trop difficile pour le public, qui s'intéresse de moins en moins aux cristaux.

L. Debuissons a publié, en 1909, un ouvrage important *La vallée de Binn*, qui peut servir de guide pour les chercheurs de cristaux.

LA RÉGION DU SIMPLON

L'intérêt tout particulier de la région du Simplon lui vient du fait de la coupure profonde, opérée par l'érosion entre le groupe de montagnes du Monte Leone et celui du Fletschhorn, abaissant la ligne de faite des Alpes pennines à 2000 m. Une zone de schistes lustrés, relativement tendres, a permis aux eaux de surface d'entailler ainsi la chaîne, et a donné prise aux glaciers qui ont élargi cette coupure : de petits lacs, parfois transformés en tourbières, des roches moutonnées, font ressortir le rôle important de l'érosion. C'est bien l'ampleur de cette auge glaciaire qui frappe le plus, lorsqu'on atteint le col du Simplon et qu'on commence à descendre sur le versant sud.

Les populations du Nord et du Sud des Alpes, qui avaient tant de peine à établir des voies de communication entre elles, ont bien vite remarqué ce col précieux et l'ont utilisé. Elles ont aménagé d'abord un petit sentier pour piétons, que d'innombrables voyageurs ont suivi. Les Romains ne l'ont guère utilisé, pas plus que les cols de Saas, d'accès plus facile. Il prit de l'importance après l'époque des Sarrasins, vers la fin du XII^{me} siècle. Ce chemin muletier évitait les gorges de la Doveria vers Gondo, qui avaient paru infranchissables ; il escaladait les épaulements de la rive gauche jusque vers 2000 m., par Trasquera, Alpienrung, Corvetsch, Pianezza, le Kastelberg et Hochwang ; ce n'est que vers la fin du moyen âge qu'on dut établir un chemin à travers les gorges de Gondo ; la traversée s'en

trouvait raccourcie ; en six heures, on pouvait aller de Brigue au col et en quatorze heures, de Brigue à Domodossola.

La route actuelle est la première des routes alpestres qui ont relié le versant Nord au versant Sud des Alpes. C'est dans un rapport du 14 mai 1797, adressé au Directoire par le général Bonaparte, que nous voyons pour la première fois son intention d'établir une route au Simplon. En 1805, cette importante voie de communication était achevée, et, pour être sûr d'en posséder le libre usage, en 1810, Napoléon transformait le Valais en « Département du Simplon ».

Suivons cette route, l'une des plus belles des Alpes, et écoutons tout ce qu'elle nous dit. De Brigue, elle s'élève en courbes harmonieuses sur le plateau de Brigerberg, à travers des prairies parsemées d'habitations, et atteint les forêts de pins de Riederwald, puis s'engage dans la partie supérieure des sauvages gorges de la Saltine, pour contourner l'arête de Rosswald. A partir de là, le paysage est tout différent : la vallée de la Saltine ne continue pas vers le Sud, sauf par la combe peu profonde du Taverbach, que suivait l'ancien chemin, mais elle tourne vers l'Est, se développe en un cirque évasé, aux pentes faibles, d'une ampleur majestueuse, c'est le Gantertal, arrosé par le Ganterbach et ses nombreux affluents. Le fait d'avoir ainsi modifié le nom de la vallée et de la rivière indique assez combien le changement des formes du paysage a impressionné les habitants.

La route s'élève sur le flanc droit du cirque, suivant une déclivité à peu près constante de 3,5 %, elle passe le torrent, atteint Bérissal, traverse la forêt de Rothwald aux beaux mélèzes. Brusquement, la limite des arbres est atteinte, on est jeté dans la haute montagne : là-haut brille le large glacier de Kaltwasser, des torrents en descendent de toutes parts, des avalanches aussi ; on a dû construire des galeries pour protéger la route. L'homme a triomphé de l'hostilité de la montagne, la route débouche bientôt sur le plateau du col, devant l'hôtel de Simplonkultm, d'où la vue est de toute splendeur sur un vaste paysage, dominé par le Fletschhorn vers le Sud et le massif d'Aletsch, vers le Nord. Au loin vers le Sud, des arêtes harmonieuses se succèdent,

sous le ciel bleu. On comprend sans peine que les Valaisans aient cherché à convaincre les hommes du midi que les gorges de Gondo étaient trop sauvages pour eux, qu'elles devaient former une limite et qu'il fallait leur laisser ces montagnes austères.

On descend en pente douce sur ce paysage bosselé, modelé par les glaciers, couvert de rhododendrons. L'emprise humaine ne tarde pas à apparaître par de nombreux petits chalets d'alpage, protégés souvent contre les avalanches par des amas de pierres ; plus bas, des hameaux sont blottis contre des mamelons rocheux. L'absence totale d'arbres, sur toute la partie supérieure de ce vallon, alors que l'altitude est au-dessous de la limite de la forêt, nous étonne. Les premiers mélèzes n'apparaissent que vers 1800 m. C'est sans doute une exploitation abusive qui a ainsi abaissé la limite des arbres ; même dans la région de Simplon-village, les forêts sont très clairsemées. Les ruisseaux se réunissent ; bientôt une eau claire s'en va joyeusement, c'est la jeune Doveria. Un peu après la hameau de Eggen, on traverse les restes de l'éboulement du glacier et des rochers de Rossboden, survenu en 1901, qui se répandit sur une surface de 1,5 km² et ravagea une alpe florissante, avec vingt-sept constructions.

Voici le village de Simplon qui ne ressemble en rien aux villages valaisans ; ses maisons sont construites en pierre, tout comme dans les Alpes italiennes. Après un grand lacet au-dessus du village de Gabi, on s'enfonce dans les splendides gorges de Gondo dont les parois, presque verticales, atteignent 700 à 800 m. de hauteur. La Doveria est devenue puissante, fière de montrer son œuvre d'érosion.

Tels sont les caractères du paysage et des constructions édifiées par les montagnards, pour les besoins de leur vie de paysans. Il y a de plus les constructions nées de la circulation. La première mention d'un hospice date de 1235, il fut construit par les chevaliers de Malte à la Spitalmatte ; il fut détruit en 1590. Durant le moyen âge, les Hauts-Valaisans intensifièrent leurs relations commerciales par le Simplon : les ducs de Savoie

leur fermaient souvent le passage vers le Bas-Valais et le pays de Vaud.

Vers le milieu du XVII^m siècle, la voie commerciale du Simplon prit une grande importance, grâce au baron de Stockalper (d'après la localité de Stockalp, près de Bérisal). Enrichi par le commerce de transit, il construisit en 1642 la grande « souste » de Brigue, le château Stockalper, avec ses trois tours, sa vaste cour pour les animaux de bât. A la même époque, il édifia l'ancien « Spital », sur le versant sud du col, avec des entrepôts, une auberge et les appartements d'été du maître. La troisième étape pour le trafic était Gondo, où l'on voit encore la tour à sept étages des Stockalper.

En 1801, Napoléon décréta la construction du grand hospice qui, pour des raisons politiques, ne fut achevé qu'en 1835. Les religieux du Grand Saint-Bernard continuent à le desservir. On aime à voir ce grand bâtiment hospitalier, solide et sévère, blotti dans un repli de terrain, pour mieux résister aux intempéries de la montagne. En 1899, 28 760 ouvriers italiens y passèrent.

Les onze refuges échelonnés tout au long de la route disent aussi, à leur manière, l'importance du col et le souci qu'on avait de venir en aide aux voyageurs et aux pèlerins. Combien riches de souvenirs doivent être ce vieux chemin et cette route !

En 1906, le tunnel du Simplon ouvrait ses portes : ce fut la mort du commerce par le col. La route conserve cependant une certaine animation du fait du tourisme. L'automobile a remplacé les diligences ; au lieu des soustes, ce sont les hôtels qui reçoivent les touristes.

Si nous disposons d'une journée, écartons-nous de la route et allons visiter le vallon de Zwischbergen ; là ce sera la grande solitude. A Gabi on traverse le Lagginbach, on monte en deux heures par Feerberg jusqu'au col de Furgge (1871 m.). De là le vallon tout entier de Zwischbergen apparaît, entièrement boisé d'un mélange d'épicéas, de mélèzes et même de hêtres. Ces vastes forêts sont magnifiques, très peu exploitées ; le contraste est frappant avec celles de la commune du Simplon. Un petit

sentier, peu marqué, mais indiqué cependant sur la carte nationale, nous conduira à flanc de coteau, tout au long du vallon, jusqu'à Gemeinalp, situé dans une plaine d'alluvions, au pied des glaciers du Portjengrat et du Weissmies.

On y trouve la fameuse campanule excisée, ainsi nommée à cause de la découpe des pétales, comme à l'emporte-pièce. Le sommet de ce vallon, avec ses nombreux lacs dans les cirques de Giavina, de Pontimia, avec ses versants exposés au Sud et au Nord, ses glaciers et ses moraines, possède une flore très riche. L'ensemble de la flore du versant Sud du Simplon présente un intérêt particulier, du fait de l'orientation du territoire vers le Sud, ce qui lui vaut un climat moins sec que dans la vallée du Rhône et ce qui a permis la pénétration d'éléments méridionaux qui n'ont pas pu traverser le faite de la chaîne des Alpes. Les rochers, entre Gabi et Gondo, renferment en abondance le beau saxifrage cotylédon, le grand lys rouge. Deux grandes ombellifères, le pleurogyne d'Autriche et le molosperme ainsi que l'aigremoine odorante et l'asperge à feuilles étroites restent cantonnées sur ce versant Sud.

Pour le retour, nous prendrons le chemin qui longe la rivière : on ne se lasse pas d'admirer les eaux abondantes qui se précipitent en une longue série de cascades, toutes plus belles les unes que les autres. Nulle rivière des Alpes du Valais ne peut se comparer à celle-ci, pour la beauté des eaux.

On cherche en vain le village, car il y a une commune ; c'est à peine si on rencontre une douzaine de petites maisons dans des îlots cultivés, au milieu des vastes forêts, c'est cela la commune de Zwischbergen ; avec Gondo, elle compte 130 habitants. Quelle solitude !

Au-dessus de Gondo, on voit des constructions édifiées avec luxe, aujourd'hui abandonnées ; elles ont servi pour l'exploitation des mines d'or, situées tout au haut des grands rochers, vers la frontière italienne. Elles furent célèbres au temps de Gaspard de Stockalper. Vers 1890, on tenta d'en reprendre l'exploitation, ce fut en vain : la teneur en or du minerai était insuffisante.

Le vallon se resserre, en arrivant sur Gondo, la rivière bondit de cascade en cascade, avant de se précipiter dans la Diveria. La blancheur des eaux contraste avec les sombres rochers de cette gorge, et donne à ce paysage un peu de vie, car Gondo est vraiment dans une crevasse de rochers.

Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs en Suisse, pas même au parc national, un vallon aussi sauvage, ayant conservé une nature aussi préservée de l'influence humaine que le Zwischenbergen. Richesse des forêts, abondance et beauté des eaux, magnificence des montagnes, luminosité du ciel, tout concourt à faire de ce coin de terre helvétique, égaré au Sud des Alpes, une véritable merveille.



Arrosoir en bois (Grimentz)

LES VALLÉES DE ZERMATT ET DE SAAS

Les vallées de Zermatt et de Saas embrassent un très grand territoire, avec de hautes montagnes et de nombreux glaciers. Dès lors, la Viège, qui recueille toutes les eaux de ce vaste bassin hydrographique, est une grosse rivière, très active. A son arrivée dans la plaine, elle a approfondi et élargi sa vallée, à tel point que la gorge qui caractérise l'entrée des autres vallées n'existe plus : la route et le chemin de fer trouvent une place facile le long du cours d'eau.

Sur l'espace compris entre Viège et Stalden, les deux versants de la vallée sont cultivés et peuplés ; ils présentent beaucoup d'intérêt, mais on ne les connaît guère, car le flot des touristes s'empresse de gagner Zermatt ou Saas Fée, en suivant le fond de la vallée, sans même lever les yeux vers les villages de Visperterminen, Staldenried, Törbel, Zeneggen.

De Viège, on peut monter à Visperterminen par l'ancien chemin ou par la nouvelle route. On est surpris de trouver tout un vignoble, installé sur des pentes très fortes, en des endroits sauvages, au milieu des bois de pins, soit sur la rive droite de la vallée, au-dessous de Visperterminen et de Staldenried, soit sur la rive gauche, au-dessous de Zeneggen. On cultive là, suivant l'ancienne méthode des « versannes », un vieux plant du pays, connu sous le nom de « païen ». La vigne monte jusqu'à 1 100 m., ce qui représente son altitude maximale en Europe.

Après avoir dépassé la zone de la vigne, on rencontre d'abord une série de petits hameaux, puis le village principal de Visperterminen, dans un site admirablement exposé. Ce magnifique coteau manquant d'eau, de grands efforts ont été faits pour en amener : on compte une quinzaine de bisses. Le plus ancien, le « Heido », prend naissance à 2500 m., au fond du vallon de Gamsa. Deux autres ont leur prise dans la Gamsa, mais comme leur entretien était très difficile, on les a remplacés par un tunnel de 2500 m., dès 1896.

De Stalden, on peut se rendre à Staldenried, par un chemin muletier ; ici encore, de nombreux petits hameaux sont disséminés sur le coteau ensoleillé ; l'un d'eux, Riedji est situé sur une petite esplanade, à 1550 m., d'où il domine magnifiquement la vallée. Un autre, Gspon, occupe un îlot de terrain défriché au milieu des forêts, dans une situation très belle et très élevée. Les maisons forment plusieurs groupes, entre 1893 et 1940 m. ; elles sont habitées trois mois en été et trois mois en hiver ; une école est ouverte en hiver à Gspon, les enfants de Riedji doivent faire plus d'une heure de marche pour venir à Gspon, et à peu près autant pour le retour ; deux heures de marche chaque jour, à 1900 m., en suivant un mauvais petit sentier, à travers une forêt sauvage, avec parfois une grosse quantité de neige, voilà qui doit tremper le caractère de ces enfants et leur donner le vigoureux tempérament des montagnards.

C'est aussi de Stalden qu'on peut gagner Törbel, par un vieux chemin ou par une route. Ce beau village, très valaisan par ses maisons en bois, brunies au soleil, est accroché à une forte pente et regarde vers le Sud, dans la vallée de Saint-Nicolas.

A Stalden se présente la bifurcation entre les vallées de Zermatt et de Saas. Celle de Zermatt prend tout de suite son vrai caractère : taillée profondément dans un massif alpin de haute altitude, formé de roches très dures, la pente de ses versants est si inclinée que la terre végétale n'a pu ni se former ni s'y maintenir. De Stalden à Zermatt, toute la rive gauche de la vallée

n'est qu'une succession de rochers sur lesquels des mélèzes ou des épicéas épars s'agrippent avec peine. L'homme n'a point modifié ce paysage austère, sauf quelques îlots de mayens situés tout là-haut, au milieu des grands rochers : Grossberg à 1600 m., Jungen, qui échelonne ses petits chalets vers 1900 m. et enfin les minuscules mayens de Teli, Sparren et Riedji, perdus dans les grandes falaises qui dominent Saint-Nicolas. Je ne crois pas qu'il existe en Valais d'îlots humains qui illustrent mieux l'appel et la force du roc. Quel effort pour se maintenir dans un tel pays, pour se mettre à la hauteur de cette nature sévère et si exigeante ! Quelle vie de solitude et de contemplation !

Le versant droit est assez semblable, sauf le beau plateau de Grächen, qui mérite une mention spéciale. Modelé par les glaciers quaternaires, il est bien inattendu dans ce paysage rocheux. Les hommes y ont établi de belles cultures, grâce aux eaux du glacier de Ried, qu'ils conduisent sur leurs prés par six bisses superposés, à de petites distances. Pourquoi n'ont-ils pas construit un seul grand bisse ? Esprit d'individualisme peut-être : il est plus facile d'organiser un consortage formé par un petit groupe de familles, qu'une association qui grouperait les 650 habitants de la commune. Raisons pratiques aussi, car il est moins difficile d'imperméabiliser un bisse de débit moyen, à travers des éboulis très grossiers ; et puis, si une rupture se produit, l'eau est recueillie par les bisses inférieurs ; un grand bisse causerait des érosions désastreuses.

Le glacier de Ried, avec son eau fertilisante et inépuisable, est le grand bienfaiteur des habitants de Grächen. Mais aux époques de crue, il peut descendre sur les prises des bisses et les rendre inutilisables. Pour conjurer le malheur, les habitants de Grächen et de Saint-Nicolas ont institué autrefois une « procession du glacier », à laquelle ils restent fidèles, bien que le glacier se soit retiré au loin dans la montagne.

Le 4 septembre, les processions de Grächen et de Saint-Nicolas se mettent en marche de bonne heure et s'acheminent vers la chapelle de Schallbett, édifiée tout près des prises d'eau. On célèbre une grand'messe avec sermon : on demande à Dieu

d'arrêter le glacier, afin qu'il ne vienne pas priver d'eau les vingt-quatre bisses, nécessité vitale pour les habitants de ces deux communes. On a pensé avec raison que la prière exprimée tout près du glacier serait plus fervente. Touchante et originale coutume.

Les maisons de Grächen sont belles, avec leurs toits recouverts de dalles de gneiss, colorées par des lichens rouges ; elles sont dispersées sur tout le plateau, tandis que celles des autres villages valaisans sont réunies en groupes très serrés.

La plus belle promenade de Grächen est celle d'Hannigalp, d'où la vue sur toute la partie inférieure des vallées de Saint-Nicolas et de Saas est des plus instructives. La chaîne des Alpes bernoises et valaisannes est très imposante, avec l'élégante pyramide du Bietschhorn ; mais la cime dont la beauté surpasse toutes les autres est le Weisshorn, avec ses beaux glaciers suspendus. Hannigalp, par une belle journée, quelle leçon de géographie humaine, de géologie alpine, d'esthétique du paysage !

Revenons au fond de la vallée et poursuivons notre route. Entre Stalden et Saint-Nicolas, le talweg est une gorge étroite comme un trait de scie, inabordable pour les hommes. A partir de Saint-Nicolas, les chaînes de montagnes qui bordent la vallée, Weisshorn, Rothorn de Zinal, Obergabelhorn sur la rive gauche, Mischabels sur la rive droite, forment des crêtes très élevées, où la désagrégation est très active. Dès lors, les cours d'eau, alimentés par de grands glaciers, ont amoncelé dans le fond de la vallée une énorme quantité de matériaux, que la Viège use et emporte lentement. Sur les cônes ainsi construits et sur les plaines qui se sont constituées à l'amont de ces barrages, l'homme a installé ses cultures et ses villages : Saint-Nicolas, sur le cône du Riedbach, Randa, sur l'énorme cône du Dorfbach, venant du Dom, accru encore par l'émissaire des glaciers du Täscherhorn. Ces barrages élèvent le niveau de la vallée d'une centaine de mètres et le remplissage à l'amont a créé la belle plaine cultivée de Täsch. Un verrou rocheux explique la formation de la petite plaine de Zermatt.

Au grand attrait que présente la région de Zermatt, par l'incomparable couronne de grands sommets qui l'entourent, s'ajoute l'intérêt des formes du paysage et de l'œuvre humaine dans la vallée : celle-ci constitue une avenue remarquable, bien faite pour préparer l'esprit à jouir de la beauté des grandes cimes. Ses caractères particuliers se laissent expliquer facilement, même en la traversant rapidement en chemin de fer.

L'œuvre humaine, à Zermatt, représente deux civilisations très différentes. Les constructions nées du tourisme : en 1839, on inaugurerait la première auberge ; en 1852, le premier hôtel. Aujourd'hui, Zermatt est une petite ville d'hôtels, transposée à la montagne, dans laquelle défilent, en temps normal, quelque 40 000 hôtes par an.

À côté de cette civilisation citadine, celle des montagnards subsiste : le vieux Zermatt est presque submergé par les hôtels, mais il reste les hameaux, si bien conservés, de Ried, Findelen, Winkelmaten, Zumsee, Blatten, Zmutt. On continue, comme dans les temps anciens, à soigner le bétail, à cultiver les champs de pommes de terre et de seigle. Le tourisme a appris aux montagnards de Zermatt qu'on peut gagner de l'argent plus facilement qu'en cultivant de petits champs de céréales, à 1800 ou même à 2000 m. Cependant on reste fidèle à la tradition.

L'influence des hauts sommets et des grands glaciers sur le climat est assez inattendue : alors que les glaciers descendent très bas, — celui du Gorner à 1939 m., celui du Weisshorn à 2000 m., celui du Hohlicht à 2200 m., celui de Zmutt à 2200 m. et celui de Findelen à 2315 m., — la limite des neiges persistantes s'élève à 2300 m., tandis qu'elle se tient vers 2600-2700 m. dans les Alpes extérieures du Muveran, des Dents du Midi. La limite des forêts monte à 2400 m. Dans les endroits abrités du Gugel, on peut voir encore deux aroles de 4 m. de haut, à 2520 m., et des tronçons des mêmes arbres à 2570 m. Le cerisier et le griottier poussent à 1800 m., le pommier à 1500 m., à Törbel, le noyer à 1200 m., la vigne à 1100 m., le seigle jusqu'à 2200 m., à Findelen. Les habitations humaines suivent la même règle : le hameau de Findelen, habité encore

en permanence par plusieurs familles, s'échelonne entre 2040 et 2200 m. Les champs de seigle y sont ensemencés dans la seconde moitié d'août, les grains germent et les plantules atteignent un certain développement avant l'arrivée de la neige. Vers la fin de mars, on saupoudre la neige, sur les champs, avec des cendres ou de la terre fine pour hâter la fonte. Vers la mi-juillet, le seigle fleurit, il peut être récolté à la fin d'août. L'année suivante on laisse le champ en jachère.

Ainsi, les gros massifs montagneux élèvent l'habitat des plantes, des animaux et des hommes. Ce phénomène est beaucoup plus marqué dans les massifs plus élevés comme l'Himalaya.

Ce que j'ai dit de la vallée de Zermatt pourrait être répété en grande partie pour celle de Saas : même aspect rocheux des versants, plus typique sur le versant gauche, où l'influence humaine est presque exclue. La rivière creuse son sillon sans laisser de place pour l'œuvre de l'homme, jusqu'à Saas Balen, où les alluvions de l'émissaire des glaciers du Fletschhorn ont créé un îlot de terrains cultivables. Plus loin, les torrents du Weissmies et des Mischabels ont formé la plaine de Saas Grund. Saas Fée occupe un délicieux petit plateau, modelé par le glacier de Fée, à 1800 m. L'arrivée par le chemin des chapelles est une merveille. On doit admirer sans réserve le bon goût de ces montagnards, qui ont su choisir un tel paysage et l'animer par leur esprit religieux, en y construisant quatorze chapelles, stations du chemin de la Croix, ornées de grandes statues sculptées par des montagnards.

La couronne des hauts sommets est moins complète qu'à Zermatt : entre les Mischabels et le Weissmies, la crête s'abaisse à environ 3000 m. Les cols d'Antrona (2844 m.) et de Monte Moro (2862 m.) ont été très fréquentés autrefois ; les gens de Saas allaient aux marchés d'Italie et y fréquentaient les lieux de pèlerinage.

La flore de Saas et surtout celle de Mattmark renferment des espèces spéciales, à distribution sporadique, comme la pleurogyne de Carinthie, qui ne se trouve en Suisse qu'à Almagell,

à Zermatt, à Avers des Grisons, et au Kutengrat de Glaris ; le jonc arctique, la valériane celtique, l'adenostyle tomenteux, l'alsine aretioïdes.

La population des cinq communes d'Eisten, Balen, Grund, Fée et Almagell ne dépasse pas 1950 habitants ; c'est peu pour un si vaste territoire. La nature rocheuse du pays fait que ces terrains sont peu productifs. Nombre d'habitants doivent aller chercher du travail en dehors de la vallée. Le tourisme a apporté quelques ressources, sans modifier beaucoup la mentalité de la population. Les villages ont conservé leurs belles maisons en mélèze bruni, aux façades égayées par les fenêtres peintes en blanc ; leurs abords sont bien tenus. Le hameau le plus élevé est celui de Furggstalden, à 1887 m.

Jusqu'à la construction récente de la route, les moyens de communication à travers la longue vallée de Saas se bornaient à un chemin muletier. Une caravane d'une trentaine de mulets faisaient les transports de la poste, pendant la bonne saison. L'un d'entre eux marchait en tête de la colonne, tous les autres suivaient avec une discipline remarquable. Un homme se tenait vers le milieu de la colonne et un autre vers la fin, pour surveiller l'ensemble.

Les coutumes originales abondent dans la vallée : ainsi celle qui, « eu égard à un privilège séculaire », permet aux communes de régler la chasse aux marmottes, alors que partout ailleurs ce droit est déterminé par la loi fédérale sur la chasse.

La région de Mattmark est sauvage et grandiose ; on peut y admirer un magnifique bloc de serpentine (Blauenstein) de 8400 m³. Autrefois, jusque vers 1818, le glacier d'Allalin descendait jusqu'au fond du vallon et constituait un barrage. L'eau de la rivière se frayait un passage sous le glacier, mais ce tunnel s'obstruait parfois durant l'hiver, et alors il se formait un lac important à l'amont, sur toute la plaine de Mattmark. Sous l'action de la pression de l'eau et de la chaleur, le bouchon sautait parfois, au cours de l'été ; il en résultait de graves inondations dans toute la vallée. Pour les prévenir, on a dérivé la rivière par un tunnel dans la montagne ; mais ce travail a été



Cl. M. Kettel

PORTEUR DE FOIN SAUVAGE

A travers les pentes rocheuses de Louvie sur Fionnay (Bagnes): appuyé des deux mains sur un long bâton, il traverse des endroits très difficiles avec une tranquille assurance.

fait au moment où les glaciers se retiraient, il n'a jamais servi ; aujourd'hui, le front du glacier d'Allalin n'atteint plus le fond de la vallée.

Un autre fléau, qui a souvent ravagé la vallée, surtout la région de Balen, de Grund, est l'avalanche. Au XIX^me siècle on cite les années 1834, 1837, 1839, 1846. Le 8 avril 1849, la population de Balen s'enfuit, vingt-six personnes furent tuées dans un bâtiment écarté, où elles s'étaient réfugiées.

TOURTEMAGNE - ERGISCH - EISCHOLL UNTERBACH - RAROGNE

La montée de Tourtemagne à Ergisch, par un sentier bien valaisan, n'a rien d'ennuyeux ; une fois ce promontoire atteint, un délicieux chemin nous conduira à flanc de coteau, à travers de belles forêts, jusqu'à la terrasse cultivée d'Eischoll. On est agréablement surpris de découvrir, au-dessus des pentes inhospitalières situées en bordure de la vallée du Rhône, ce beau plateau en forme de cuvette, largement ouverte. Deux torrents l'ont découpée en trois unités politiques et religieuses : Eischoll, Unterbäch et Bürchen (de Birke, le bouleau). Les formes du terrain influent sur la concentration ou la dispersion des maisons dans les villages ; la pente assez forte a amené les habitants d'Eischoll à concentrer leurs maisons sur une esplanade favorable. Ceux d'Unterbäch et de Bürchen, disposant d'un terrain à pente douce, les ont disséminées, mais par petits groupes, pour rester fidèles quand même à l'idée du groupement, qui est générale en Valais. A Unterbäch, un bon nombre de maisons ont leur façade principale orientée vers l'amont, parce que c'est le Sud.

Ces trois communes sont actuellement reliées à Rarogne par un très joli chemin. Encadré de deux gorges pittoresques, il déploie ses lacets sur un terrain ondulé, couvert de mélèzes et de beaux pins sylvestres aux branches étalées. Eischoll est en outre relié à Rarogne par un téléphérique, Unterbäch et Bürchen communiquent avec Viège par une route.

Le désir de mieux connaître ce beau pays pourrait suffire à l'intérêt de l'excursion ; il en est un autre : la vue sur le Bietschhorn et sur les vallons de son versant Sud, Ijoli et Bietsch surtout. Vers la base du versant, la couverture sédimentaire se distingue fort bien du granite qui constitue tous les sommets. Ces vallons ont des pentes très fortes, à peu près dépourvues de terre végétale ; aussi la vie de l'homme y est-elle presque impossible. Çà et là, quelque bisse traverse les roches pour fertiliser un petit flot de mayens perdu dans la nature sauvage : ce sont Laden, Tatz, Brägi, Leiggern, Ranft.

Au lieu de descendre sur Rarogne, on peut continuer par Hellelen pour atteindre le village de Zeneggen : ses maisons sont dispersées par groupes, une chapelle, sur une jolie colline, domine l'ensemble. La vue sur le massif d'Aletsch, sur la vallée du Rhône et sur les vallées de Saas et de Saint-Nicolas est exceptionnelle. De Zeneggen, on peut se rendre au beau village de Törbel, monter dans les mayens, admirer la tulipe sauvage, gagner la grande tête boisée de Moosalp-Goldbiel (2224 m.) avec ses petits lacs.

L'ILLGRABEN ET LA FORÊT DE FINGES

Entre Sierre et Loèche, la vallée du Rhône est coupée en deux par une large zone de terrain sauvage, royaume du pin sylvestre. Du haut de la falaise de Varone, on a une excellente vue d'ensemble sur ce territoire. Il comprend quatre unités bien distinctes: le cirque de l'Illgraben, le cône d'alluvions de Finges, le cône du Rottensand et les collines d'éboulement.

Le cirque de l'Illgraben est formé de calcaire, de quartzites, de gypse et surtout de corneule (carbonate de chaux et de magnésie). Cette dernière roche jaunâtre est poreuse, elle s'imbibé d'eau et se désagrège très activement par le gel, à tel point qu'aucun végétal ne peut y prendre pied. Vu du sommet, ce cirque d'érosion fait impression, par sa hauteur variant de 1172 à 1863 m., sa largeur de 2,5 km. et sa longueur de 3 km.

Les matériaux emportés ont construit le cône de Finges, dont les dimensions sont importantes (largeur 4,5 km., long. 2,5 km., hauteur sur la plaine du Rhône 292 m.). Ce cône repousse le Rhône contre le versant opposé et élève le niveau du fleuve de 85 m. La couverture végétale est une pinède pure.

Un autre cône, le Rottensand, à pente douce, est édifié par le Rhône, qui n'est pas endigué sur cette partie de son cours. Aussi peut-on voir là le travail d'un grand fleuve en pleine liberté. Ce cône s'étend de l'embouchure de l'Illbach, jusqu'aux collines, à la base du cône de Finges. Suivant la règle générale, on trouve des matériaux grossiers vers le sommet et

de plus en plus petits à mesure qu'on avance vers la base ; aussi, vers l'aval, la forêt est-elle bien développée ; vers l'amont, ce ne sont que petits pins étalés, genévriers, saules, argousiers et bouleaux, émergeant d'un tapis de mousses et de lichens, pionniers de la formation de la terre végétale. J'y ai découvert une station de mathiola valaisanne, fleur connue jusqu'ici en Suisse uniquement entre les vallées de Binn et de la Saltine. Le vrai visage du Rottensand a été compris des hommes de science, et par la Ligue suisse pour la protection de la nature ; cette dernière était disposée à établir là une réserve favorable à l'étude du développement de la vie, parallèlement à la formation de la terre végétale. Cette réserve eût complété heureusement celles d'Aletsch et des marais de Grône, si les autorités militaires n'avaient pas voulu y prendre pied, pour y exercer la conduite des tanks, prétextant que cette forêt en formation n'était d'aucun rapport. Cette région unique en son genre semble donc perdue pour la science ; on le regrette beaucoup.

La quatrième unité géographique de Finges est constituée par un ensemble de collines boisées de pins, entre lesquelles se cachent des étangs entourés de roseaux, « calices de rêverie ». Des genévriers empruntent la forme pyramidale des cyprès et donnent au paysage une note originale.

Ces collines, comme toutes celles des environs de Sierre, proviennent d'un immense éboulement qui, vers la fin de la dernière période glaciaire, s'est détaché des montagnes dominant Miège, et s'est précipité dans la vallée du Rhône, l'encombrant de débris de roches calcaires. Une de ces collines émerge du cône de Finges et porte le monument élevé en souvenir de la lutte des Hauts-Valaisans contre les Français, en 1799.

Un territoire aussi vaste, recouvert de forêts, dans un climat chaud et sec, ne pouvait manquer d'abriter une foule de plantes et d'animaux rares et intéressants.

LA VALLÉE D'ANNIVIERS

La vallée d'Anniviers, située dans la partie la plus puissante de la chaîne pennine, est l'une des plus caractéristiques et des plus intéressantes du Valais central.

De Sierre, on la voit s'ouvrir vers le Sud par une gorge très profonde. Les hommes n'ont pas trouvé le moyen de pénétrer par cette voie ; ils ont construit, sur la rive droite, un chemin d'abord, puis une route, qui monte en lacets audacieux jusque sur le palier de Niouc. Quelle vue splendide on a de là, vers l'aval, sur toute la région de Sierre-Montana ! Vers l'amont, la vallée apparaît presque entièrement boisée, vraie vision de vallée sauvage, fermée par de grandes cimes blanches. Après Niouc, la route devient impressionnante : elle se faufile à travers des rochers de calcaire dolomitique, traverse deux gorges profondes, creusées autrefois par des cours d'eau alimentés par des glaciers ; ceux-ci occupaient des niches bien visibles vers le sommet des pâturages de Chandolin. Aujourd'hui, les glaciers et les torrents ont disparu, ce sont des vallons morts. Après la sortie des gorges, la route est taillée dans des quartzites de l'âge triasique.

On admire le travail des montagnards, qui ont réussi à établir un passage à travers de tels rochers. Les premiers hommes qui ont pénétré dans la vallée ont sans doute passé par Vercorin et Pinsec. Mais cette traversée est longue, il faut monter à 1459 m., aux Giètes, redescendre de 335 m. pour traverser

la Navisence sous Vissoie. On devait donc naturellement chercher un passage plus direct sur la rive droite. Ce fut d'abord un petit sentier, dont on se contenta jusque vers 1600. On l'élargit alors et on jeta des ponts sur les précipices, d'où le nom de Pontis, qui a subsisté jusqu'à nos jours. Malgré des exploitations de mines, vers 1840, ce chemin muletier fut maintenu. Ce n'est qu'en 1854 que la route carrossable actuelle fut commencée, grâce aux efforts du grand châtelain Rouaz de Grimentz. En 1863, elle atteignit Vissoie. Les ponts furent remplacés par des tunnels. En 1904, on ajouta le tronçon Vissoie-Grimentz. En 1924, les postes créèrent un service de car postal ; il fallut élargir la route et consolider les murs de soutien sur certains points. En 1933, on construisit la route Vissoie-Saint-Luc, l'année suivante, celle de Pinsec au mayen des Giètes, dans l'intention de la prolonger jusqu'à Vercorin. En 1947, on commença la route Ayer-Zinal. Un projet d'élargissement général de la route de la vallée a trouvé un commencement d'exécution en 1947. Le perfectionnement graduel de cette voie de communication dans le val d'Anniviers marque tous les stades de la civilisation.

Après la nature libre et sauvage de la région des Pontis, la vallée devient plus riante ; la grande abondance des dépôts glaciaires a favorisé la formation de la terre végétale ; c'est la région du travail humain, des cultures et des habitations. Divers facteurs ont présidé au choix de l'emplacement de ces établissements humains, tels le besoin d'eau, les formes topographiques du terrain et surtout la recherche du soleil. La vallée étant orientée du Sud vers le Nord, on s'est ingénié à utiliser des replis ou des ondulations du terrain exposés au Sud-Ouest ; Vissoie, sur la bordure droite de la combe du torrent des Moulins ; Mission, dans une cuvette abritée ; Ayer, sur un repli du versant ; Pinsec, adossé à une ancienne moraine ; Saint-Jean, sur une ondulation qui l'oriente vers le Sud ; Grimentz, sur une terrasse et enfin Saint-Luc et Chandolin, tout là-haut, baignés de soleil.

A l'amont d'Ayer, la vallée se rétrécit à nouveau, on atteint le dernier hameau de mayens de Zinal, station de tourisme bien connue, située sur un ensemble de cônes d'alluvions des torrents des Diablons, qui forment un gros barrage au fond de la vallée. Les montagnes entourent le vallon de Zinal d'une couronne incomparable : une chaîne élégamment graduée s'élève des Aiguilles de la Lex, par le Grand Cornier, jusqu'à la fameuse Dent Blanche, dont l'arête des Quatre Anes se profile au loin avec harmonie. Puis la couronne se poursuit par l'élégante Pointe de Zinal, par l'Obergabelhorn, tout couvert de beaux glaciers. Le Besso se projette en avant, comme une pyramide rocheuse et sombre, formant contraste avec l'élégante arête blanche qui, semblable à une draperie, conduit au Rothorn de Zinal. Encadrant le superbe glacier de Moming, une arête se dirige vers la grosse masse du Weisshorn et du Bieshorn. Les Diablons rocheux terminent cette série de sommets, célèbres dans les annales de l'alpinisme.

Toutes ces sommités sont constituées par une roche dure, d'un vert clair, assez voisine du granit, le gneiss d'Arolla, qui prend, sous l'action des variations d'humidité et de température, une structure rugueuse, très favorable à l'escalade.

Les roches d'Anniviers contiennent des matières recherchées : du cuivre, du bismuth, du nickel, du cobalt et aussi de la pierre ollaire.

Les glaciers sont nombreux et variés ; on en trouve de tout genre : celui de Zinal est un grand glacier de vallée, remarquable par les nombreuses moraines de surface qui le recouvrent entièrement vers sa base, excellent exemple du grand pouvoir de transport des glaciers. D'innombrables petits glaciers de cirque occupent toutes les niches et toutes les pentes entre 3000 et 4000 m. De plus, on peut voir, sur les flancs du Grand Cornier, de la Dent Blanche et du Weisshorn, de petits glaciers plaqués contre des pentes d'une déclivité invraisemblable : on se demande comment ils peuvent s'y tenir.

Le climat d'Anniviers est caractérisé par une abondante insolation, l'absence de brouillards et de vents violents. La flore

est l'expression de ce climat sec et chaud de la vallée du Rhône, qui se fait sentir jusque vers Vissoie. Partout où la nature sauvage a été respectée, c'est la flore des steppes, telle qu'on la rencontre dans les contrées méditerranéennes et dans le Sud-Est européen de la Hongrie ou de la Russie, avec la fétuque valaisanne, les stipes, les astragales, l'absinthe valaisanne, espèce aux petites feuilles, divisées ou sèches, souvent feutrées de poils.

Le pin sylvestre est peut-être le produit le plus typique de ce climat ; il forme la magnifique forêt de Finges, sans doute la plus importante des forêts de pins du territoire des Alpes ; il tapisse les versants rocheux jusque vers Vissoie, où il cède la place à l'épicéa et au mélèze. A mesure qu'on s'élève, le mélèze domine et finit par former des peuplements purs, jusque vers la limite supérieure des forêts, où il est supplanté par l'arole, trapu et sombre, l'arbre typique de la lutte contre les éléments hostiles du climat de la haute montagne. C'est dans la vallée d'Anniviers que l'arole atteint son maximum de densité en Valais ; il occupe 13 % de l'ensemble des conifères, tandis que le mélèze représente 30 %.

Vers la limite supérieure des forêts, qui s'élève ici à 2200 m. et même au-dessus, les fleurs abondent, malgré les conditions de vie difficile : l'anémone soufrée, la saussurée des Alpes, la soldanelle, les gentianes, les petits coussinets des silènes et des androsaces, et tant d'autres, sont un charme pour les yeux et pour l'esprit. Jusqu'à la fin d'août, on peut voir, dans les combes à neige, les fleurs du premier printemps. Les botanistes peuvent trouver des espèces rares, comme le dracocéphale de Ruysch, la linnée boréale, le myosotis nain.

L'influence des montagnes sur les habitants est très marquée ; c'est bien intéressant de la rechercher. En les isolant fortement du reste du monde, la montagne a orienté leur activité vers une exploitation particulière de leur sol : produire à peu près tout ce qui est nécessaire aux différents besoins de la vie.

Cette population a conservé un nomadisme à peu près total, unique en son genre dans les Alpes. Tous les habitants de la vallée, soit environ 1500 personnes, se déplacent entre Sierre et

les villages les plus élevés, suivant la saison. Ces montagnards actifs et économes ont acquis une bonne partie du vignoble et des prairies des environs de Sierre, où ils ont construit de vrais villages : Muraz, Zarvettaz, Villa, Noes. L'attraction des pays de vignes sur les gens de la montagne est fréquente en Valais, mais nulle part ailleurs elle n'a entraîné le déplacement de populations entières, à de si longues distances, avec de nombreuses étapes fixes, qui s'échelonnent sur le cours entier de l'année.

Lorsqu'on arrive vers le centre de la vallée, on est frappé de voir tant de petites constructions, disséminées partout sur les pentes. Ce sont des granges-écuries ; leur grand nombre est dû au morcellement exagéré du terrain. Dans les villages se trouvent les maisons d'habitation, avec les greniers et les raccards montés sur pilotis, soutenant des pierres plates, arrondies, afin de se préserver des rongeurs, car on y abrite des provisions de blé, de seigle, de viande séchée, tandis que la cave renferme le fromage et le vin dit « du glacier », parce qu'il est traité et conservé en montagne. C'est un vieux plant du pays, « la Rèze », qui forme la base de ce vin si spécial.

Les mayens sont nombreux et montent jusqu'à 2000 m., voire à 2100 m., à Barneusa. Les pâturages sont étendus et très beaux ; les chalets demeurent primitifs : un local sert de cuisine et un autre de dortoir pour les pâtres ; quant au bétail, il restera en plein air ; c'est à peine s'il trouve un semblant d'abri dans quelques « parcs », c'est-à-dire dans des enclos entourés de murs, sous des planches disjointes formant toit.

Sous l'action du soleil ardent, les constructions de la vallée prennent une patine cuivrée, parfois très sombre ; cette chaude couleur du bois est du plus bel effet. Nulle part ailleurs, en Valais, elles n'ont un pareil cachet de fantaisie et de simplicité archaïque.

Un fait intéressant de géographie humaine est celui de la pénétration graduelle des habitants de Salquenen dans la vallée d'Anniviers. Pendant longtemps, ils se sont contentés de l'alpage d'Arpilletta, mais depuis une vingtaine d'années, ils ont acquis celui de Lirec et des terrains de mayens à Arolec, Cotza de

Maya et dans les environs de Zinal. Les Anniviards ne les voient pas venir chez eux d'un très bon œil : ils parlent une autre langue, cependant ils ne résistent pas à la tentation de leur vendre des terrains à bon prix.

L'esprit religieux des Anniviards est très vivant, il s'exprime par des coutumes et des cérémonies nombreuses et fidèlement conservées.

Les cinq paroisses de la vallée ont chacune leur église ; on a pensé que ce n'était pas suffisant et on a construit de nombreuses chapelles ; partout où il y avait une petite agglomération, on a voulu une « maison du bon Dieu ».

La paroisse de Vissoie est la plus riche, elle en a neuf : celle du château, qui domine le village, celles de Fang, de Cuimey, de la Comba, de Mission, et, sur la rive gauche, celles de Mayoux, de Pinsec, de Saint-Jean-d'en-Bas et de Saint-Jean-d'en-Haut.

La paroisse de Grimentz en a une, au bord de la route, à l'entrée du village et une autre près d'un chemin, au-dessous du village.

La paroisse d'Ayer en a cinq : l'une au bord de l'ancien chemin, à l'entrée du village, une autre aux Morasses, deux sur le chemin de Zinal et celle de Zinal.

Cette tradition des chapelles reste bien vivante, puisqu'on en a encore construit une en 1948, au bord du grand rocher de la deuxième gorge des Pontis. L'initiative a été prise par les chauffeurs de la vallée ; conduire des cars et des camions sur une route si étroite, à travers les mille contours des rochers, ne va pas sans danger ; on comprend cet appel à la protection divine.

On prend soin de restaurer ces chapelles, lorsqu'elles ont subi les injures du temps. En 1948, on entreprit de remettre en état celle de Zinal, construite en 1899. Un peintre d'origine florentine, M. A. Cini, établi à Sierre, s'offrit à peindre une grande fresque pour exprimer sa foi et sa reconnaissance envers la beauté de la montagne, qui lui fut révélée là-haut, en hommage aussi à la population d'Anniviards.

Le sujet représente Dieu le Père, au centre, figure rayonnante de beauté et de bonté, les bras ouverts dans un geste d'accueil. A gauche, la scène de la faute originelle : Adam et Eve, accablés de douleur, sont chassés par les Anges. Mais tout n'est pas perdu, la Rédemption est là : le Christ mort sur la croix. Sa figure pâle se détache sur le ciel obscurci, elle respire une grande souffrance résignée ; comme il est impressionnant et comme on comprend tout le sens de cette parole : vous qui souffrez, venez, je vous soulagerai. A droite, le Christ ressuscité s'élève au ciel, triomphant, tandis que trois âmes rachetées montent aussi, portant les emblèmes de la foi, de l'espérance et de la charité. Cette figure du Christ, très expressive et très belle, respire une vie ardente. Que la paix soit avec vous, lit-on sous cette image ; oui, la paix entre les nations, entre les familles, entre les individus, la grande prière de notre temps.

Pourquoi ce thème ? Parce qu'il est simple et facile à comprendre, même par les montagnards, et parce qu'il exprime les vérités fondamentales du christianisme. La chapelle de Zinal est appelée à accueillir tous les chrétiens, dans un esprit très large. Les alpinistes et les guides y viendront solliciter la protection divine avant de partir vers les grands sommets.

Ce sujet est traité avec beaucoup d'expression, une flamme intérieure anime les personnages, le dessin est excellent, les couleurs sont justes, tout exprime une puissante émotion. Montagnards et citadins ont été touchés par l'esprit de foi sincère et de piété profonde que l'artiste a communiqué à cette œuvre. Les Anniviards viennent prier dans leur chapelle, ils regardent, ils sont émus jusqu'au fond du cœur, et accueillent avec bonheur les suggestions qui émanent de ces tableaux ; ils reprennent leur tâche si pénible avec plus de courage, avec une bonne volonté plus grande. Leur reconnaissance envers l'artiste est touchante. Quand une œuvre d'art est expressive et belle, elle est comprise et admirée par tous.

La langue parlée par ces montagnards est l'expression fidèle de leur vie. Les intonations du dialecte sont douces et musicales, l'accent tonique est peu marqué. Il y a des différences suivant

les villages : à Chandolin, on parle lentement, à Saint-Luc, plus vite, à Ayer et à Mission, on chante davantage. On trouve beaucoup de formes en « ec » pour désigner des noms de lieux, comme Arolec, Vernec, Niouc, Biolec, Zapec, Zenevrec, Lirec ; le *u* se prononce *ou*.

On chante de vieilles chansons dans la vallée ; elles sont souvent d'une élévation morale remarquable, parfois amusantes, gaies et même satiriques ; l'une décrit en dialecte la vie des habitants de Zinal, en hiver, près du glacier. Souvent une chanson n'est chantée que par une personne déterminée.

En résumé la population d'Anniviers est remarquable par sa piété profonde et sincère, par son ardeur particulière au travail, — même les femmes font tous les travaux les plus pénibles, — et par son esprit d'hospitalité qui la rend si sympathique. Etre l'hôte d'un Anniviard, être reçu dans sa cave, avec une cordialité si naturelle et si généreuse, laisse un souvenir ineffaçable.

SION - VERNAMIÈGE - MASE

L'excursion que je propose a un but précis et très particulier ; elle doit être faite dans la deuxième moitié d'octobre, au moment où les mélèzes ont leur si belle coloration: cet arbre sera le roi de la journée. Les autocars postaux nous emmèneront ; l'éblouissante lignée des peupliers de Bramois allumera notre premier enthousiasme. La montée sera très belle, les lacets de la route nous montreront les replis de terrain, vêtus surtout de pins sylvestres et de bouleaux. Mase et Vernamiège sont de vrais villages valaisans de la montagne ; si bien situés, si bien exposés, à l'abri de la commercialisation apportée par le tourisme, ils ont conservé tout leur cachet.

Gagnons le joli plateau des mayens au-dessus de Mase, montons dans la forêt, traversons sur Pralovin ou mieux, allons jusqu'aux alpages ; nous redescendrons sur Vernamiège, en admirant un peuplement de mélèzes géants.

Nous aurons sous les yeux le mélange du sombre épicéa et du clair mélèze, sur de très grandes étendues. Que de nuances dans les couleurs, quand le soleil joue entre les fines aiguilles ! Il faut avoir vu cette beauté pour la comprendre.

De ces hauts alpages, on peut parcourir des yeux un vaste paysage. On domine toute la partie inférieure de la vallée d'Hérens, on suit les vallons d'Evolène et des Dix ; on voit s'échelonner les villages de Vex, d'Hérémenche, avec les innombrables petites constructions disséminées dans les prés. Dans la

vallée du Rhône s'étalent le grand peuplement humain de Sion, plus haut, les nombreux villages égrenés sur les plateaux de Conthey, de Savièse et d'Ayent, puis un large ruban de forêts sombres, et le sol continue à monter jusqu'à la couronne gris d'argent des sommités calcaires.

L'avantage des excursions comme celle-ci est de nous montrer en même temps une partie importante de la vallée du Rhône et toute la région inférieure du val d'Hérens. On ne mesure pas assez combien de telles visions de l'empreinte humaine sur le sol sont révélatrices de l'âme du Valais.

LA VALLÉE D'HÉRENS

Quand, de Sion, on regarde vers le Sud, on voit une gorge étroite et inaccessible, profonde de quelque 400 m., qui s'évase vers sa partie supérieure, laissant entrevoir l'entrée de la vaste et belle vallée d'Hérens. Beaucoup croient la connaître ; en ont-ils bien compris le vrai caractère ? Ont-ils bien cherché les relations entre la nature de son sol, ses formes topographiques, son orientation, sa flore, sa faune, et surtout, ses habitants ?

La vallée d'Hérens est taillée dans des roches très variées : à l'entrée, ce sont des couches de terrains carbonifères, avec de l'anthracite, exploité à Chandoline et à Bramois. Plus haut, du gypse ; à partir d'Euseigne, jusqu'à l'entrée d'Evolène, des roches schisteuses contenant des minerais de plomb argentifère et de zinc. Puis vers Evolène, on retrouve des calcaires dolomitiques, comme à l'entrée d'Anniviers et enfin des schistes lustrés et des roches vertes dans lesquelles on exploite de la pierre ollaire ou pierre à fourneaux. A partir des Veisivi, le gneiss d'Arolla constitue tous les grands sommets.

Les formes du paysage dépendent de ces roches si variées. La vallée se divise en deux : Val des Dix et vallée d'Evolène, puis, aux Haudères, nouvelle bifurcation : le vallon de Ferpècle et le vallon d'Arolla.

Les glaciers quaternaires ont laissé leur empreinte, sous forme de roches moutonnées et surtout de moraines, si abondantes et si visibles entre Vex, Euseigne et la Luette. L'érosion



Cl. A. Brandt

LA VALLÉE D'ENTREMONT

Le village de Liddes et la route du Grand-St-Bernard. Au premier plan, toits couverts de dalles.

a sculpté de vraies pyramides, dans ces terrains formés par des graviers ; des blocs plus grands, agissent comme chapeaux protecteurs sur des matériaux liés par un ciment naturel.

Les glaciers actuels d'Hérens répètent, en petit, les phases d'avance et de recul de leurs grands devanciers quaternaires. Les plus imposants sont ceux de Ferpècle, du Mont Miné, d'Arolla, de Seilon.

Les montagnes sont célèbres et nombreuses : la plus imposante est la Dent Blanche qui jette sa vigoureuse pyramide vers le ciel, à 4364 m. puis la Dent d'Hérens, le Mont Colon, le Pigne d'Arolla, le Mont Blanc de Seilon, l'arête des Aiguilles Rouges d'Arolla et Les Veisivi, avec la fine Aiguille de la Za. La cabane Rossier, celles de Bertol, des Vignettes, des Aiguilles Rouges et des Dix, en facilitent l'accès.

Le climat est celui du Valais central, très sec et très ensoleillé dans la partie inférieure. A mesure qu'on s'élève, les précipitations augmentent, sans devenir abondantes, car la chaîne pennine forme un écran protecteur de 3500 à 4000 m., contre les masses d'air humide venant du Sud.

La flore d'Hérens est l'expression de ce climat, comme aussi de la grande variété des terrains, de l'exposition et de l'altitude. Nous ne citerons qu'une espèce : l'armeria plantaginea dont la seule station en Suisse se trouve sur les têtes rocheuses de Forcla et du vallon de Ferpècle. Comment est-elle là ? Pourquoi là seulement ?

Pour la faune, mentionnons un oiseau très rare dans nos Alpes : le crave qui niche dans le vallon d'Arolla. Il ressemble au chocard alpin à bec jaune, vivant en troupes dans toutes nos montagnes. Le crave s'en distingue par un bec plus long, rouge et arqué.

L'aigle royal niche régulièrement dans les rochers inaccessibles de la chaîne des Veisivi.

Nous avons hâte d'arriver à l'ethnographie de la vallée d'Hérens, parce qu'elle présente beaucoup d'intérêt. La population comprend environ 7000 habitants, répartis entre les

communes de Vex, des Agettes, d'Héremence, de Nax, Vernamiège, Saint-Martin et Evolène.

L'origine de cette population est inconnue, sans doute se confond-elle, au néolithique, avec les premières populations de la vallée du Rhône. On trouve les traces du peuplement primitif, sous forme de pierres à écuelles ou de signes sur des pierres, au-dessus de Villa et même au col de Torrent. La proportion des crânes dolichocéphales, c'est-à-dire à tête allongée, est beaucoup plus élevée que dans la vallée du Rhône, ce qui indiquerait une origine différente, mais inconnue.

Les montagnes qui entourent la vallée et l'absence de route jusqu'en 1852, isolèrent la région d'Evolène du reste du monde. Sans doute y eut-il quelques communications par les cols de Colon, avec le Sud, et même par celui d'Hérens avec Zermatt. Mais ces communications ont dû rester le fait d'un petit nombre d'habitants et n'ont guère influencé l'ensemble. La commune d'Evolène, fermée à l'aval par une barre rocheuse, avec ses villages de Villa, la Sage, Forcla, Lana, plus grande que le canton de Zoug comme étendue, a formé un tout bien distinct, c'est certainement, pour le Valais romand, la région la plus isolée, la plus typique, d'un îlot de montagnards ayant subi une lente évolution, qui lui a donné une individualité très marquée.

Les constructions, moitié en bois, moitié en pierre, sont semblables à celles des vallées voisines. On voit souvent des portes cintrées, des murs décorés avec des couleurs brunes ou jaunes, avec des peintures de fleurs stylisées, des vases symboliques versant le lait et le vin.

On trouve, chez ces montagnards, une sorte de culte pour les grands arbres, alors que, si souvent ailleurs, on ne les apprécie guère. Dans les villages d'Evolène, il y a une certaine émulation pour avoir la plus grande poutre maîtresse du plafond de la chambre de famille : on va chercher au loin le plus fort mélèze qu'on puisse trouver. J'en ai mesuré une qui, équarrie, avait 83 cm. On y sculpte les lettres initiales des noms des membres de la famille, une douzaine parfois, on y ajoute des signes reli-

gieux, des décorations mises en valeur par des couleurs (blanc, bleu, rouge).

Les enfants s'amuseut avec des jouets fabriqués par eux-mêmes ou par leurs parents, en taillant des morceaux de bois pour représenter le bétail ; les branches fournissent les cornes, attribut principal, l'écorce est rarement entaillée de décorations, alors qu'elles sont de règle dans la vallée d'Illiez, où se trouve du bétail de la race tachetée, tandis qu'à Evolène le manteau est uni. Ces sculptures naïves rappellent certaines formes de décorations des peuples primitifs. Les enfants imitent les travaux qu'ils voient faire : ils construisent de petits chalets avec tous les instruments nécessaires, le parc pour le bétail, la roue hydraulique qui fait tourner la baratte, la croix non loin du chalet.

Le costume porté à Evolène est parmi les plus intéressants et les plus beaux des costumes valaisans ; je l'ai décrit dans la première partie de cet ouvrage.

Ne quittons pas Evolène sans monter dans ce vallon d'Arolla, non point pour marcher hâtivement vers les sommets, préoccupés par les difficultés de l'ascension, mais pour nous arrêter en chemin ; devant cette chapelle de Saint-Barthélemy, d'abord ; adossée à ce grand rocher, elle est si modeste et si simple. On l'a placée là, au sommet de la longue montée, pour donner du courage aux passants, et pour les protéger aussi ; ils en ont besoin ; ces croix, le long du chemin, marquent les endroits où l'avalanche à emporté ses victimes ; tout récemment encore, c'est un père avec sa fillette, saisis au moment où ils rentraient dans leur mayen. Vraiment la vie à la montagne est angoissante.

Nous regarderons longuement tous ces éboulis, tous ces blocs qui encombrent le fond du vallon et que les torrents usent et emportent inlassablement. Comme les forces vives de la nature alpine se montrent là dans toute leur netteté ! Nous serons alors mieux préparés pour admirer l'œuvre humaine de conquête dans ce pays sauvage. Là-haut, sur son rocher, comme un nid d'aigle, les petites maisons du hameau de Veisivi ; existe-t-il ailleurs dans les Alpes un point de vie humaine ainsi placé ? Nous admirerons le groupe de Quartsé, celui de Satarma,

blotti contre son rocher, attentif à se garer et de la Borgne et du torrent du glacier des Aiguilles Rouges, puis Louché près du Lac Bleu, Pramousse se hasardant sur une éminence, près de la rivière. Nous atteindrons Arolla, bien transformé par le tourisme ; nous irons admirer la belle forêt d'aroles si vigoureuse et si bien conservée. Nous lèverons les yeux sur les montagnes, nous les gravirons sans hâte, elles sont bien aptes à nous donner de belles impressions ; pourtant le vallon d'Arolla, par son empreinte humaine, est peut-être plus émouvant encore.

Nous nous sommes arrêté un peu longuement sur la région supérieure d'Evolène, mais les autres communes ont aussi leur intérêt. Le village d'Hérérence, gros amas de constructions en bois, très serrées, brunies, brûlées par le soleil, est un des villages de montagne les plus typiques. Contre les parois de la maison de commune, on voit encore des restes de têtes d'ours, de loups et de lynx, de la première moitié du siècle passé, alors que la commune donnait des primes pour la destruction de ces carnivores.

Le versant droit de la vallée, avec ses villages de Nax, Vernamiège, Mase, Saint-Martin, Eison, Volovron, privé de route jusqu'à ces derniers temps, est resté à l'écart du tourisme et a conservé ses mœurs et coutumes, mieux encore qu'ailleurs.

L'esprit religieux des habitants de la vallée donne lieu à des coutumes innombrables, témoignages d'une foi simple, naïve, mais sincère et profonde. Certaines chapelles, comme celle de la Garde, posée sur l'admirable portail rocheux qui « garde » vraiment l'entrée d'Evolène, celle de Saint-Christophe, à la Sage, sur une éminence qui domine magnifiquement la vallée, nous montrent comment ces montagnards ont associé l'esprit religieux et le sens de la beauté du paysage. René Morax écrivait, lors d'une Fête-Dieu à Evolène : « Cette race montagnarde a su conserver fièrement sa personnalité qui se marque avec noblesse dans son costume comme dans son attitude... De cette prière unanime émane une force secrète, une force profonde, élémentaire qui émeut plus qu'aucune parole. »

Je voudrais encore signaler l'évolution du tourisme dans cette vallée. Le D^r Desloges décrivait, en 1791, la méfiance extrême des Evolénards à l'égard des étrangers. Après beaucoup d'hésitations et de pourparlers, on l'avait autorisé à passer la nuit dans une grange, mais en dehors du village. Aujourd'hui, après 150 ans, d'importantes stations de tourisme se sont établies à Evolène, aux Haudères, à Arolla. Même dans les villages de Villa, la Sage, Forcla, des chalets sont loués et d'excellentes relations sociales s'établissent entre les citadins et les montagnards. Le D^r Desloges n'en croirait pas ses yeux.

Evolène occupe une place de choix dans la littérature : nombreux sont les auteurs qui ont été chercher là-haut le sujet de leurs ouvrages.

En parcourant cette vallée avec l'intention d'en étudier les caractères, de rechercher l'influence des montagnes sur la population, sur sa flore, sa faune, on éprouve des joies profondes, qui complètent admirablement celles dont on jouit en gravissant les belles sommités de cette région des Alpes pennines.

CHARRAT - BISSE DE SAXON ISÉRABLES - RIDDES

L'orientation en éventail des vallées de Bagnes et d'Hérens crée un grand triangle avec un régime hydrographique particulier. Une série de cours d'eau drainent ce territoire : le torrent de Vellaz à Saxon, trop faible pour creuser une vraie vallée ; la Fare, avec un bassin d'alimentation un peu plus grand, a formé le vallon d'Isérables, et enfin la Prinze, mieux alimentée, a creusé le Val de Nendaz.

En partant de Charrat, on s'élève sur un versant favorable aux abricotiers ; on en a planté partout. Il reste cependant des surfaces de collines rocheuses qui ont conservé leur végétation sauvage, c'est là qu'on trouve l'adonis du printemps, fleur magnifique, au feuillage finement découpé ; elle n'existe, en Suisse, que dans cette station et dans une autre près de Tourtemagne.

On gagne la Gîte, puis le Rosé, Sapin-Haut et Arbarey. En se dirigeant vers le Nord-Est, on traverse le torrent de Vellaz, pour monter à cet îlot de terrain cultivé de La Vatz. A une centaine de mètres au-dessus, on atteint le bisse de Saxon (1700 m.). Suivre ce bisse est une promenade magnifique : le clapotis de l'eau nous accompagne, pendant que nous contourrons les vallonnements boisés : on domine la plaine de très haut ; en face, la chaîne des Alpes berno-valaisannes déploie la splendeur de ses parois calcaires.

Ce bisse n'a rien de redoutable, il est toujours dans la forêt ; c'est le plus long du Valais, avec ses 33 km. ; il va chercher ses

eaux dans le Val de Nendaz. C'est en 1870-74 que la commune de Saxon a exécuté ce grand travail. Faire circuler de l'eau dans un canal, à ciel ouvert, sur 33 km., ne va pas sans difficulté : l'eau est si habile à se créer une brèche et à dévaler les pentes où elle peut causer de graves dommages. Aussi faut-il une surveillance de tous les instants. Plusieurs gardiens sont sur place, habitant dans de petites cabanes, près desquelles un marteau avertisseur, actionné par l'eau du bisse, les renseigne sur sa bonne marche.

On peut continuer jusqu'aux mayens de Nendaz ou descendre sur les mayens de Riddes et gagner Isérables.

Isérables ! Curieux village accroché sur une pente très forte, exposé au Sud-Ouest, abritant environ 1100 habitants. Ces montagnards ont fait de la géographie botanique, bien avant les botanistes : ils ont fort bien utilisé les terrains les plus favorables pour les céréales, les jardins et les prés.

Le village était construit en bois ; en 1881, un terrible incendie le ravagea : il y eut 300 constructions détruites. On l'a reconstruit en pierre.

Un téléphérique le relie actuellement à Riddes. Ce nouveau moyen de communication, facile et rapide, lui attire beaucoup de visiteurs.

MARTIGNY - CHEMIN - LA CREVASSE LEVRON - VOLLÈGES

Pour faire connaissance avec l'entrée des vallées de Bagnes et d'Entremont, je ne vois rien de mieux que l'excursion d'une journée à « La Crevasse ». Il faut prendre, près du cimetière de Martigny, le joli chemin qui s'en va très loin, vers l'Est, jusqu'au-dessus du Guercet, et qui revient sur le petit village de Chemin (1154 m.). La forêt que l'on traverse est des plus intéressantes : on y trouve, comme nulle part ailleurs, le mélange si inattendu du hêtre et du mélèze. Puis on suivra la crête du Mont Chemin, boisée de mélèzes, dans la direction du col des Planches. On peut voir les restes de nombreuses exploitations de mines de fer. On poursuivra encore par la route, sur 1500 m. et l'on prendra à droite le chemin qui conduit au col du Tronc ; montons de là à la Crevasse (1810 m.), point culminant de la grande paroi jurassique qui domine Sembrancher.

Ce point de vue est remarquable, parce qu'il est à l'angle de la vallée du Rhône et à l'entrée des vallées de Bagnes et d'Entremont. L'enchevêtrement des arêtes et des vallées fournit un excellent exemple de la morphologie de notre pays.

On redescendra vers le col du Tronc, sous les mélèzes qui abritent, en printemps, des tapis d'orchis à odeur de sureau, rouges et jaunes.

De là, on gagnera le village du Levron, sur une terrasse fertile, puis Vollèges, sur son grand cône d'alluvions, et Sembrancher.

Dans les anciens temps, l'arête du Mont Chemin a servi de voie de communication entre Bagnes-Entremont et la vallée du Rhône ; on évitait ainsi la gorge de Bovernier. Au col du Lin et du Tronc, on trouve des pierres à écuelles, et des tombes de l'âge du bronze au Levron et à Vollèges.

VALLÉES D'ENTREMONT ET DE BAGNES

De Martigny à Sembrancher, la vallée est très resserrée, les versants sont rocheux et sauvages, parce que les roches sont dures. Sembrancher se présente comme un portail grandiose : d'énormes bancs de roches sédimentaires s'élèvent vers le Nord, jusqu'à la Crevasse, et vers le Sud, contre les flancs du Catogne. Dès qu'on a franchi ce portail, tout change ; la vallée s'élargit et se divise en deux : Entremont et Bagnes. La nature se fait accueillante pour les hommes, les établissements humains se multiplient, les terrains cultivés occupent de larges surfaces.

Au point de vue géologique, les terrains de l'Entremont et de Ferret comprennent le granite du Mont Blanc, qui forme les hauts sommets du Dolent, du Tour Noir, de l'Aiguille d'Argentière, des Aiguilles Dorées. Puis les roches sédimentaires carbonifères et secondaires, dressées contre le Catogne et contre les masses granitiques du Val de Ferret. Tout le reste du territoire est constitué par des roches de métamorphisme : schistes lustrés et gneiss divers.

L'action de l'eau et des glaciers a modelé ce paysage : le granite a mieux résisté, d'où les hautes montagnes du massif du Mont Blanc. Les autres roches, plus tendres, ont été entaillées très profondément ; la chaîne pennine s'abaisse à 2575 m. au col de Ferret et à 2474 m. au Grand-Saint-Bernard. Des gneiss plus durs la relèvent à 4000 m., dans la chaîne du Grand Combin.

La flore de la région du Grand-Saint-Bernard et celle aussi de Bourg-Saint-Pierre, où est installé le jardin botanique de l'Université de Genève, a été bien étudiée. La barbarée intermédiaire est spéciale à l'Entremont (Liddes et Bourg-Saint-Pierre) ; le saxifrage diapiensoïde est localisé dans les vallées des Dranses.

La faune est très riche, parce qu'un district franc fédéral a été établi vers 1900, sur les deux versants de la crête de Bavon. On y compte plusieurs centaines de chamois, beaucoup de chevreuils. En 1926, on y a introduit cinq cerfs ; ils se sont bien multipliés : en une dizaine d'années, la colonie avait atteint une soixantaine d'individus. Mais comme ils causent quelques dégâts dans les prés et les cultures, au début du printemps, on a permis d'en tuer, aussi n'en reste-t-il plus qu'une trentaine.

En 1931, on a importé de Hongrie dix-huit grands coqs de bruyère, qu'on a lâchés dans le Val de Ferret. On n'en voit plus, ils doivent avoir disparu. L'aigle royal et le grand duc nichent également dans ces vallées.

L'ethnographie de l'Entremont présente beaucoup d'intérêt. La vallée a servi de passage, par le col du Saint-Bernard, depuis la plus haute antiquité, parce que cette voie est la plus directe entre le Nord et le Sud des Alpes. Les Romains l'ont beaucoup utilisée ; le trafic fut paralysé par la présence des Sarrasins, mais il reprit dans la suite et la fondation de l'hospice facilita la traversée. Napoléon utilisa ce col pour le passage de ses troupes, en 1800. La route du Simplon, ouverte en 1805, détourna une partie du trafic, puis le tunnel du Simplon, en 1906, porta un coup mortel au Grand-Saint-Bernard. La route, ouverte en 1905, joue surtout un rôle touristique.

Plusieurs projets de tunnels furent envisagés dans le passé, aujourd'hui, c'est un tunnel routier pour automobiles qui est à l'étude : entre la Cantine de Proz et Saint-Rémy, la distance serait de 8 km.

En remontant la vallée, on arrive au grand village d'Orsières, dont les constructions sont groupées autour d'une forteresse du moyen âge, transformée en cloche. Puis la route

s'élève, taillée dans de grosses moraines anciennes, pour déboucher sur un verdoyant plateau ; le village de Liddes en occupe le centre, encadré par les jolies chapelles de Saint-Laurent et de Saint-Etienne. Les maisons d'habitation de Liddes sont en général en pierre, comme à Bourg-Saint-Pierre ; elles laissent deviner une influence italienne ; beaucoup datent de la seconde moitié du XVIII^{me} siècle. Des granges, de rares petits greniers et de très nombreux raccards en bois. Ceux-ci sont très grands, portés sur des pilotis assez courts, dont le nombre atteint vingt-cinq pour un seul raccard, ce qui est exceptionnel. Les façades sont couvertes de perches parallèles, jusqu'à quinze rangées sur une face, pour sécher des herbages. Les écuries sont parfois sous les granges, souvent sous les maisons d'habitation.

Ce qui frappe le plus dans le paysage des environs de Liddes, c'est l'absence totale d'arbres fruitiers. Sur des terrasses bien exposées, les champs de céréales et de pommes de terre abondent ; les prés aussi occupent de larges surfaces, car le bétail est la ressource principale. En remontant la vallée, on voit la race tachetée rouge et blanche supplanter peu à peu la race d'Hérens. D'après le recensement de 1936, on avait 14 tachetées, 1279 Hérens à Orsières ; 447 tachetées, 284 Hérens à Liddes ; 192 tachetées, 10 Hérens à Bourg-Saint-Pierre.

On pourrait croire que ces villages se sont fortement développés depuis la construction de la route, qui les fait participer au mouvement du monde. Alors qu'Orsières maintient à peu près sa population de 2300 habitants, Liddes passe de 1347 âmes en 1850, à 1076, en 1900, à 824, en 1941. Bourg-Saint-Pierre comptait 305 habitants en 1850, 355 en 1900, 295 en 1941. La forte diminution de la population de Liddes peut s'expliquer par la baisse du trafic, depuis le percement du Simplon, par l'utilisation des machines dans les métiers, ce qui fait tomber le nombre des artisans, par les attraites de la vie citadine, que révèlent la T. S. F., le service militaire et la presse.

Pour avoir une excellente vue d'ensemble sur l'Entremont, je conseille une excursion d'une journée : partir de Liddes, descendre à Dranse, remonter et traverser horizontalement la

forêt à l'entrée de la Combe de Lâ, atteindre le chalet du mayen des Torrents, suivre le sentier qui rejoint le chemin de l'alpage de Bavon, gagner la crête ou, mieux encore, la pointe de Bavon, redescendre par l'alpe de Sassa, sur Branche et Praz-de-Fort.

La vallée de Bagnes a aussi son portail : les rochers de la Pierre à Voir au Nord, les pentes boisées du Mont Brun au Sud, laissent juste le passage pour la Dranse et la route. Puis tout à coup, la vallée s'élargit, les villages se multiplient, les versants sont bien cultivés jusqu'à Lourtier. De ce village jusqu'à la frontière italienne, la vallée devient une véritable entaille, pratiquée dans des roches très dures, qui constituent la masse élevée des Alpes pennines. Les versants sont extrêmement abrupts, couronnés par de grandes montagnes, comme le Grand-Combin, la Ruinette, le Pleureur, le Mont Gelé, et d'importants glaciers, comme ceux de Corbassière, du Mont Durand, d'Otemma, des Breneys, de Giétroz.

La flore de Bagnes doit sa grande richesse, pour une bonne part, au fait que la vallée s'avance très loin vers le sud, d'où elle a pu recevoir des éléments méridionaux. La grande variété des terrains calcaires et siliceux, l'exposition et l'altitude, jouent certainement aussi un rôle important.

Au-dessus de Fionnay, le lychnis fleur de Jupiter, le dracocéphale de Ruysch, la centaurée rhapsodique ; dans les rochers de Mazeriaz, le rare saxifrage diapensoïde ; à Mauvoisin, le bouleau de Murith, l'hugueninie à feuilles de tanaïse ; à Chanrion, le génépi des glaciers, la saussurée, l'oxytropis fétide, la crépide à crinière sont les espèces les plus frappantes.

La faune aussi est particulièrement intéressante et bien protégée, car un vaste district franc fédéral occupe la meilleure partie de la vallée supérieure. Les chamois, les marmottes, les petits coqs de bruyère abondent. Le bouquetin a été réintroduit en 1928 ; la petite colonie, lâchée au pied du Pleureur, a cherché elle-même l'emplacement qui lui convenait le mieux, au-dessus de Fionnay, dans les immenses rochers coupés de vires gazonnées. On en compte aujourd'hui environ deux cents ; on

peut les admirer de Fionnay, en printemps ; en été, ils sont plus haut, dans les rochers de la Rogneuse. C'est de la crête de Louvie, à 2200 m., qu'on peut le mieux les voir ; ce point de vue domine la plus grande partie de la vallée supérieure. L'aigle royal niche régulièrement ; le plus souvent la nichée contient deux petits. La faune ornithologique a été très bien étudiée : depuis quelques années, des cours d'ornithologie alpine sont organisés chaque printemps, par la société romande « Nos oiseaux ».

Les glaciers de Bagnes ont donné lieu à des phénomènes intéressants, durant les périodes de crue. Des blocs de glace se détachaient du front du Giétroz et venaient constituer un glacier régénéré, au fond de la gorge de Mauvoisin, lequel barrait la rivière et formait un lac. Lorsque le barrage cédait, c'était l'inondation dans toute la vallée et à Martigny. La dernière débâcle de ce genre eut lieu en 1818.

La rencontre des glaciers d'Otemma et de Crête-Sèche donnait lieu aussi à la formation d'un lac qui se vidait parfois brusquement.

Actuellement le retrait continu des glaciers a supprimé ces dangers.

Un fait intéressant d'ethnographie est la cueillette du foin sauvage, par les habitants de Lourtier, dans les rochers qui dominent Fionnay. On les voit faucher sur des pentes très raides et très lisses, puis lier leurs charges de foin avec le plus grand soin ; ils les chargent, bien équilibrées, sur la tête et les épaules, et alors, appuyés des deux mains sur un long bâton, ils s'en vont, avec une tranquille assurance, à travers les couloirs et les rochers, pour descendre à Fionnay, d'où ce foin sera transporté sur des chars jusqu'à Lourtier. Ce travail est extrêmement difficile et dangereux. L'un de ces montagnards, auquel je donnais des conseils de prudence, à son départ, me répondit par cette belle parole : « Quelqu'un me gardera là-haut ». Les premiers occupants fauchent ces terrains communaux ; tout se passe sans contestations ; ce supplément d'excellent fourrage parfumé est très apprécié.

LA VALLÉE DE SALVAN

Vue de la plaine, la vallée de Salvan apparaît comme le vrai type des vallées suspendues. La rivière du Trient a « scié » la montagne ; la gorge ainsi obtenue est si étroite que le pont de Geuroz arrive à l'enjamber. Les roches gneissiques, très dures, forment tout le versant droit, jusqu'au vallon du Trient, où affleure le granite du Mont Blanc. Dès lors, très peu de cultures, point de villages ; seuls, les minuscules hameaux de Geuroz, la Crête, Litroz.

Sur la rive gauche, on trouve aussi des gneiss vers la base, puis une large zone de roches du carbonifère, comprenant des conglomérats gris, verts, et des schistes ardoisiers. Plus haut, un banc de granite de Valorcine et une grande épaisseur de gneiss. Ceux-ci font place aux roches sédimentaires, aux cols du Jorat, d'Emaney et de Barberine. La dureté des roches du versant gauche explique pourquoi les pentes sont si fortes, et pourquoi la terre végétale est si peu abondante. L'influence du tourbillonnement des eaux, qui ont modelé ce paysage, est bien visible encore dans les gorges du Dailley, de Vernayaz et du Trétien. Dans les roches des environs de Salvan et surtout au Dailley, de belles « marmites », creusées à la période quaternaire, évoquent l'intense activité des eaux de fusion des glaciers. Ceux-ci ont laissé d'autres marques de leur passage : les têtes rocheuses de Salvan, des Marécottes, de Finhaut, ont

été arrondies, polies et striées. Mieux que dans aucune autre vallée, ces roches dites « moutonnées » donnent au paysage un caractère particulier.

Lorsque les bassins d'accumulation de Salenfe et du Vieux Emosson seront terminés, toutes les eaux de la vallée de Salvan seront utilisées pour la production d'énergie électrique. Cette commercialisation des eaux n'a pas manqué de porter atteinte à la beauté du paysage : bientôt, la cascade de la Pissevache, ainsi que celles qui s'échelonnent entre Salenfe et Van d'en Haut auront disparu.

Il reste cependant de très belles excursions à faire dans la vallée. Ainsi, la remontée de tout le versant droit, de Martigny ou de Vernayaz, par Geuroz, la Crête, Litroz et Trient, laisse le souvenir d'un paysage très original. De Trient, on peut aller au glacier, pour revenir ensuite, le long d'un bisse charmant, jusqu'au col de la Forclaz. Ou bien l'on préférera grimper au col de Balme et à la Croix de Fer, d'où la vue sur le massif du Mont Blanc est excellente. Il est bien intéressant aussi, des chalets de Geuroz, de gagner la crête rocheuse qui les domine ; suivons-la jusqu'à l'alpe de Charvavex ; poursuivons notre promenade par la Croix de Chieu et l'Arpille, à moins que la descente sur Ravoire ne nous tente.

La montée à Salenfe, de Salvan, par le joli vallon de Van, ou mieux encore, de Saint-Maurice, par Mex, le couloir du torrent de St-Barthélemy, le col du Jorat, montre une série de phénomènes très intéressants. Les parois calcaires de Gagnerie et de la Cime de l'Est, très abruptes, ne peuvent retenir la neige en hiver ; ainsi découvertes, le gel les disloque, et, de temps en temps, de grosses masses de rochers se détachent, tombent dans le vallon et entraînent des éboulis et des alluvions. Tout ce matériel descend sous forme de coulées et va construire l'énorme cône du Bois Noir. Les dernières débâcles de ce genre se sont produites en 1926 et 1930. Trois grands murs de barrage ont été construits pour atténuer l'action érosive du torrent.

On peut admirer, en montant au col du Jorat, l'élégante pyramide de « La Vierge de Gagnerie » qui défie les varappeurs.

Salenfe est un cirque parfait, entouré des Dents du Midi, de la Tour Sallière et du Luisin. Vu de ce dernier sommet, il fait une impression inoubliable. Eboulements, moraines anciennes et actuelles disent l'intense désagrégation de ces montagnes. La flore est riche, une partie se trouvant sur le calcaire et l'autre sur le cristallin. Les teintes vertes de la vie végétale s'élèvent plus ou moins et se faufilent à travers le gris des moraines et des éboulis, tableau grandiose de la lutte pour l'existence.

Les habitants de la vallée de Salvan ont dû s'adapter à des conditions difficiles. Le peu de terre végétale limite beaucoup les possibilités de l'agriculture. Ils doivent s'ingénier à trouver du travail dans de petites industries à domicile, dans l'hôtellerie et bien souvent ils sont obligés de quitter leur pays pour gagner leur vie ailleurs, dans toutes sortes d'occupations.

LA RÉGION DE SAINT-MAURICE

Le public qui juge superficiellement un paysage est sévère pour Saint-Maurice : la vallée du Rhône est trop étroite, dit-on, on s'y sent enfermé comme dans une crevasse, écrasé par les rochers, presque privé de soleil durant l'hiver.

Je voudrais montrer combien la vallée du Rhône, entre Martigny et Saint-Maurice, est intéressante et belle, pour qui sait regarder et réfléchir.

C'est à la géologie que je vais m'adresser en premier lieu. Dans ce territoire, la vallée du Rhône forme une coupe transversale profonde de quelque 2600 m. dans la chaîne des Alpes calcaires, permettant d'en étudier l'anatomie profonde. Les géologues n'ont pas manqué de profiter de cette aubaine, ils ont publié une monographie, des cartes et un panorama géologiques.

En résumé, on distingue un socle de roches cristallines qui va d'Epinassey au Salentin et au Luisin. Puis des terrains secondaires et tertiaires comprenant une série dite autochtone, c'est-à-dire restée sensiblement à sa place originelle : les rochers de Saint-Maurice et de Mex. Plus haut, le grand pli couché de la nappe de Morcles, en série renversée, qui forme la Dent de Morcles et les Dents du Midi. Entre le terrain autochtone et la nappe de Morcles s'intercale une grosse épaisseur de terrain plus jeune, le flysch.

Les relations entre la constitution géologique du sol et les formes du paysage sont des plus nettes. Un trait caractéristique de Saint-Maurice est le grand rocher qui domine la ville de quelque 200 m., la base est du valengien calcaire, tandis que le sommet plus sombre est de l'hauterivien.

Au-dessus de ces roches relativement dures, au relief abrupt, il y a une grosse épaisseur de flysch, replié sur lui-même, qui va finir en coin au col du Jorat ; cette roche est plus tendre, aussi le modelé du paysage est-il plus doux : les Giètes, les montagnes de Vérossaz, la Petite Dent, les Planeys.

Plus haut, nouvelle transition saisissante : les énormes parois de Gagnerie et de la Cime de l'Est sont comme posées sur ce paysage verdoyant. La beauté de la Cime de l'Est est remarquable ; la finesse et l'élégance de sa forme, son isolement, sa hauteur au-dessus de la vallée du Rhône, tout satisfait le regard avide d'harmonie.

Mêmes transitions sur la rive droite du Rhône : les parois de Savatan et de Dailly sont surmontées par les pentes douces de Javerne et de Riondaz, et au-dessus se dresse la Dent de Morcles, avec ses beaux rochers aux plis si nets.

Au Sud d'Epinassey et au Nord de Lavey-les-Bains, on entre dans un paysage tout différent, formé par les pentes rocheuses, raides et inhospitalières, s'élevant jusqu'au Salentin sur un versant et jusqu'à Riondaz sur l'autre, ce sont les roches cristallines que l'érosion a ainsi sculptées.

Pour bien observer ce paysage, il faudrait faire deux excursions. L'une en partant de Saint-Maurice, par le hameau des Cases, suivant le joli sentier de la Crossette jusqu'à Mex, puis jusqu'au fond du cirque torrentiel du Saint-Barthélemy. L'étude de ce torrent serait l'attrait principal de la journée ; l'occasion est unique d'avoir sous les yeux, si près de la plaine, un torrent aussi actif. De Saint-Maurice déjà, l'énorme cône d'alluvions du Bois Noir apparaît comme une grosse barre à travers la vallée. De fait, il a une longueur de 1500 m., une largeur de 2800 m., et une hauteur au-dessus de la plaine de 200 m. ; sa masse représente environ 130 millions

de m³. Sa pente est régulière, d'environ 12 % ; il a repoussé le Rhône contre les rochers du versant opposé, et il a élevé son niveau d'environ 30 m., chute utilisée par la ville de Lausanne pour son usine électrique.

Le bassin d'alimentation de ce torrent est constitué par un cirque d'environ 12 km² de surface. Ce sont les terrains tendres et glissants du flysch surmontés par les énormes parois calcaires de la Cime de l'Est et de Gagnerie, sur lesquelles la neige ne peut tenir et qui sont donc exposées à un gel intense et profond durant tout l'hiver, cause de désagrégation active. Les gros orages, fréquents dans ces parages, et la pente forte du vallon, expliquent la descente possible jusqu'en plaine de gros blocs, en quantité très grande, sous forme de coulées. L'histoire a conservé le souvenir de débâcles importantes : 1476, 1560, 1635, 1835, 1887, et enfin 1926, 1927, 1930.

La deuxième excursion aurait pour but les Giètes et la Petite Dent. De Saint-Maurice, on se dirige vers le beau pont de pierre sur le Rhône, on monte vers le château qui garde l'étroit passage, et bientôt on est à la Grotte des Fées. Elle s'ouvre sur une paroi rocheuse, exposée au Nord, elle n'a pas dû être habitée dans les temps préhistoriques. A environ 350 m. de l'entrée, une bifurcation se produit ; la galerie de droite se dirige vers un petit lac, dans lequel tombe une cascade ; la galerie de gauche, dite « Grotte des Morts », se rétrécit bientôt, se transforme en une fissure de laquelle partent trois petites galeries. Partout les roches sont bosselées et polies, témoignage du travail des eaux. La respiration peut encore se faire, mais la combustion est impossible, il faut se munir de lampes à acétylène.

Du plateau de Vérossaz on distingue fort bien cette barre des collines de Chiètré, à travers la vallée du Rhône. Le fleuve a dû passer primitivement derrière la tour de Duin, sous le cône d'alluvions du Courcet, avant de scier l'étroit passage actuel, vers le château de Saint-Maurice. L'existence et le maintien de cette barre, malgré l'érosion fluviale et glaciaire, sont difficiles à expliquer.

Au sommet du plateau de Vérossaz, on trouve une grosse moraine ancienne, du glacier rhodanien, recouverte de végétation. Elle se continue par Chœx et Monthey. On y remarque de magnifiques blocs de gneiss œillé et, sur Monthey, un amas de blocs de granite du massif du Mont Blanc.

A partir de là, la pente s'accroît, mais un chemin neuf, bien tracé, nous conduit sans peine jusqu'à l'arête ensoleillée des Giètes, qu'on peut atteindre aussi par une route de Monthey. La vue est de toute beauté : en face, les grands rochers de la Dent de Morcles, des Muverans, de l'Argentine et des Diablerets représentent les Hautes Alpes calcaires ; vers l'amont de la vallée du Rhône, le Grand Combin, avec ses glaciers étincelants, nous parle des Alpes pennines, tandis que vers l'aval la vallée du Rhône s'élargit et nous montre une partie du Léman ; au loin la silhouette estompée du Jura ferme l'horizon. On ne saurait rêver panorama plus complet de toutes les régions de la Suisse.

La vue est plus étendue encore de la Petite Dent, avec, au premier plan, la vallée d'Illiez et les Dents du Midi.

La flore de la région de Saint-Maurice est des plus riches ; elle exprime bien le climat plus humide du Bas-Valais en laissant déjà pressentir l'approche du Valais central. Les plantes de la zone alpine descendent très bas, comme le cytise des Alpes, le sureau de montagne, le groseiller des Alpes, la primevère hirsute. Les rochers sont couverts de buissons ; les feuillus abondent, le hêtre se sent encore chez lui avec le tilleul, le charme, l'if, le houx, le sapin blanc. Au premier printemps, les colonies de l'ail des ours forment de vrais tapis dans les sous-bois.

Le châtaignier constitue de véritables forêts qui donnent au paysage un cachet méridional. Son tronc irrégulier, souvent creux, divisé en grosses branches, porte un feuillage fin et élégant, qui prend la forme de masses arrondies, très originales. La floraison le transforme en touffes blanches ; la cueillette et l'utilisation de ses fruits donnent lieu à toute une série de coutumes intéressantes. Sur Epinassey, sur Evionnaz, à la Vorpillère, à Chœx, il se mêle au mélèze pour donner à ces têtes

rocheuses une beauté tout insubrienne. Comment dès lors ne pas regretter la disparition de cet arbre magnifique ?

L'érable plane, aux feuilles si finement découpées, s'arrête à la cluse de Saint-Maurice, ainsi que l'anémone à fleur de renoncule et le gouet. La giroflée, la rue fétide voisinent dans le rocher de Saint-Maurice où on voit même un chêne portant du gui, ce qui est extrêmement rare, et une colonie de buis. Aux Paluds, j'ai trouvé une belle station d'euphorbe verruqueuse, la seule en Valais. A la Vorpillièrè, la consoude tubéreuse ; aux Giètes, le mulgedium de plumier ; à la petite Dent, l'ail Victorial, le millepertuis de Richer, espèce du Jura et de la Savoie. Les orchidées abondent sur tout le territoire.

La faune des vertébrés est très appauvrie par suite de la chasse exagérée. Cependant le grand tétras existe encore à la Petite Dent. Les rochers de Saint-Maurice attirent parfois l'aigle royal qui vient y chasser ; j'y ai vu encore en 1923 l'aigle Jean-le-Blanc. Le tichodrome y fait son apparition chaque hiver, il y a même niché en 1917.

Les reptiles sont bien représentés par le lézard vert, la couleuvre d'Esculape, qui est très fréquente, elle atteint jusqu'à 1,60 m. ; la vipère aspic se rencontre rarement ; au-dessus des Cases, sur le chemin de la Crossette, on trouve une colonie de vipères noires ; ce cas de mélanisme, connu en montagne, est curieux à cette basse altitude.

Ethnographie : Le folklore de Saint-Maurice a fait l'objet d'une étude de J.-L. Bertrand. Je me bornerai à quelques observations sur le choix de l'emplacement de la ville de Saint-Maurice. Cette petite cité n'est point au débouché d'une vallée, comme les autres chefs-lieux. Son développement a été influencé par le fait que, la vallée étant si resserrée en cet endroit, elle présentait des conditions favorables pour la défense militaire du pays. Mais c'est surtout à un événement historique, survenu en 302, que ce développement est dû : le massacre de la légion thébéenne. Ces soldats, tués parce qu'ils ne voulaient pas renier leur foi chrétienne, devinrent l'objet d'un

culte spécial. Une maison religieuse devint bientôt la gardienne de leurs reliques. Ces religieux ne tardèrent pas à se consacrer à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse. Aujourd'hui, la vieille abbaye est toujours là, dans le cadre grandiose que lui a fait la nature. Indifférente aux chemins de fer et aux véhicules à moteurs, qui passent rapides à ses côtés et symbolisent notre génération trépidante, sourde au fracas des canons qui, là-haut, rappellent les forces destructrices des hommes, elle représente la stabilité, la tradition et la durée.



Biberon en bois (Grimentz)

LE VAL D'ILLIEZ

Le Val d'Illiez est la première vallée latérale valaisanne que l'on rencontre en remontant le sillon du Rhône. Elle s'ouvre sur le bourg de Monthey et se dirige vers la frontière française de la Haute-Savoie, entre Morgins et le col de Coux. On y trouve les localités de Troistorrents, Illiez, Champéry et Morgins. Son orientation vers le Nord-Est, la constitution géologique de son sol, lui donnent un cachet très différent de celui des autres vallées latérales du Valais ; c'est en ma qualité d'enfant du pays que je voudrais la décrire.

Elle est taillée en grande partie dans le flysch, une roche formée de grès fins, de schistes ardoisiers, de calcaires, de l'ère tertiaire, donc relativement jeune et tendre. Les belles parois calcaires des environs de Champéry sont constituées par des terrains secondaires, il en est de même de la majestueuse chaîne des Dents du Midi et des Dents Blanches. Cette haute muraille représente une grande vague de pierre qui est venue déferler sur un terrain plus jeune : elle forme le front des Hautes Alpes calcaires. Vue de la Croix de Culet, sur Champéry, cette chaîne constitue l'une des pages les plus belles et les plus suggestives de la géologie des Alpes. Un panorama de ce point, dessiné par l'excellent topographe Ch.-F. Jacot-Guillarmot, et colorié géologiquement par E. Gagnebin, constitue un guide précieux que je recommande vivement. Toute la région a fait l'objet d'études géologiques très complètes.

Comme un sculpteur qui donne peu à peu à un bloc de marbre la forme artistique, les agents externes du globe, comme l'eau courante et le gel désagrégateur, ont imprimé aux roches jeunes du val d'Iliez des pentes douces, aux lignes harmonieuses, et aux roches secondaires, plus dures, des formes abruptes. Nulle part le contraste entre les parois des Dents du Midi et les pentes douces qui sont à leur base n'est aussi frappant. Chercher ainsi les causes des formes du paysage est une joie pour le promeneur et le touriste, aussi bien que pour le géologue et le géographe.

Les roches de la vallée fournissent des matières utiles : les grès fins du flysch sont utilisés pour le pavage des rues et comme pierres de taille. Au-dessus d'Anthémoz, on a étudié une mine de fer, dont le minerai siliceux est formé par des petits grains agglomérés par une pâte dense.

Placé devant la chaîne des Hautes Alpes, le Val d'Iliez n'est pas abrité contre les vents d'Ouest. Aussi les orages y sont-ils fréquents et les précipitations atmosphériques plus abondantes que dans le Valais central. La flore traduit fort bien ces conditions climatiques : partout la végétation est abondante et d'une grande fraîcheur ; les forêts sont formées de feuillus nombreux et variés. Les conifères se détachent en vert sombre, par leurs peuplements purs de sapins blancs et d'épicéas ; le mélèze, introduit par l'homme, apparaît à peine sur quelques arêtes ensoleillées ; le pin sylvestre est d'une grande rareté, cantonné seulement dans les rochers du Chettex, en face de Champéry. En printemps, les narcisses jaunes ou jonquilles forment des colonies étendues, avec le narcisse blanc. Les prairies sont magnifiquement fleuries : primevères, anémones des bois, crocus, nivéoles, violettes. Les botanistes ont signalé des espèces rares, comme l'asaret d'Europe qui trouve là, le long de la Vièze, sa seule station en Valais, le millepertuis de Richer et un allium, connu sous le nom de racine à neuf chemises, cantonné à Bonaveau.

La population s'intéresse à certaines fleurs sauvages : le lys martagon, connu sous le nom d'oignon d'or, la primevère

auricule, dite « olive des rochers », l'ancolie et la pensée des Alpes ; le genépi est très recherché, on le transpose même sur les blocs. La grande jubarbe est cultivée sur les toits, prétendument pour les préserver de la foudre.

Mes premières impressions sur la flore de la vallée sont nombreuses. C'est d'abord un intérêt très grand pour les premières fleurs annonciatrices du printemps. Je surveillais quelques plantes de jonquilles, abritées à la base d'un cerisier, qui apparaissaient déjà au début de mars. Je les déterrais et les cultivais en vase, dans une chambre chauffée, afin de hâter leur floraison. Je guettais la première sortie des nivéoles, sous un rocher du Draversaz : on les connaissait sous le nom de « bouquet de Saint-Joseph » ; elles fleurissaient là avec le gouet, très rare dans la vallée.

La floraison des prés, si abondante au premier printemps, avec l'anémone des bois, la primevère élevée et officinale, que nous appelions « olive », excitait mon admiration. Dans les bois c'étaient le bois gentil, l'anémone hépatiche et les violettes. L'impression produite sur les campagnards par la première floraison du printemps est très forte. Le contact avec la nature, leur mère nourricière, leur fait sentir, mieux qu'au poète le plus sensible, sans qu'ils sachent l'exprimer, toute la beauté et tout le sens de cette reprise de la vie active : quelle joie de voir lever les graines qu'ils ont semées, de voir fleurir leurs arbres fruitiers et les plantes des prés qui sont leur propriété, de voir se développer les arbres de leurs forêts ! Joie de la vie et de l'espérance.

J'avais un vrai culte pour les arbres, tant pour leur beauté que pour leurs applications pratiques. J'observais avec soin leur allongement annuel, indice des conditions de vie plus ou moins favorables. Lors de mes promenades en forêt, j'emportais une petite scie à main, pour dégager la cime des jeunes conifères, souvent gênée par des rameaux. J'enlevais les branches sèches des épicéas, afin que le bois devînt plus régulier et plus beau.

Je cherchais, parmi les ifs, les tiges fines et souples, pour en faire des bâtons de montagne. Je transplantais des dailles ; j'admiraient les plus gros épicéas des forêts de Bornaz : l'un était célèbre, c'était le gros sapin (le grou pena). La valeur des arbres est si bien considérée que, dans nos maisons, on est fier des grandes poutres et des larges planches ; on en compte les années, on fait des rapprochements avec leur âge et certains événements historiques.

Un bel exemple d'intérêt pour les grands arbres a été donné par un habitant d'Illiez. Il possédait sur sa propriété un hêtre et un épicéa magnifiques. A sa mort, il les légua à la commune, avec l'obligation de les conserver. On peut les admirer près de la route, à l'amont du village d'Illiez, où ils ombragent une belle croix en grès.

J'aimais beaucoup le travail du bois : nous partions vers la forêt, mon père et moi, de ce pas lent et sûr des montagnards, avec, sur l'épaule, la scie et la hache. L'arbre à abattre était examiné avec soin : de quel côté faut-il le faire tomber ? S'il est vertical, on peut choisir la direction à volonté ; s'il penche, il faut tenir compte de son inclinaison, comme aussi des arbres du voisinage, auxquels on veille à faire le moins de mal possible ; il faut prendre garde aussi aux formes du terrain qui faciliteront le travail du bois.

La direction choisie, la grande scie entre en jeu ; le son métallique qu'elle produit est une vraie musique : je la trouvais si belle. L'entaille est pratiquée aussi bas que possible, par esprit d'économie ; on ne voit jamais, dans le Val d'Illiez, des arbres coupés à 40 ou 50 cm. du sol, comme dans le Valais central. On fait une entaille à la hache, du côté où l'arbre doit tomber, on enfonce les coins dans le trait de scie, on continue à scier et à enfoncer les coins, jusqu'à ce que des craquements annoncent la chute prochaine ; on retire alors la scie et on s'éloigne rapidement, car l'arbre, par sa chute, peut causer des accidents. J'avais toujours un sentiment de regret à voir un arbre tombé, impression d'un être qui a terminé sa vie.

Les branches étaient coupées à la hache, puis on enlevait l'écorce par zones. Travail intéressant par le parfum si agréable de la résine et du bois, par la vue des beaux troncs, d'un blanc si pur. Ces écorces, pour servir au tannage, devaient être bien soignées : après un commencement de dessiccation, sur place, elles étaient transportées dans des galeries des chalets ou dans des hangars.

Vers le soir, nous reprenions le chemin de la maison, d'un pas lourd, car la journée avait été pénible, mais l'esprit libre et joyeux, parce que les conquêtes sur la nature le réjouissaient. On reviendrait en automne, pour scier les troncs desséchés et préparer les billons qui seraient dévalés pendant l'hiver.

Un homme de chez nous : un montagnard naturaliste (L'oncle Joseph). — La nature extraordinaire de cet homme mérite d'être décrite, parce qu'elle illustre bien l'influence de la nature sur les montagnards, ainsi que les joies de l'esprit que leur condition leur procure. Il était intelligent et bon, d'esprit inventif, très habile dans toutes sortes de travaux, aimant la nature et l'observant fort bien, timide et solitaire, cherchant tout son bonheur dans le travail bien fait. Ne lisant pas, il s'était formé en réfléchissant, en faisant des expériences et en écoutant les conversations de quelques amis.

Il était maçon, aimant ce métier parce qu'il aimait les pierres, sachant les choisir et les utiliser. Il me disait combien les journées passaient vite dans ce travail, qui exige du coup d'œil et une réflexion constante. Il savait employer la chaux hydraulique et le ciment. Il construisit à lui seul des cabanes de bergers, au lac d'Anthémoz et à Bozetan, choisissant très judicieusement les emplacements pour éviter les avalanches. Il coupait des dalles du flysch qu'il jointoyait avec du ciment, pour en faire des bassins de fontaine. Il construisit une cave voûtée pour les pommes de terre, à l'alpage de Bornaz ; enfoncée dans le sol, il la dissimula si bien que personne ne la remarquait, devançant ainsi la construction du silo moderne.

On le chargeait souvent de la construction des fours à chaux : sans analyse chimique, il savait fort bien choisir le calcaire convenable.

Son goût pour les pierres le porta à chercher des minerais. Il trouva le minerai de fer à la base de la Haute Cime. Il en porta même de gros blocs jusque sur l'arête de Sélare, confiant aux avalanches le soin de les descendre jusqu'au torrent de Frassenayaz. Ce minerai siliceux est formé de grains (oolithes) de 2 à 8 mm., ressemblant à des œufs de poissons, liés par une pâte dense, d'un lustre métallique. Ce gisement a été étudié en 1918. Il fit une collection de minerais divers, espérant toujours trouver de l'or ou de l'argent. Il remarqua des fossiles dans certaines roches et comprit que c'étaient des restes d'animaux, mais se trompa sur leur détermination : il prit de petites ammonites pour des chenilles pétrifiées ; il avait remarqué que les chenilles s'enroulent parfois.

Il travaillait aussi le bois, fabriquant surtout des seaux pour le lait et pour l'eau, dans lesquels il associait, pour l'effet ornemental, du bois blanc d'épicéa et du bois rouge de cerisier.

Il eut l'idée de mettre des truites dans le lac d'Anthémoz, à 2056 m. Comme il ne pouvait pas vider ce lac de surcreusement glaciaire, et qu'il ne savait pas faire sortir les poissons d'une autre manière, il imagina un siphon, avec trois jeux de tuyaux en bois, qu'il perfora lui-même, et transporta de fort loin. Les poissons vécutent, mais l'avalanche recouvrit le lac et mit à mal son installation ; de plus, les tuyaux se fendirent sous l'action du soleil et l'air pénétra à l'intérieur, de sorte qu'il n'arriva plus à vider le lac.

Excellent tireur, la chasse et, plus encore, le braconnage, l'intéressaient ; il s'était procuré une canne-fusil, qu'il avait adaptée à un vieux parapluie ; les gardes ne s'en doutaient pas et il aimait à raconter les tours qu'il leur avait joués. Pour la chasse aux gélinottes, il avait imaginé un sifflet qui attirait ces oiseaux. Il avait beaucoup observé le petit coq de bruyère. Mais c'était la marmotte et surtout le chamois qui le captivaient. Il se chargea de la garde de la bergerie de moutons de Champéry

et demanda l'autorisation de porter un fusil. Comme la bergerie passait une partie de l'été dans les Dents Blanches, il pouvait, de là, chasser le chamois en Savoie, du côté de la Vaugelle. La première fois qu'il déboucha sur le col du Sageroux, il vit plusieurs chamois, tout près, il fut très surpris et ému, craignant de les manquer ; il se mit à terre, pour mieux assurer son tir ; une seconde s'était écoulée, les chamois étaient partis.

Il avait observé la corneille mantelée, très rare dans le pays : il croyait à des corbeaux devenus blancs avec l'âge.

Il plantait des arbres fruitiers et savait les greffer : c'est à lui qu'on doit les cerisiers de Bornaz, à 1430 m. et des pommiers, en pleine nature sauvage, sur les Ménesses. Il fabriquait de l'eau de vie de gentiane, repérant les précieuses plantes en été, et mettant un peu de chaux à la base, pour aller déterrer les racines en automne, au moment où elles contiennent toutes leurs réserves nutritives.

Aimant la musique, il jouait fort bien de l'accordéon. Quelle joie quand il venait à la maison ! Ce fut la première musique que j'aie connue. Il commençait timidement, puis, voyant notre plaisir, il jouait, jouait avec enthousiasme.

Il observait constamment la nature, repérant telle forme d'arbre, telle pierre qu'il pourrait utiliser à l'occasion, choisissant tel point de repère, dans une forêt, pour se retrouver dans l'obscurité, car il voyageait souvent la nuit. C'était cette grande solitude qui développait en lui le sens de l'observation.

Quelle joie il aurait eue à connaître les explications scientifiques de tant de phénomènes qui l'avaient frappé ! Combien j'aurais été heureux de lui donner ce bonheur et que de choses j'aurais apprises de lui ! Hélas ! il est mort pendant que je faisais mes études secondaires.

Le genre de vie et la mentalité des habitants sont intéressants : c'est la vie à la montagne, mais dans une vallée ouverte et accessible, fréquentée par de nombreux touristes. L'évolution de cette population est donc très différente de celle des habitants du Valais central et supérieur.

La culture des céréales a été délaissée ; on voit encore, sur certaines prairies, les terrasses des anciens champs de blé. Le travail agricole s'est peu à peu adapté aux conditions du sol et du climat, en se spécialisant dans la production du fourrage, pour l'élevage du bétail de la race tachetée rouge.

Les foins sont abondants, mais difficiles à sécher, à cause des pluies fréquentes ; les habitants apportent à ce travail un soin extrême et une grande perfection. La prévision du temps joue un rôle important : chacun s'y exerce depuis sa jeunesse. A peu près dans chaque maison, il y a un baromètre, on en suit de près les variations et on s'efforce de les interpréter le mieux possible. On observe la direction des vents et leur vitesse, le coucher du soleil, avec ses teintes différentes, le ciel clair ou couvert du côté du lac, c'est-à-dire au couchant, le comportement des animaux, l'arc-en-ciel du matin, signe de pluie, celui du soir, signe de beau temps. On construit même des hygromètres, avec un jeune sapin qui a séché sur place, on lui coupe les branches sauf une, on le cloue contre une paroi de la maison, et la branche monte ou descend suivant les alternatives de sécheresse et d'humidité.

Lorsque le foin n'est pas assez sec pour être rentré et qu'on prévoit le mauvais temps, on en fait des tas assez grands, connus sous le nom de « volamons ». Mais on prend grand soin de ne pas faire ce travail inutilement. Si la besogne a été faite en vain, parce que le temps est redevenu beau, on se moque de ceux qui se sont ainsi trompés : le lendemain, au moment précis où ces tas sont défaits, le son du cor se fait entendre sur le versant opposé de la vallée. L'instrument employé est une corne de bouc, dont l'extrémité a été sectionnée. Les intéressés savent très bien ce que signifie cette musique, l'attention de tous est attirée sur leur erreur météorologique, les plaisanteries vont bon train.

Faire les foins dans le Val d'Illicz est un travail très pénible, certes, car tous les transports se font à dos d'homme. Travail joyeux cependant : après un rude effort, on se repose, on chante ; au loin, d'autres faneurs répondent, tout le monde est joyeux.

Chacun s'intéresse à l'œuvre des autres, il y a une certaine communion dans l'effort, une certaine éducation aussi, car on ne manque pas de relever les qualités et les défauts du travail d'autrui.

Langue. — On parle encore le patois, pourtant l'usage du français se répand de plus en plus. Ce patois de la vallée peut se diviser en deux groupes : à Troistorrents, il est différent de celui d'Illiez et de Champéry, commune unique autrefois. Le patois de Troistorrents a des intonations différentes, des formes de langage plus évoluées.

Parmi les habitants de la vallée, j'en ai rencontré qui avaient une aptitude particulière pour raconter des histoires de tous genres : faits réels, souvent modifiés, pour leur donner plus d'intérêt, parfois récits de pure imagination. Pendant des heures, vrais continuateurs des troubadours du moyen âge, ils pouvaient parler avec une chaleur et une richesse d'expression remarquables.

Pourquoi les habitants se gênent-ils de parler patois, dès qu'ils sont en présence de personnes venant du dehors ? Sans doute parce qu'on leur a dit, à l'école, que le patois est ridicule, arriéré et grossier, ou parce que quelques étrangers, ne comprenant rien à l'intérêt de cette langue, s'en sont moqués.

Les traditions de la vie religieuse. — La vie des habitants du Val d'Illiez est profondément pénétrée d'esprit religieux. Tout le monde vient assister aux offices du dimanche, même s'il faut, pour cela, faire de longues heures de marche. Les enterrements sont impressionnants par le nombre des personnes qui y assistent, et par l'esprit de piété et de recueillement. La nuit qui précède l'ensevelissement, les voisins et les parents se réunissent dans la maison du défunt, et passent à peu près toute la nuit en prière, témoignant ainsi leur sympathie et leur compassion à la famille du disparu. Le soir de la Toussaint, on sonne les cloches pendant une partie de la nuit, et on prie pour les morts, dans toutes les familles.

On élève des croix nombreuses, à la croisée des chemins, au sommet d'une pente pénible à gravir, sur les alpages, là où la mort a surpris quelqu'un, et même sur les hauts sommets des Dents du Midi, comme pour recommander à l'alpiniste d'adorer Dieu dans ce beau sanctuaire qu'est la haute montagne. Chaque dimanche, durant la bonne saison, une procession a lieu. Aux Rogations, ces processions parcourent les prairies et s'arrêtent aux oratoires et aux chapelles. Autrefois, on allait jusqu'à Saint-Maurice : c'était une longue et pénible journée de marche. En tête des processions, un homme porte un grand étendard et un autre agite deux clochettes en bronze, suivant le rythme de marche de la procession. La veille de Noël, pour le repas de midi, on apprête une sorte de pain spécial dont la pâte est délayée dans du lait chaud. Le soir de la fête des Rois, des feux sont allumés par groupes de trois, sur différents points de la vallée. Tout le monde regarde ces feux avec beaucoup d'intérêt : on admire surtout ceux qui brûlent sur les points les plus élevés, pensant aux efforts qu'il a fallu faire pour les préparer et les allumer ; par contre, les feux de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre sont inconnus. Le curé va bénir les alpages et, en retour, on lui donne le lait d'une journée, sous forme de fromage.

La Fête-Dieu compte, à Illiez, parmi les plus populaires et les plus solennelles : on s'en réjouit longtemps à l'avance. La veille déjà, à midi, on sonne longuement l'Angélus, d'une manière particulière : c'est d'abord un carillon formé d'une suite de mélodies, puis la grande cloche (la groussa) sonne seule à la volée ; lorsque l'élan est bien donné et que les coups sont plus espacés, le carillon reprend en accompagnement. On ouvre la fenêtre qui masque la grande cloche, ainsi chacun peut voir les mouvements que lui impriment quatre hommes vigoureux. Un sonneur va même se placer au-dessus de la cloche et la maintient dressée un certain temps entre chaque coup de battant, ce qui permet à l'accompagnement de jouer plus librement ses mélodies, tout en donnant à la sonnerie une gravité plus marquée. De toutes parts, dans la

paroisse, dont les maisons sont dispersées, on écoute le chant des cloches et déjà la joie se répand.

Le matin de la fête, les soldats en uniforme, portant leurs armes, précédés de deux sapeurs en costume ancien, assistent à la messe. Un groupe de cinq se tient au chœur, les autres sont sur deux rangs, le long de l'allée principale. La fanfare, disposée en cercle devant le chœur, joue des morceaux de caractère religieux.

Le porte-drapeau est encadré par quatre jeunes gens de 15 à 16 ans, qui portent chacun un grand gâteau disposé sur une planchette circulaire, au sommet d'un long bâton. Ces jeunes gens sont vêtus d'habits noirs, ornés de rubans jaunes pour la circonstance ; ils portent une casquette. Ils sont très fiers d'avoir été choisis, cet honneur les grandit aux yeux de leurs camarades.

Pendant la Grand'Messe, les soldats restent devant l'église, ils tirent des salves à blanc, aux principales parties de l'office. Des mortiers très puissants tonnent aussi, les montagnards aiment beaucoup leurs coups violents, c'est pour eux un signe de fête. Après l'Évangile, les soldats, précédés de la fanfare qui joue une marche de procession, s'avancent solennellement par l'allée principale, au milieu de la population très attentive, passent devant le célébrant, qui tient en main un reliquaire, à l'entrée du chœur, et ressortent ; c'est « l'Offrande ». Après la messe, a lieu la procession : un reposoir est dressé sur la place ; pendant la bénédiction, les mortiers tirent.

La première partie de la fête est terminée, on découpe au centre de chaque gâteau un morceau en forme de cylindre, qui sera offert au curé, au vicaire, au président et au juge. Le reste est divisé en tranches rayonnantes que l'on distribue aux soldats. Beaucoup se rendent ensuite à la maison de commune, la fanfare joue, les hommes dansent, mais les hommes seulement, il en sera de même à Noël, à Pâques, aux Rois et à la Saint-Maurice, fête patronale. Cette coutume est très originale.

A 14 heures ont lieu les Vêpres et ensuite les soldats vont en cortège devant la cure et devant le vicariat, où ils tirent une salve ; on leur offre du vin. Puis on revient sur la place, où diverses salves sont tirées en l'honneur des autorités civiles.

Le dernier acte officiel de la fête est « l'incantation » du drapeau. C'est une sorte de mise à l'enchère : celui qui offrira le plus grand nombre de litres de vin aura l'honneur de le porter l'année suivante.

Pendant longtemps, on parlera de cette fête dans les familles, évoquant une foule de détails, donnant des explications à toutes choses. Pour ces montagnards, astreints à une vie rude, privés de réjouissances, celle solennité représente un événement important, une diversion heureuse et réconfortante.

Les coutumes du pays. — Les costumes anciens ont été abandonnés peu à peu, comme aussi la culture du lin et du chanvre. On se rend compte cependant de l'intérêt que représentaient ces costumes et toutes les choses du passé. C'est à Illiez que s'est constituée la première société des vieux costumes du Valais ; elle a connu un grand succès. On peut regretter que l'exactitude historique de ces costumes n'ait pas toujours été respectée. Ainsi, le port de pantalon d'hommes par les femmes, pour certaines occupations comme les soins du bétail, n'a jamais été une coutume générale, il n'y a jamais eu que des cas rares, et on a voulu à tort en faire une caractéristique du costume de travail des femmes de la vallée.

On s'amuse aussi, on aime beaucoup le chant, la musique et la danse. Durant les longues veillées d'hiver, on se réunit tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, on danse au son de l'accordéon, de la clarinette ou de la musique à bouche. Autrefois, un montagnard de Champéry jouait du violon, c'était un émerveillement. On chante aussi beaucoup de vieilles chansons, non seulement dans les veillées, mais en travaillant.

Les enfants surtout s'amuse : dans nos jeunes années, avec nos camarades, nous imitions les bestiaux avec des cônes d'épi-

céas, choisis de telle façon que les grands représentaient les gros animaux et les petits les jeunes. Les cônes de l'année surtout étaient recherchés à cause de leur couleur vive. Nous construisions également des étables ; nous creusions le sol, faisons des murs, utilisons le bois : ainsi nos maisons affectaient autant que possible l'allure du chalet paternel. Nous passions de longues heures à répéter ce que nous voyions faire : conduire le bétail à l'alpage ou à l'abreuvoir, échanger ou vendre des bêtes, etc. Nous nous servions aussi parfois, pour constituer nos troupeaux, de petits galets de calcaire ou de grès, pris dans les alluvions des torrents. Les veines et les taches blanches, de calcite ou de quartz, représentaient bien la race tachetée ; parfois nous utilisons des coquilles de petits mollusques. Souvent aussi, jeunes montagnards, nous fabriquions nos animaux domestiques en prenant des branches d'érable, à cause des rameaux opposés qui figurent les cornes : un tronçon de 5 à 8 cm. était découpé, puis aplati à la partie inférieure. On se mettait ensuite en devoir de tacher l'animal, pour imiter la race du pays. Pour cela, le jeune artiste enlevait des parties d'écorce suivant des dessins très primitifs : triangles, lignes zigzagüées.

Largement ouvert vers la plaine, relié à Monthey depuis longtemps par une bonne route et un chemin de fer, le Val d'Illiez a subi, plus que le Valais central, les influences extérieures. Le grand tourisme s'y est installé et y a évolué rapidement ; ainsi, vers 1900, on tirait encore les mortiers à Champéry, lorsque des alpinistes gravissaient la Haute Cime. L'événement paraissait donc assez important et assez rare pour être annoncé dans la vallée. Aujourd'hui, la Haute Cime est délaissée comme trop facile, mais d'autres pointes, telles la Cime de l'Est, la Dent Jaune, offrent plus d'intérêt aux grimpeurs, et la vue panoramique dont on jouit depuis les Dents du Midi est une des plus belles qui soient. Le vallon de Susanfe donne une très belle impression de montagne, et enfin les pâturages, les forêts et les prairies si vertes, offrent toutes les possibilités aux amateurs de la nature.

Malgré ses rapports avec les citadins, la population du Val d'Illicz reste heureusement attachée à son passé et à sa vie propre.

L'influence la plus générale et la plus profonde, subie par la population, lui vient certainement de la nature, parce que c'est elle qui lui fournit la nourriture, l'habillement, le logement, et parce qu'elle lui apporte ses joies et ses peines, jour après jour, la vie durant. Lorsque les circonstances permettent aux montagnards de se reposer et de se distraire, c'est encore vers la nature, le plus souvent, qu'ils se dirigent.

Lorsque je vivais au milieu d'eux et que j'étais libre, je m'enfonçais pendant des journées dans les profondes forêts, regardant chaque arbre, pour ses caractères particuliers, comme aussi pour les conditions de son milieu et de la lutte pour la vie que ses voisins lui imposaient. Je montais aux alpages d'Anthémoz, de Rossetan ou encore de Sélare, où des camarades gardaient une grande bergerie de moutons. Ensemble, nous allions explorer la région des lacs, grim pant même sur le petit glacier, ou montant au sommet de l'arête de Sélare, à 2400 m., voir le coucher du soleil. La nuit me surprenait au retour, dans les sombres forêts d'Anthémoz ; qu'importe, je revenais avec, devant mes yeux, l'image du globe rouge du soleil qui descendait, immense, au loin derrière les lignes du Jura.

Oh ! cette vie si près de la nature, avec l'immense besoin de connaître, d'admirer et d'aimer, qui était en moi, comme elle était belle ! Sans m'en douter, je recevais là mes meilleures leçons de science naturelle. L'influence de ces années de jeunesse a imprégné ma vie tout entière, me donnant pour l'étude des phénomènes de la nature un enthousiasme inépuisable et, pour la beauté des êtres et des choses, une sensibilité très vive qui m'a valu tant de joies et que les années n'ont point émoussée.

VOUVRY ET LE GRAMMONT

Les habitants de la partie inférieure de la vallée du Rhône m'en voudraient si je passais sous silence leur pays. Il est intéressant, certes, et nous montre bien les caractères des Préalpes. Montagnes formées par des restes de nappes de recouvrement, des têtes de plis, sans racines, reposant sur des terrains plus jeunes, telles sont les sommités qui vont du Grammont à Bellevue, sur Troistorrents.

L'excursion qui nous montre le mieux ce territoire est celle du Grammont. On part de Vouvry, on voit d'abord des groupes de châtaigniers qui, bientôt, font place aux forêts de hêtres. Les sous-bois abritent un bon nombre de plantes rares et intéressantes : le daphné lauréole ou laurier des bois, le cyclamen, les euphorbes à larges feuilles, à feuilles d'amandier, l'euphorbe dressée. Sur Vionnaz on trouverait le sabot de Vénus.

Un bon chemin nous conduit au hameau de Mies et au lac de Tanay. Dans son cadre de rochers et de sombres conifères, ce « diamant serti dans une broche » ne manquera pas d'exciter notre admiration. Puis nous nous demanderons comment il est formé ? Il est au fond d'un bassin fermé, c'est-à-dire d'un vallon dont il reçoit toutes les eaux. Celles-ci n'ont pas d'écoulement superficiel, elles disparaissent en profondeur par des fissures, dans les roches calcaires. Aujourd'hui elles sont captées pour l'usine électrique de Vouvry.

Le vieux livre des comptes et protocoles de l'ancienne société de tir de Vouvry nous révèle de curieuses tentatives de repeuplement, datant du milieu du XVIII^m siècle. En 1741, on porte vingt truites au lac Tanay ; en 1763, sept carpes, et en 1772, soixante-quatre truites. Les résultats ne semblent pas avoir été brillants, pas plus que ceux des repeuplements actuels, dans lesquels on est surpris de voir figurer des brochets, ces destructeurs de poissons. Les vairons seuls sont abondants.

Admirons les belles colonies de chardons bleus, dans les «Prés de Tanay», puis gagnons le sommet du Grammont (2175 m.). Comme tous les touristes qui nous ont précédés, nous chercherons de jolis fossiles dans les pierriers, mais bien rares sont ceux qui savent découvrir le gracieux et délicat pavot blanc des Alpes qui est là dans son unique station valaisanne.

La vue est très belle, on domine de si près le Léman et toute la Riviera vaudoise. La vallée du Rhône s'évase depuis Saint-Maurice et devient si grandiose qu'elle fait une forte impression. On voit bien l'eau grise du fleuve qui s'avance dans le lac et lui apporte ses alluvions. C'est ainsi que la plaine a été constituée à l'aval de Saint-Maurice, depuis le retrait des glaciers. Aujourd'hui, c'est environ 4 millions et demi de tonnes de matériaux, en suspension dans les eaux du Rhône, qui arrivent annuellement dans le lac, sans compter les graviers roulés qu'on ne sait comment mesurer.

Les collines de Chessel, Noville, ont vivement intéressé les naturalistes. Les tentatives d'explication de leur origine se sont multipliées. En 1937, E. Gagnebin a repris la question et il est arrivé à la conclusion suivante : Ces collines sont les restes d'une moraine frontale complexe du glacier local des Evouettes, descendant de la Dérochiaz, sitôt après le retrait du glacier du Rhône.

Pour ne pas revenir par le même chemin, nous pouvons descendre d'environ 400 m. sur le versant Ouest du Grammont, à travers une abondante végétation de hautes herbes, parmi lesquelles on est surpris de voir le chardon bleu et l'ail Victorial.

Gardons-nous d'aller trop bas, vers le « tombeau des Allemands », mais suivons un joli sentier qui nous conduira au lac de Lovenex, d'où nous regagnerons Tanay et Vouvry.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

1. Barbey Frédéric, *La route du Simplon*, Genève, 1906, 157 p.
2. de Beaumont Jacques, *Coup d'œil sur la faune entomologique du Valais*, dans *Bull. Murith.*, LXIV, 1947, p. 29-37.
3. Biermann Charles, *La vallée de Conches en Valais*, Lausanne, 1907, 151 p.
4. Bouët Max, *L'insolation en Valais*, dans *Bull. Murith.*, LXV, 1948, p. 82-94.
5. Bouffard Pierre, *Les collections archéologiques du Musée de Valère*, dans *Bull. Murith.*, LXIII, 1945, p. 146-156.
6. Bourdin Alexandre, *Les alpages d'Héremence*, dans *Bull. Murith.*, LXV, 1948, p. 61-72.
7. Brockmann-Jerosch H., *La maison paysanne suisse*, Neuchâtel, 1933, 110 p.
8. Chessex Charles, *Coup d'œil sur l'avifaune de la vallée de Bagnes*, dans *Bull. Murith.*, LXII, 1945, p. 116-123.
9. Christ Hermann, *La flore de la Suisse et ses origines*, Genève, 1907, 566 + 119 p.
10. Fellay René, *Le Bouquetin du Mt Pleureur*, dans *Bull. Murith.*, LXII, 1945, p. 184-195.
11. Gagnebin Elie, *Les idées actuelles sur la formation des Alpes*, dans *Actes de la S. H. S. N.*, Sion, 1942, p. 45-58.
12. Gams Helmut, *Von den Follatères zur Dent de Morcles*, Berne, 1927, 760 p.

13. Gaspoz Joseph, *Le costume d'Evolène*, dans *Costumes et coutumes*, 1941, p. 2-23.
14. Géroudet Paul, *Les Aigles du Valais en 1948*, dans *Bull. Murith.*, LXV, 1946, p. 128-140.
15. Guex Jules, *La montagne et ses noms*, Lausanne, 1948, 238 p.
16. Gyr Wilhelm, *La vie rurale et alpestre du Val d'Anniviers*, Winterthur, 1942, XLIV + 51 p.
17. Hainard Robert, *Les mammifères sauvages d'Europe. I. Insectivores-Cheiroptères-Carnivores*, Neuchâtel, 1943, 262 p.
18. Hainard Robert, *Les mammifères sauvages d'Europe. II. Pinnipèdes, Rongeurs, Ongulés, Cétacés*, Neuchâtel, 1949, 274 p.
19. Hess Emile, *La forêt d'Aletsch, monument naturel*, dans *Bull. Murith.*, LI, 1934, p. 78-111.
20. Hunziker J., *La maison suisse. I. Le Valais*, Lausanne, 1902, 243 p.
21. Jaccard Henri, *Catalogue de la flore valaisanne*, Genève, 1895, 472 p.
22. Lugeon Maurice, *L'origine des Alpes vaudoises*, dans *Echo des Alpes*, 1914, p. 45-78.
23. Lütschg Otto, *Über Niederschlag und Abfluss im Hochgebirge*, Zurich, 1926, 479 p.
24. Luyet Basile, *Le costume de Savièse*, dans *Archives suisses des Traditions populaires*, T. 28 (1928), p. 237-251.
25. Mariétan Ignace, *La lutte pour l'eau et contre l'eau en Valais*, dans *Actes de la S. H. S. N. Sion*, 1942, p. 9-34.
26. Mariétan Ignace, *La lutte pour l'eau en Valais. Les Bisses*, Neuchâtel, 1946, 80 p.
27. Mariétan Ignace, *La réserve d'Aletsch et ses environs*, dans *Bull. Murith.*, LIII, 1936, p. 71-116.
28. Mariétan Ignace, *Les pierres à écuellen*, dans *Bull. Murith.*, LVII, 1940, p. 21-33.
29. Mariétan Ignace, *Les lampes en pierre du Valais*, dans *Bull. Murith.*, LIX, 1942, p. 66-106.
30. Mariétan Ignace, *Un chalet de mayen à Zinal*, dans *Bull. de la Soc. suisse des Traditions populaires*, 1943, p. 42-47.

31. Mariétan Ignace, *La maison bourgeoise de Grimentz*, dans *Bull. Murith.*, LXX, 1948, p. 54-60.
32. Ramuz C.-F., *Le village dans la montagne*, Lausanne, 1908, 260 p.
33. Roger Noelle, *Saas Fée et la vallée de la Viège de Saas*, Genève, 1902, 106 p.
34. Sauter Marc-R., *Le Néolithique du Valais*, dans *Festschrift für Otto Tschumi*, Frauenfeld, 1949, p. 38-52.
35. Schardt Hans, *Coup d'œil sur la géologie et la tectonique des Alpes du Valais*, dans *Bull. Murith.*, XXXV, 1909, p. 246-354.
36. Siegen Joseph, *Le Lötschental, Guide du touriste*, Lausanne, 1923, 110 p.
37. Spahni Jean-Christian, *Les monuments mégalithiques du Val d'Anniviers*, dans *Bull. Murith.*, 1949.
38. Stebler F.-G., *Ob den Heidenreben*, Zurich, 1903, V + 111 p.
39. Stebler F.-G., *Das Goms und die Gomser*, Zurich, 1903, VIII + 112 p.
40. Stebler F.-G., *An Lötschberg Land und Volk von Lötschen*, Zurich, 1907, VIII + 130 p.
41. Suter Karl, *Le Val d'Entremont. Etude sur sa vie économique*, dans *Bull. soc. neuchâteloise de géographie*, Tome LV, 1948, p. 13-38.
42. Suter Karl, *L'Economie alpestre au Val de Bagnes*, *Bull. Murith.*, LXI, 1944, p. 15-137.
43. Vaucher Charles, *La vie sauvage en montagne*, Genève, 1946, 259 p.
44. Zermatten Maurice, *Les chapelles valaisannes*, Neuchâtel, 1941, 214 p.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Introduction	11
<i>Première partie</i>	
Les montagnes du Valais	15
La flore du Valais	28
La faune	34
<i>Les vertébrés</i>	34
Les mammifères	36
Les oiseaux	39
Les reptiles	43
Les batraciens	46
Les poissons	46
<i>Les invertébrés</i>	49
Ethnographie valaisanne	52
La préhistoire	52
Les pierres à écuelles	53
Les lampes en pierre	58
Influence des montagnes sur la population du Valais	64
La vie religieuse	80

Les maisons du Valais	85
Les maisons citadines	85
Les maisons paysannes	86
Les maisons paysannes du Bas-Valais	91
Les maisons du Valais central et du Haut-Valais	92
Mobilier des maisons paysannes du Valais	94
Les costumes valaisans	97
Les costumes d'Evolène	98
Le costume de Savièse	101
Le costume du Lôtschental	102
Dialectes parlés par les Valaisans	104
Influence des planètes et de la lune d'après les montagnards du Valais	107
Le folklore des animaux	110
Les mammifères	111
Les oiseaux	116
Les reptiles	120
Les crapauds, les insectes, les araignées, les vers	123

Deuxième partie

Follaterres-Fully-Buitonnaz-Saillon	131
Leytron et l'Ardévaz	136
La Rouzziaz sur Chamoson	138
Le vallon de Derborence	140
Mayens de Conthey et de Savièse	146
Ayent-Tsalan-Sérin	149
La région de Lens-Montana	153
Salquenen-Varone-Albinen-Guttet	156
Loèche-Erschmatt-Jeizenen-Gampel	159
La vallée de Lôtschen	162
Viège-Finnen-Kastler-Mund	167

La région d'Aletsch et la protection de la nature	171
La vallée de Conches	177
La région du Simplon	180
Les vallées de Zermatt et de Saas	186
Tourtemagne-Ergisch-Eischoll-Unterbach-Rarogne	194
L'Ilgraben et la forêt de Finges	196
La vallée d'Anniviers	198
Sion-Vernamiège-Mase	206
La vallée d'Hérens	208
Charrat-Bisse de Saxon-Isérables-Riddes	214
Martigny-Chemin-La Crevasse-Levron-Vollèges	216
Vallées d'Entremont et de Bagnes	218
La vallée de Salvan	223
La région de St-Maurice	226
Le val d'Illicz	232
Vouvry et le Grammont	246
Bibliographie	251

CE LIVRE, LE NEUVIÈME DE LA « COLLECTION ALPINE »,
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUINZE DÉCEMBRE
MIL NEUF CENT QUARANTE-NEUF, SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE LAUSANNOISE L. GENEUX À LAUSANNE

IL A ÉTÉ TIRÉ 2500 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN FIN
NUMÉROTÉS DE 1 À 2500

EXEMPLAIRE N° 2393

